TEASER CINEMA

59 - NOVEMBRE 2016

À Abbey Road avec
JAMES NEWTON HOWARD

Le retour de
PARK CHAN-WOOK

AB FAB
Never Mind the Botox

MR WOLFF
Old school is the new cool

SAUSAGE PARTY
c'est gras, c'est bon

+ Aaron Eckhart
Kiefer Sutherland
Cristian Mungiu
François Descraques

ROGUE ONE

STAR WARS : (R)ÉVOLUTION ?

FRANCE METRO : 4,90 € - BEL/LUX : 5,30 € - DOM : 5,40 € - CH : 8,30 FS -
CAN : 8,99 $ CAD - NCAL/S : 850 CFP - POL/S : 1000 CFP
L 11366 - 59 - F: 4,90 € - RD

édito



L'année prochaine… si tout va bien

Comme l'an dernier, où la couverture de notre numéro de novembre consacrée à EPISODE VII avait été créée par le graphic designer britannique Matt Needle, nous avons décidé cette année, à l'occasion de la sortie de ROGUE ONE : A STAR WARS STORY, de demander au collectif Poster Posse, et plus particulièrement à leur artiste John Hughes (ça ne s'invente pas), de vous offrir une création totalement inédite. Si STAR WARS doit devenir un rendez-vous annuel, autant faire le maximum pour ne jamais nous en lasser et mettre tout en œuvre pour que vous ne vous en fatiguiez jamais non plus. Si nous parvenons à poser, via cette une, un regard différent sur cette franchise, alors nous serons toujours aussi heureux de parler de STAR WARS. Et peut-être serez-vous toujours aussi contents de nous lire.

Bonne lecture

La rédaction

Mensuel / N°59 NOVEMBRE 2016
IMPRIMÉ EN FRANCE
Cinemateaser est une publication de 36 15 Éditions
THOMAS GHITTI : Directeur de la publication

RÉDACTION
74, rue de la Colonie, 75013 Paris
09.67.18.84.41
mail : contact@cinemateaser.com
Site web : www.cinemateaser.com
Facebook : facebook.com/cinemateaser
Twitter : twitter.com/cinemateaser

EMMANUELLE SPADACENTA : Rédactrice en chef
AURÉLIEN ALLIN : Rédacteur en chef adjoint
MOUSS DU BAKH : Directeur artistique
MUSTAPHA BAKHTAOUI : Graphiste/Maquettiste
SOPHIE GOUZON : Secrétaire générale de la rédaction

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO :
Rose Piccini, Constantin Lacombe, Renan Cros, Alex Masson, Thomas Destouches, Julien Foussereau, Jean-Baptiste Accili, Wanda Caron, Jérôme Patalano
Correspondant US : Henry Arnaud

L'ÉQUIPE DE CINEMATEASER REMERCIE :
Carole C., Sabri A., Magali M., Mathieu R., Céline P., Ah-Ram K., Don T., Rebecca T.

PUBLICITÉ

125, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris
www.mint-regie.com
DIRECTEURS ASSOCIÉS :
Philippe Leroy, 01 42 02 21 62. philippe@mint-regie.com
Fabrice Régy, 01 42 02 21 57. fabrice@mint-regie.com

DIFFUSION
Sudipresse
Pascal FASCIONE
93,chemin du petit lac - 83480 Puget sur Argens
Tel: 04 98 11 82 83 - e-mail: sudipresse@gmail.com

ÉDITEUR
36 15 Éditions, S.A.R.L. au capital de 7 500€
Domaine de Changey, Route de Changey - 21121 DAIX

IMPRIMEUR
Imprimerie Léonce Deprez - ZI "Le Moulin" - 62620 RUITZ

DISTRIBUTION : MLP. N° ISSN : 2114-5571
N° de commission paritaire : 0516 K 90846
Dépôt légal : à parution.

OFFRE ABONNEMENT : p.100
abonnements@cinemateaser.com

ILLUSTRATION DE LA COUVERTURE : John Hughes (johnhughesillustration.com)

sommaire

JOHN WICK 2

De Chad Stahelski. Avec Keanu Reeves, Ian McShane, John Leguizamo

22.02.2017



Critiques enthousiastes, box-office de belle tenue : en 2014, JOHN WICK surprenait son monde. Ce qui fonctionne ne tarde jamais à se décliner, donc voici venu le temps pour John Wick de prouver qu'il n'était pas qu'un feu de paille et qu'il est désormais le héros méritant d'une potentielle énorme néo-franchise d'action. Après avoir vengé son chiot dans le premier volet, l'ex tueur à gages se rend cette fois à Rome pour honorer un pacte de sang avec un ancien associé et, ce faisant, doit confronter parmi les meilleures gâchettes du monde. Évidemment, le pitch de JOHN WICK 2 n'intéresse pas grand-monde, tant que ça blaste avec style. Si JOHN WICK premier du nom s'était révélé plutôt amusant mais vite oublié, on avoue qu'un film mettant en scène un cabot aussi fascinant à regarder que celui présenté sur cette image a toute notre attention. Et on ne parle pas de Keanu.



HOSTILE

De Mathieu Turi. Avec Brittany Ashworth, Grégory Fitoussi, Javier Botet

PROCHAINEMENT

Dans un monde post-apocalyptique. Juliette, jeune survivante partie en quête de ravitaillement, a un accident de voiture. Lorsqu'elle se réveille, la nuit est tombée et quelque chose rôde… Le cinéma de genre français n'a guère l'occasion de s'exprimer alors on ne peut que suivre avec attention et curiosité le développement de HOSTILE, premier long-métrage de Mathieu Turi. Le cinéaste décrit son bébé comme un "vrai mélange entre deux genres très différents" et assure admirer "les œuvres qui utilisent la SF, l'horreur ou le fantastique comme d'un support pour raconter une histoire plus personnelle, centrée sur l'humain et l'émotion". Ses références ? En vrac, des cinéastes comme M. Night Shyamalan et Jeff Nichols, le roman "Je suis une légende" de Richard Matheson ou encore le jeu vidéo "The Last of Us". Après cinq ans de labeur pour monter le projet, Turi a enfin pu mettre HOSTILE en boîte cet automne, "sans faire de compromis sur la mise en scène ou les intentions", et travaille actuellement à la post production, pour une sortie fin 2017. On s'en reparle très vite.



LA NEUVIÈME VIE DE LOUIS DRAX

D'Alexandre Aja. Avec Jamie Dornan, Sarah Gadon, Aaron Paul

PROCHAINEMENT

Louis Drax, 9 ans, a été victime d'un terrible accident qui l'a vu chuter d'une falaise. Techniquement mort pendant deux heures, l'enfant a repris vie à la morgue et s'est ensuite retrouvé dans le coma. Un psychologue se penche sur son cas et tente de percer le mystère : sa chute était-elle vraiment un accident ? Le garçon tente-t-il de communiquer au-delà de son état léthargique ? Avec LA NEUVIÈME VIE DE LOUIS DRAX, Alexandre Aja continue sa mue : tout comme avec HORNS, il s'éloigne du film d'horreur et vise une certaine hybridation des genres. Sa nouvelle réalisation partage d'autres points communs avec sa précédente : elle est adaptée d'un best-seller, met en scène un casting international et tarde à se dévoiler dans nos contrées. En effet, LA NEUVIÈME VIE DE LOUIS DRAX a beau être déjà sorti sur nombre de territoires – dont la Grande-Bretagne, les États-Unis et une partie de l'Europe de l'Est –, il ne dispose toujours pas de date de sortie française. Nul n'est prophète… blablabla…


70
90
120/80
(90)



Déjà adapté en 1971 par Masahiro Shinoda, le roman "Silence" de Shusaku Endo retrouve le chemin des écrans de cinéma, sous la direction, cette fois, de Martin Scorsese. Un projet au long cours pour le cinéaste américain qui le développe depuis un quart de siècle et qui a bien failli le concrétiser à la fin des années 2000 avec au casting Daniel Day-Lewis, Gael Garcia Bernal et Benicio Del Toro. Par la suite englué dans de complexes imbroglios de droits et d'accusations de rupture de contrat résolus à l'amiable en 2014, SILENCE a enfin abouti avec, dans les rôles principaux Liam Neeson, Adam Driver, Andrew Garfield et Asano Tadanobu. Scorsese, qui retrouve son scénariste du TEMPS DE L'INNOCENCE et de GANGS OF NEW YORK Jay Cocks, suivra deux jeunes prêtres jésuites (Garfield et Driver) qui, au XVIIe siècle, tentent de retrouver au Japon leur mentor (Neeson), que l'on accuse d'avoir renié sa foi. Grosse attente.

SILENCE

De Martin Scorsese. Avec Andrew Garfield, Adam Driver, Liam Neeson

18.01.2017



BABY BOSS

De Tom McGrath. Avec les voix de Alec Baldwin, Tobey Maguire

29.03.2017



Il fut un temps pas si lointain où DreamWorks Animation enchaînait les productions d'un tel standing qu'il mettait régulièrement Pixar au tapis – l'époque bénie des DRAGONS, LES CROODS, LES CINQ LÉGENDES ou même le surprenant TURBO. Mais peu récompensé de son audace et fragilisé par certains échecs, le studio – depuis revendu à Universal – est revenu à son ancienne formule de comédies familiales pop et simplistes. Alors qu'on trépigne surtout de découvrir LES CROODS 2 et DRAGONS 3 en 2018, on espère tout de même que DreamWorks saura relever la tête avec, peut-être, BABY BOSS. On n'attendra pas nécessairement une grande profondeur de la part du réalisateur Tom McGrath (les trois MADAGASCAR et MEGAMIND) mais l'idée d'un bébé en costume trois pièces, qui parle avec la voix d'Alec Baldwin et essaie de déjouer le complot échafaudé par une grande corporation, nous intrigue un peu. Bizarrement.



THE BELKO EXPERIMENT

De Greg McLean. Avec Josh Brener, Michael Rooker, Adria Arjona

PROCHAINEMENT

Entre deux volets des GARDIENS DE LA GALAXIE, James Gunn revient à ses premières amours : la scénarisation – il fut notamment l'auteur de TROMEO & JULIET, SCOOBY-DOO ou L'ARMÉE DES MORTS. Dans THE BELKO EXPERIMENT, il s'intéresse à quatre-vingts Américains qui, coincés dans un gratte-ciel de Bogota, sont soumis à un jeu mortel et déviant en forme d'expérience sociale. Qui tuera ? Qui sera tué ? Au générique, on trouve notamment le frère de James Gunn, Sean, ainsi que son acteur fétiche Michael Rooker, qu'il a dirigé dans HORRIBILIS, SUPER et les deux GARDIENS. Une réunion de famille, en somme, qui ne doit pas éclipser l'identité du réalisateur de THE BELKO EXPERIMENT : l'Australien Greg McLean (WOLF CREEK), qui s'avère actuellement particulièrement prolifique puisqu'il a déjà sorti un film en 2016, THE DARKNESS, et qu'il en a depuis tourné un autre, JUNGLE, avec Daniel Radcliffe.



A CURE FOR LIFE

De Gore Verbinski. Avec Dane DeHaan, Mia Goth, Jason Isaacs

15.02.2017



À la fin des années 2000, Gore Verbinski a planché sur une adaptation cinéma du hit vidéoludique "Bioshock" avant de se heurter à une cruelle réalité : aucun studio n'a voulu s'engager sur un blockbuster glauque à 200 millions de dollars de budget. Dans quelques mois, Gore Verbinski présentera A CURE FOR LIFE, thriller horrifique tourné en Allemagne dans lequel un jeune homme (Dane DeHaan) est chargé de récupérer le PDG de sa boîte dans un mystérieux spa des Alpes dont le patron dispense de prétendus traitements miracles. À la vue de la première bande-annonce, l'évidence même : A CURE FOR LIFE pourrait bien faire office de palliatif de BIOSHOCK. Bunkers froids et bétonnés, environnement aquatique, caissons hyperbares si loin si proche du steampunk, étrangeté rétro-futuriste, mystérieuse jeune fille, tons verts et bleus renvoyant aux dessins préparatoires de BIOSHOCK : les passerelles sont trop nombreuses pour n'être qu'une coïncidence. Une curieuse impatience est de mise, donc.



COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION DE CINEMA TEASER



Il vous manque un ancien numéro ?
Commandez-le en ligne !

Pour commander, une seule adresse, un seul clic sur :

www.cinemateaser.com/anciens-numeros

LES TRIVIAS DU MOIS

On l'ignorait. Maintenant, on le sait.

Marc Forster a bien failli abandonner QUANTUM OF SOLACE avant le tournage. Faisant suite au très bon CASINO ROYALE, le deuxième BOND avec Daniel Craig avait globalement déçu. Il faut dire qu'il a connu de graves problèmes de production en raison de la grève des scénaristes qui a sévi entre novembre 2007 et février 2008. "Le script n'était pas finalisé et je voulais donc jeter l'éponge, a expliqué le réalisateur au site Collider. (…) Mais on m'a dit qu'il fallait faire le film, que la grève prendrait bientôt fin et que je pouvais déjà tourner ce qu'on avait." La suite, Daniel Craig lui-même en a parlé en 2011 : "On ne pouvait pas embaucher de scénariste à cause de la grève alors j'essayais de réécrire des scènes. Sauf que je ne suis pas scénariste."





Durant le montage du RÉVEIL DE LA FORCE, J.J. Abrams a reçu l'aide de son amie cinéaste Ava DuVernay (SELMA) dont il avait déjà dit par le passé qu'elle serait une candidate idéale à la réalisation d'un STAR WARS. Dans le commentaire audio du Blu-ray 3D sorti récemment, il assure avoir montré un "montage préliminaire" de l'EPISODE VII à DuVernay qui lui a soumis "quelques excellentes suggestions". "L'une d'elles concernait la manière dont Rey devait se battre contre [Kylo] Ren. Ava voulait que Rey ait ce moment super cool, une toute petite chose qui permet au public de se connecter à son intensité", explique Abrams. Le plan en question, mis en boîte durant les prises de vues additionnelles, montre Rey passer son sabre à deux bras derrière sa tête avant de le rabattre brutalement sur Kylo.



Sarah Jessica Parker n'a pas de chance avec les films animés. De passage dans l'émission radio de Howard Stern, la star de SEX AND THE CITY et DIVORCE a révélé avoir été virée du casting vocal de FOURMIZ (1998) puis de LA FERME SE REBELLE (2004). Dans le premier, elle devait camper la princesse Bala qui, au final, a été incarnée par Sharon Stone. "[Sur le second], une semaine avant de me virer, ils m'assuraient que j'étais géniale ! (…) Je n'ai jamais eu de succès à jouer un animal."



Emma Watson porte de fausses dents dans la dernière scène de HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS. Le réalisateur Chris Columbus a expliqué à Entertainment Weekly qu'il voulait être fidèle aux romans, dans lesquels les incisives supérieures d'Hermione sont proéminentes. "Puis j'ai vite compris qu'Emma ne pourrait jamais jouer avec ces fausses dents." Coup de bol : cette scène était la première mise en boîte. Columbus a donc pu se raviser sans réelle conséquence.

ET SINON, ON REGARDE QUOI ?

ÉPISODE *SUR ARTE.TV*



La série télévisée est partout. Dans vos télés, vos ordis, vos magazines préférés, à la machine à café, dans vos réunions de famille et même sous votre couette. Si elle a réussi à ce point à envahir notre espace quotidien, c'est qu'elle ne fait que parler de nous. C'est le point de départ malin d'ÉPISODE, l'émission série next gen d'Arte Creative, l'espace de création numérique de la chaîne. Chaque semaine, le curseur d'ÉPISODE se promène dans l'histoire des séries d'hier et d'aujourd'hui en épluchant la manière dont elles se sont emparées d'un même thème. La famille, le sexe, la politique, les animaux de compagnie, toute une variété de sujets majeurs ou anodins qui dessinent une cartographie de nos modes de vie. Outre cette idée stimulante, l'émission a l'intelligence de se diversifier. Des textes, des infographies, des recettes, des posters, des tests, des vidéos, toute une variété de formes et de supports (Instagram, Snapchat) sont utilisés pour dynamiser et aborder les sujets avec le plus d'ambition et d'originalité possible. Drôle, innovant, ludique mais toujours exigeant et pointu, en un mot résolument pop, ÉPISODE c'est tout ce que la télé ne sait/veut plus faire et dont on avait vraiment besoin. Et ça donne évidemment envie de voir ou revoir un maximum de séries. Pari 100% réussi.

ÉPISODE. http://sites.arte.tv/episode/fr

C'EST LUI *QUI LE DIT*

> *“ Je donne aux comic book movies l'attention qu'ils méritent : je les regarde dans l'avion, sur un petit écran, en picolant.*

***John Michael McDonagh** réalisateur de CALVARY, dans une interview avec le site Loaded*

ET SINON, ON FAIT QUOI ?



FESTIVAL TCM CINÉMA
DU 24 AU 27 NOVEMBRE

Parrainé par Michel Hazanavicius et s'ouvrant par une séance exceptionnelle de son chef-d'œuvre du mash-up LA CLASSE AMÉRICAINE, le Festival TCM Cinéma se tiendra du 24 au 27 novembre prochain au cinéma parisien Les Fauvettes. Quatre jours gavés de cinéma, pendant lesquels sera projeté en avant première le SULLY de Clint Eastwood, point d'orgue d'une rétrospective consacrée au grand réalisateur et regroupant GRAN TORINO, L'HOMME DES HAUTES PLAINES, BIRD, SUR LA ROUTE DE MADISON, UN FRISSON DANS LA NUIT, LE BON LA BRUTE ET LE TRUAND, INSPECTEUR HARRY. De nombreux critiques ou journalistes sont en charge de présenter et décrypter ces films et François Bégaudeau donnera une masterclass le dimanche 27 novembre sur L'HOMME DES HAUTES PLAINES. Sont prévues également trois séances cultes : LA CLASSE AMÉRICAINE, donc, mais aussi RESERVOIR DOGS (de Quentin Tarantino) et ORANGE MÉCANIQUE (de Stanley Kubrick). JOHN McCABE (de Robert Altman), SPARTACUS (de Kubrick) et POLICE FÉDÉRALE LOS ANGELES (de William Friedkin) seront quant à eux projetés en version remasterisée. Une sélection cinéphile mais grand public.

Festival TCM Cinéma. Du 24.11 au 27.11
Cinéma Les Fauvettes, 58 Avenue des Gobelins, 75013 Paris
Plein tarif : 8,50€
Tarif Imagin'R : 7,70€ (du vendredi au dimanche)
Carte Le Pass, Carte 5 places Gaumont Pathé, Chèque cinémas et Ciné Accès acceptés
Ouverture de la billetterie le 3 novembre

Première image



TAXI 5

Chacun ses rêves de gosse. Certains veulent devenir pilote de l'air ou président des States, d'autres veulent ressusciter la franchise TAXI. C'est le cas de Frank Gastambide qui a fait part de son désir brûlant à Luc Besson. En retour, le mogul français a filé les clés à la tête pensante des KAÏRA. Une affaire qui roule, en somme. Vous nous trouvez étrangement zen face au retour d'une saga qui n'a cessé de se paupériser au fil des opus ? Vous vous dites peut-être qu'on se place au-dessus de ça ? Détrompez-vous. Jusqu'à ce que les premières images en mouvement nous fassent sûrement changer d'avis, TAXI 5 est l'une des rares comédies françaises pour laquelle on éprouve une étrange curiosité. Malsaine, sans doute.

Le premier TAXI avait marqué un tournant dans le cinéma français. Il y avait de l'ambition, il y avait du cartoon dans ce petit morceau de cinéma populaire, il est vrai, blindé de défauts. Et puisque, pour diverses raisons que vous comprendrez aisément, on ne tient pas spécialement à voir revenir le couple Frédéric Diefenthal / Samy Nacéri, il nous semble plutôt pertinent de faire table rase du passé. C'est Gastambide qui écrit le scénario de ce cinquième opus : "Ce que j'ai proposé à Luc Besson, Dominique Farrugia *(chargé de la production des films en langue française au sein d'EuropaCorp, ndlr)* et ses équipes, explique-t-il à Allociné, c'est que le film s'inscrive dans une logique de continuité du précédent film". Pas un reboot (dommage) mais un sequel donc. Pour être tout à fait honnête, on n'est pas clients des KAÏRA ou de PATTAYA. Mais reconnaissons à Gastambide l'envie de défendre une certaine idée de la comédie et d'avoir une patte. Déjà réalisateur des KAÏRA et de PATTAYA, donc, il pourrait également officier sur TAXI 5 comme metteur en scène et se réapproprier la franchise pour la réactualiser à l'attention de toute une nouvelle génération. D'autant que Gastambide, qui doit être l'un des interprètes principaux du film, est plutôt un bon acteur, et que son présumé compère, Malik Bentalha, n'a pas oublié d'être drôle. Maintenant, on n'en parle plus jusqu'à la bande-annonce.

TAXI 5. *Sortie le 31 janvier 2018*


Soap



SAUSAGE PARTY DEVAIT-IL VRAIMENT SORTIR AU CINÉMA ?

La rumeur voulait que l'animation made in Seth Rogen ne trouverait pas le chemin des salles françaises mais uniquement des rayonnages DVD. Tollé sur Twitter, gorges chaudes. Et au final, une sortie cinéma pour SAUSAGE PARTY. "Be careful what you wish for", disent les Américains. Indeed, Sherlock.

Par Aurélien Allin

Loin de Cinemateaser l'idée de hiérarchiser quoi que ce soit. La manière dont ce magazine peut mettre côte à côte une interview de Cristian Mungiu et un dossier sur ROGUE ONE ou de proposer un long entretien avec Ken Loach dans un numéro mettant LEGO BATMAN en couverture le prouve. Par conséquent, loin de nous l'idée de décider arbitrairement ou avec arrogance quel film – ou type de film – "mériterait" de sortir en salles, quand d'autres devraient être "cantonnés" à la VOD ou au DVD. Dans le meilleur des mondes, tous les longs-métrages de tous les pays et de tous les genres auraient leur place dans des cinémas confortables dernier cri et bénéficieraient de suffisamment de temps à l'affiche pour trouver leur public. Mais il est temps de redescendre et de regarder la réalité en face : trop de films sortent chaque semaine et peu parviennent déjà à susciter l'intérêt. Non, on ne vit pas dans le meilleur des mondes et il faut cesser de réclamer à corps et à cri que tous les longs-métrages qui nous intéressent atteignent les salles. Cette requête est aussi illusoire que contre-productive.

Sur le papier, préfère-t-on découvrir SAUSAGE PARTY sur un grand écran, avec un public hilare, pour une grande session de communion paillarde ? Oui. Bien sûr. Sauf que malgré toute l'admiration que l'on a pour cette géniale animation désinvolte (voir notre critique p.46), ce n'est peut-être pas lui rendre service que de s'escrimer à la dévoiler dans les salles. Voilà quelques mois, alors que SAUSAGE PARTY n'était même pas encore un succès outre-Atlantique, courait sur les Internets la rumeur selon laquelle



Sony avait décidé de ne pas le sortir au cinéma chez nous. On avoue avoir été franchement déçus. Les réseaux sociaux ont bruissé de traditionnels reproches sur la manière dont les distributeurs ne feraient pas leur travail et n'accorderaient aucun crédit au public et à son intelligence.

Notons tout de même que le public français – celui qui dépasse le cadre des réseaux sociaux – se fout pas mal de la comédie américaine. Et, par voie de conséquence, se fout royalement de Seth Rogen. On le dit sans animosité : par ici, Seth Rogen est en odeur de sainteté. Mais ses deux réalisations n'ont pas suffisamment intéressé en France, soyons honnêtes : C'EST LA FIN a réuni 58 765 personnes et le très buzzé L'INTERVIEW QUI TUE (dont la promo avait transcendé le carcan du cinéma), 36 528 spectateurs. Son dernier opus en tant que comédien, NOS PIRES VOISINS 2, a eu un peu plus de chance et affiche 474 615 entrées, presque un sommet actuellement pour la comédie grasse et régressive américaine. Quant à SAUSAGE PARTY, il a pour le moment rapporté 133 millions de dollars dans le monde, dont 97,6 aux États-Unis – soit 73,3% des recettes globales. Les 35 millions restants, engrangés sur 34 territoires, l'ont été majoritairement dans des pays anglo-saxons, l'Australie et le Royaume-Uni qui, à eux deux, représentent 47,1% des recettes du film hors des USA. Dans ces conditions, comment demander à Sony France de croire au potentiel de SAUSAGE PARTY sur le territoire ? On adorerait se tromper et ce sera peut-être le cas, mais SAUSAGE PARTY, en dépit de ses qualités, n'a probablement aucun potentiel en France, malheureusement. Quelle stratégie préférer, alors ? Une sortie en salles potentiellement ratée qui enfoncera encore un peu plus la comédie US dans nos contrées ? Ou une mise à disposition en VOD et DVD moins tardive coupant l'herbe sous le pied au piratage ?

Pour des raisons qui lui appartiennent, Sony a finalement décidé de sortir SAUSAGE PARTY au cinéma. Et c'est là que l'on finit par s'arracher les cheveux. Afin de justifier le coût de cette sortie, la major a décidé de miser sur le film et de booster son éventuelle cible en investissant sur une version française dans laquelle le Pain Lavash sera incarné par… Cyril Hanouna. Oui, Cyril Hanouna. Les fanzouzes sont sans doute ravis mais les cinéphiles, moins. Immédiatement, on se pose la question : n'existe-t-il pas des humoristes dont l'humour est suffisamment incisif pour se rapprocher davantage de celui de Seth Rogen ? Gaspard Proust, le Comte de Bouderbala, Thomas N'Gijol, Camille Chamoux, Jérémy Ferrari, Fabrice Eboué ou Constance viennent immédiatement à l'esprit. Mais non. Cyril Hanouna. Les Américains aiment à dire qu'il faut 'faire attention à ce que l'on souhaite'. En effet. Maintenant, comment expliquer au cinéphile privé de séances VO qu'il va devoir se taper Baba en VF alors qu'il aurait pu déjà s'acheter le DVD ou se payer une session VOD ? On aime beaucoup trop la comédie américaine, Seth Rogen et SAUSAGE PARTY pour essayer de le raisonner. Désolé.

> “ SAUSAGE PARTY, en dépit de ses qualités, n'a probablement aucun potentiel en France, malheureusement.

SAUSAGE PARTY
Sortie le 30 novembre
Voir critique p.46

DESIGNATED SURVIVOR
EST-ELLE UNE SÉRIE POLITIQUE ?

Jack Bauer et TOUCH derrière lui, Kiefer Sutherland regarde désormais droit devant et son futur s'appelle DESIGNATED SURVIVOR. Ce nouveau drama arrive ce mois-ci sur Netflix et l'acteur est venu le présenter au Mipcom. L'occasion d'évoquer avec lui cette série qui, comme 24, gravite autour de la Maison Blanche tout en entretenant un lien singulier avec la politique.

Par Jean-Baptiste Accili.



Cannes, octobre 2016. Kiefer Sutherland est détendu, à contrario de sa dernière venue pour TOUCH. Fort du succès de DESIGNATED SURVIVOR qu'il présente au Mipcom et dont le pilote a approché les 17 millions de spectateurs aux États-Unis (diffusions en direct et différées comprises) l'acteur nous reçoit dans sa suite de l'hôtel Majestic. Prêt à défendre ce nouveau projet après avoir fait vibrer la planète entière dans 24 HEURES CHRONO puis l'avoir déçue avec TOUCH (loin toutefois d'être un ratage total), Kiefer Sutherland reprend du service dans un nouveau costume fabriqué sur mesure, celui de Tom Kirkman, secrétaire au Logement et "survivant désigné", se retrouvant propulsé en l'espace de quelques minutes à la présidence des États-Unis.

Un retour réussi qui promet déjà, après quelques épisodes à peine, une saison pleine de twists. Kiefer est bel et bien de retour avec un rôle qu'il n'a pas hésité à accepter : "C'est une grande opportunité. Même si, à la lecture du scénario, j'ai trouvé la situation du personnage assez effrayante, le potentiel scénaristique m'a totalement convaincu. J'aime l'idée de voir quelqu'un n'ayant aucune carrière de politicien se retrouver projeté au poste de président d'une des plus grandes puissances mondiales, et de voir également quelles seront les circonstances et son approche de la situation. (…) Tom Kirkman est un bon gars, c'est un vrai patriote et il souhaite le meilleur pour son pays. Mais la manière dont il arrive à la présidence n'est pas commune. Cela influence sa relation avec ses enfants, les discussions avec sa femme et on découvre que le pouvoir peut corrompre l'Homme".



> " Que mon personnage soit indépendant permet de ne pas coller à l'idéologie des Démocrates ou des Républicains.
>
> Kiefer Sutherland

Le titre de la série, DESIGNATED SURVIVOR, prend un tout autre sens au fil des épisodes. Désignant d'abord un simple statut administratif, il sera ensuite un réel statut politique et humain. "Dieu sait qu'il est difficile de survivre dans le paysage politique américain, nous dit-il en riant. La situation de Kirkman va évoluer au fil de la saison. On en a déjà un aperçu lors du plan d'ouverture, qui est en totale opposition avec le titre de la série. Le spectateur le découvre dans cette pièce en train de ne rien faire mis à part regarder la télé et attendre avec le FBI que la séance du congrès se termine. Il vit ça comme une punition, il aimerait être avec les autres, participer de manière plus active à la vie du pays. Puis le voilà projeté Président et là, débute un combat qu'il sait perdu d'avance. Mais il va tout faire pour appliquer les choses qu'il considère justes. Il va tenter de survivre".

Malgré sa thématique politique, la série impose à l'écran un héros sans étiquette. Un choix scénaristique qui s'extrait du contexte électoral américain. "Les Démocrates et les Républicains ont chacun leurs idées, leur vision, nous explique Kiefer, et le fait que Kirkman soit indépendant permet de ne pas coller à l'idéologie des uns ou des autres. Cela lui permet d'affronter chaque problème comme il se doit et non comme l'opinion voudrait qu'il le soit. C'est inenvisageable dans la réalité, pourtant cela pourrait régler beaucoup de problèmes aux États-Unis et même dans le monde."

La politique est un sujet que Kiefer Sutherland, démocrate assumé, maîtrise. Il est le petit fils du politicien Thomas Douglas, connu pour avoir instauré l'assurance maladie universelle au Canada. Un héritage qui résonne forcément et suscite un joli moment d'émotion chez l'acteur. "Je n'ai pas eu besoin de m'en inspirer car j'ai grandi en suivant sa carrière, il était la preuve qu'un politicien peut être une sorte de héros – comme tente de l'être mon personnage. Il est sûrement l'homme le plus intelligent que j'ai eu la chance de connaître. Je me souviens, lorsque j'avais 6 ans, on allait passer les vacances chez lui avec ma sœur jumelle. Les autres enfants allaient manger des glaces et voir des matchs de baseball, mais comme la saison parlementaire n'était pas encore terminée, nous, on restait au parlement à écouter les débats et lui faire coucou du haut de l'hémicycle, c'était une époque merveilleuse."

C'EST QUOI UN FILM DE
CRISTIAN MUNGIU ?

Cristian Mungiu est né au festival de Cannes. Palme d'or en 2007 avec 4 MOIS, 3 SEMAINES, 2 JOURS, prix du scénario en 2012 avec AU-DELÀ DES COLLINES et aujourd'hui prix de la mise en scène avec BACCALAURÉAT, le cinéaste roumain est devenu en quelques années une valeur sûre du cinéma d'auteur mondial. Radicaux et pourtant passionnants, ses films dissèquent l'âme noire de son pays dans des fables cruelles, sidérantes de maîtrise. Rencontre avec un réalisateur plus exigeant qu'élitiste.

Propos recueillis par Renan Cros



Êtes-vous capable de définir votre cinéma ?
C'est une question difficile et pourtant, je crois, que tous les réalisateurs devraient se la poser sincèrement. Cela me semble impossible de faire des films de manière purement intellectuelle. Le cinéma, c'est forcément instinctif. Mais au fur et à mesure qu'on fait des films, on se rend bien compte où notre instinct nous emmène. Mon cinéma est, par exemple, forcément très personnel. Je ne peux pas raconter un sujet qui ne me touche pas de manière directe. Il faut que ça résonne avec ma vie et que j'aie l'intime conviction que ça touche aussi les autres. J'aime aussi l'idée que mes films se passent sur une durée très courte. Je veux que le spectateur les voie comme une course contre la montre. Il y a une urgence. C'est pour ça que j'utilise le plan-séquence. Je veux qu'on sente le temps qui s'écoule. Je veux que les spectateurs soient dans le film. Donc pas de musique, pas de choses qui pourraient le distraire de ce qui se passe à l'écran.

Ce refus de la musique amène forcément une certaine austérité. Vous la revendiquez ?
Quand tu choisis de faire des films, tu dois te demander s'ils doivent ressembler à la vie ou non. Moi, c'est mon ambition. Ce ne sont pas les films des autres qui m'inspirent mais bien ce qui se passe autour de moi. Je me demande toujours si, au quotidien, les choses ont un sens ou si c'est nous qui finissons par leur en donner un. C'est un mystère qui me semble vraiment très humain. J'essaie de recomposer ça à l'écran. Mes films capturent des moments de vie. Si je rajoute de la musique par-dessus, je truque, je modifie, je dirige ce moment. Pareil, si je découpe la séquence. Je ne veux pas que le public se dise 'Ah, c'est donc ça qu'on veut me dire !'. Je veux qu'il se pose la question du sens, que les choses viennent à lui, qu'il s'interroge et trouve de lui-même le sens. La réalité doit être plus importante que le cinéma.

C'est une rigueur proche du documentaire. Pourquoi faire de la fiction alors ?
Vous êtes vraiment sûr que le documentaire ne manipule pas le temps ni ce qu'il filme ? Ce n'est pas une question de fiction ou non. C'est une rigueur qui appartient à l'acte même de filmer. Depuis ses débuts, le cinéma se demande s'il doit être honnête ou pas. En tant que réalisateur de fiction, je n'essaie pas de faire croire au spectateur que tout ce qu'il voit est vrai. Il sait que ce qu'il voit est une reconstitution. Mais finalement, ne suis-je pas plus honnête que le documentariste qui prétend faire vrai ? La vérité, moi, je la cherche dans mes prises. J'essaie de créer ce moment vrai avec les acteurs, le texte et la mise en scène. C'est cet instant où tout le travail s'efface et on arrive à l'os, au dur, à l'essence de ce qu'on veut raconter. S'il faut trente prises pour y arriver, pas de souci !


BACCALAURÉAT


BACCALAURÉAT

« Ça me semble impossible de faire des films de manière purement intellectuelle. Le cinéma, c'est forcément instinctif.

C'est l'épuisement que vous recherchez ?
Oui. Je crois que l'acteur doit se débarrasser de sa technique. C'est au réalisateur de l'amener à vivre la scène. J'aime quand, soudain à l'écran, on a l'impression que tout est vivant, que rien n'est prévu. L'acteur est dépassé par le film. Je suis un raconteur d'histoires bien sûr. Mais je veux que mes histoires soient incarnées, qu'on oublie que quelqu'un les raconte. Je veux que vous soyez témoin de tout. Mes films présentent une succession de situations. J'aime que le sens ne soit jamais univoque ou dirigé. Vous ne savez jamais vraiment ce qui va se passer, ce qui va se dire, comment va réagir le personnage… Ça, c'est la réalité. Les gens qui font des films en étant sûrs des choses qu'ils ont à dire et qui veulent qu'on les entende, pourquoi n'écrivent-ils pas un essai ? Moi, j'étudie un sujet mais je ne donne jamais de réponse. Je ne vous dis pas 'Vous devez penser ceci ou cela'. Je ne suis pas un écrivain ou un philosophe. Je suis un réalisateur. Mon art consiste à observer le temps qui passe. C'est à partir de ça que je dois travailler et faire quelque chose de personnel. À l'écrit, vous pouvez tout définir, tout diriger. Quand on regarde quelqu'un, le temps passe et les choses changent même imperceptiblement. Quand on fait du cinéma, on essaie d'attraper des instants. J'aime quand l'acteur est fatigué. Il oublie de tout contrôler et alors il se passe ces choses imperceptibles et troublantes qui font le cinéma.

Pourquoi ne travaillez-vous pas alors autour d'improvisations ?
J'aime les petits accidents qui peuvent ➤

arriver pendant une prise. Ça donne quelque chose en plus. En même temps, je dois contrôler ce qui se passe, sinon on risque de perdre l'attention du spectateur. Je fais très attention au respect des dialogues. J'utilise précisément les mots, les silences. J'attends de l'acteur qu'il trouve la vérité à partir de la précision du texte. C'est un outil de travail pour lui. Il doit apprendre à le manier, le maîtriser puis l'utiliser au maximum. Je suis toujours ému quand un acteur finit par s'approprier totalement la scène. Ça se voit à l'écran. On a l'impression qu'il ne fait plus qu'un avec le texte, que ce sont ses mots. Le tournage en plan séquence amène beaucoup de liberté mais surtout beaucoup de rigueur. Ce n'est pas comme le théâtre. J'utilise beaucoup de comédiens qui viennent de là, mais ils font vraiment la différence. Dans le plan séquence, vous êtes toujours vu. Le regard du spectateur n'est pas dirigé. Au théâtre, le spectateur suit forcément celui qui parle. Moi, je m'impose cette règle : la caméra ne bouge pas à moins d'une nécessité absolue. J'aime l'idée que la caméra est l'œil d'un observateur moyen. Il est là sans être là. Un peu lointain, vaguement curieux. Je trouve que c'est un point de vue important aujourd'hui : celui qui regarde et qui ne juge pas. Le plan séquence m'a amené ça.

Mais ce point de vue, c'est aussi celui du voyeur. La distance qu'a le spectateur ne pose-t-elle pas un problème moral ?
Quand j'écris et au tournage, je suis obsédé par une question : quelle est ma position par rapport à ce qui se passe ? Pour moi, regarder ne veut pas dire être passif. J'aime l'idée que le spectateur soit assis confortablement dans la salle de cinéma, qu'il regarde le film et qu'à la sortie, finalement, il se rende compte que cette histoire parlait de lui. Le spectateur se sent protégé alors il baisse sa garde. Et c'est là où le cinéma peut vraiment le bousculer. On ne peut pas être un observateur vide. Forcément, il se passe quelque chose en vous. J'aime quand les gens, à la fin des projections, viennent spontanément me parler d'eux. Ça veut dire que mon film fonctionne. Pour moi alors, il n'y a plus de distance.

Est-ce qu'en tant que réalisateur vous vous posez la question de la morale ? Notamment pour les scènes chocs de 4 MOIS, 3 SEMAINES ou AU-DELÀ DES COLLINES…
Oui, bien sûr. Il me semble que c'est le travail le plus important du réalisateur : décider des frontières de son cinéma. Il y a des sujets qui imposent ces scènes violentes. Je ne pouvais pas raconter une histoire comme celle de 4 MOIS, 3 SEMAINES et me cacher les yeux. Par contre, je hais le spectaculaire. Je trouve ça trop facile. C'est une question de sensibilité. Je n'ai pas besoin de choquer. Je veux que le spectateur se confronte à la réalité et qu'il en tire ses propres conclusions. Il me semble que dans 4 MOIS, 3 SEMAINES ou AU-DELÀ DES COLLINES, on ne montre que le nécessaire, que ce qui fait sens avec ce que le film raconte. Parfois la violence permet de comprendre quelque chose. Il ne faut pas l'utiliser pour effrayer ou manipuler les émotions. C'est important de confronter parfois le public à ce qu'il n'a pas envie de voir.

Avez-vous l'impression que votre manière de faire des films a changé ?
C'est difficile à dire. J'ai toujours l'impression que mes films sont le résultat d'un instant précis. Je n'arrive



AU-DELÀ DES COLLINES

> “ C’est l’honnêteté qui m’obsède. Je cherche toujours à mettre ma caméra à l’endroit le plus vrai, le plus sincère possible.


4 MOIS, 3 SEMAINES, 2 JOURS



pas à voir de liens entre eux. Pourtant, je me rends bien compte que mes films vont tous dans la même direction. Mais à chaque fois, je me remets en cause et je me demande comment aborder le sujet qui m’intéresse. C’est l’honnêteté qui m’obsède. Je cherche toujours à mettre ma caméra à l’endroit le plus vrai, le plus sincère possible. Je ne crois pas vraiment à l’importance du style. Je pense que ce sont les histoires et les sujets qui créent des styles. Quelqu’un qui filme toujours de la même manière ne s’intéresse finalement pas vraiment à l’histoire qu’il raconte. Avoir des certitudes c’est dangereux. 4 MOIS, 3 SEMAINES est par exemple un film plus tendu, plus nerveux parce que le sujet l’impose. BACCALAURÉAT lui est plus posé, plus lent parce que l’histoire suppose ça. Pourtant, quelque part, les deux sont des thrillers. Comme mes personnages sont toujours obsédés par le temps, mes films sont tendus vers un but. Cet aspect très simple du récit me permet de maintenir un premier niveau de lecture. Le spectateur sait où il doit aller et donc suit plus facilement le chemin. Mon intérêt, c’est qu’en route, il réfléchisse sur son parcours.

Vous parliez de thriller. Mais vos films sont aussi des mélodrames déguisés. C’est l’amour qui les motive et qui enclenche le récit…
Ça, c’est votre manière de comprendre ces situations. Vous avez peut-être raison mais il n’y a pas qu’une seule lecture. Bien sûr que le héros de BACCALAURÉAT aime sa fille et qu’il veut tout faire pour elle, bien sûr que les deux amies de 4 MOIS, 3 SEMAINES ont une relation très forte et que AU-DELÀ DES COLLINES parle d’une relation amoureuse interdite. Mais il y a aussi plein d’autres facteurs politiques ou sociaux qui peuvent expliquer ce qui se passe à l’écran. Je ne voudrais pas qu’on puisse réduire ces histoires à une seule idée. C’est bien pour ça que je ne filme jamais des gens ‘extraordinaires’, c’est-à-dire des gens associés à une idée, une fonction, un rôle déjà défini. Le fait-divers m’inspire beaucoup parce qu’il est à la fois singulier et anecdotique. C’est la vie banale, simple et en même temps pleine d’histoires, de paradoxes et de nuances. Mes personnages ne sont pas faits pour être des héros. Je n’aime pas ce terme. Ils sont juste confrontés à une situation et tentent de l’affronter. Nous les observons et devons apprendre de leurs actions.

Vous êtes aujourd’hui le chef de file du nouveau cinéma roumain d’auteur très remarqué dans les festivals du monde entier. Comment définiriez-vous ce courant ?
Je ne le définis pas. Je ne me sens pas le responsable de quoi que ce soit. J’ai eu la chance d’avoir cette Palme d’Or pour 4 MOIS, 3 SEMAINES et ça a mis mon travail en valeur. Ça a peut-être débloqué quelque chose dans mon pays, je ne sais pas. Je crois surtout que ce sont les autres pays qui ont changé de regard sur nous. Une Palme d’Or, ça crée la curiosité. Je suis ravi de voir qu’il y a de plus en plus de films et de cinéastes roumains connus à l’international. C’est un autre point de vue sur le monde, une autre manière de regarder la société. C’est ça qui est beau avec le cinéma : vous filmez ce que vous voyez en bas de chez vous et soudain le monde entier regarde dans la même direction que vous. ●

BACCALAURÉAT, Sortie le 7 décembre
Voir critique p.48

LE GENRE SELON **FRANÇOIS DESCRAQUES**

Dans le petit monde du Web, François Descraques est incontournable. En l'espace de quatre saisons, sa comédie de SF LE VISITEUR DU FUTUR est devenue un phénomène. Alors qu'il s'apprête à dévoiler sa nouvelle série, DEAD LANDES, pour la télé, on a discuté fiction de genre avec un créateur inclassable…

Propos recueillis par Thomas Destouches

C'est quoi une série ou un film de genre ?
Ayant été baigné dedans depuis ma naissance, je ne peux pas le dire ! Pour moi, c'est la normalité. Mais ce qui est normal pour moi est sans doute bizarre pour les autres. Comme tout bon garçon des années 80, j'ai grandi avec Spielberg et Zemeckis, puis des séries comme X-FILES. C'est ça, ma culture de base. Ce qui est amusant, pour moi qui navigue désormais entre télévision et Internet, c'est que pour les gens d'Internet, je suis très 'traditionnel', absolument pas un geek. Alors que dans le monde de la télévision, je suis parfois considéré comme un mec chelou, un alien et je dois faire beaucoup plus de pédagogie ! Quand on a dû présenter DEAD LANDES par exemple, on a dit que c'était un found footage post apocalyptique. On nous a alors parfois répondu : 'Très bien… On a deux questions : c'est quoi 'found footage' et c'est quoi 'post apo' ?' ! *(Rires.)*

Le genre est-il plus facilement abordable sur Internet qu'à la télévision ?
C'est carrément possible en télévision. La preuve, j'en ai fait avec la série LES OPÉRATEURS pour laquelle France 4 est venue me chercher parce qu'ils voulaient justement que j'apporte mon style et mon univers de genre, et à nouveau avec DEAD LANDES ! La vraie question est peut-être : est-il possible d'en faire sur une grande chaîne ? Et je le crois également. D'ailleurs TF1 vient de lancer sa nouvelle série EMMA, avec une femme flic androïde. Il y a un effort dans ce sens, encouragé notamment par le succès de certaines séries américaines. Après bien évidemment, tout le monde ne peut pas le faire, et sans doute encore moins avec une liberté totale. Mais OCS va bientôt lancer OPEN SPACE, une série se déroulant dans l'espace… Le paradoxe, c'est qu'on peut faire une série de genre



« Créer la logique du fantastique a été le plus compliqué et le plus long.



en télévision mais avec moins de moyens que pour des comédies qui se déroulent dans des salons. Je ne dis pas que c'est normal, cela pourrait être mieux, mais c'est aussi le prix de la liberté.

Vous n'abordez jamais le genre frontalement. Vous le désaxez toujours avec la comédie…
C'est une vraie question que je me pose. Je me demande parfois si je pourrais écrire une série ou un film avec juste un seul axe. Mais très vite, je m'ennuie ou j'ai une impression de déjà vu. Ma façon de répondre à cette problématique, c'est de mélanger les genres et d'essayer de trouver ce qui n'a pas encore été fait. Je suis capable de voir un bon film de genre qui ne révolutionne rien mais passer deux ans de ma vie à le faire, non.

Pour mélanger les genres ou injecter de la comédie dans du fantastique ou de la SF, il faut justement connaître les codes pour les pervertir sans les annihiler…
C'est justement la problématique de DEAD LANDES. On a vu beaucoup de found footage catastrophe. Ce n'est pas nouveau et la plupart de ces films sont très sérieux. On ne pouvait pas donc dire ou montrer aux téléspectateurs la même chose. Situer la série dans les Landes et non aux États-Unis, avec des personnages très français et loin d'être exceptionnels, cela participe aussi à l'originalité. De plus, la comédie ne consiste pas à faire des blagues ou à se moquer des protagonistes mais à leur donner de l'humanité et laisser filtrer leurs faiblesses. De la même manière, on s'est refusé à faire du méta sur le genre. Les séries qui ont versé dans cette dimension-là sont avant tout destinées aux amateurs. Au contraire : DEAD LANDES n'est pas destinée aux fans de CLOVERFIELD.

Quelles libertés peut-on prendre par rapport au genre dans une série comme DEAD LANDES justement ?
Le traitement a été hyper rigoureux. Créer la logique du fantastique a été le plus compliqué et le plus long. On a passé un temps fou à traiter sérieusement la série et son univers, à créer un mystère et une mythologie autour de DEAD LANDES, qui se développe sur plusieurs supports, qui se répondent.

Vous parlez de plusieurs supports notamment parce qu'il y a une websérie attachée à DEAD LANDES…
Dès le départ, je savais que le public qui m'a suivi sur Internet n'allait pas forcément avoir le réflexe de le faire à la télévision. On a donc planché sur cette websérie DEAD FLOOR, que l'on peut voir sans avoir vu DEAD LANDES mais qui ne se résume pas à un bonus de la série. Elle en reprend les codes mais à la façon web. Là où DEAD LANDES est un faux reportage télé, DEAD FLOOR est un faux Periscope live. Si on peut voir les deux formats indépendamment, c'est en les regardant tous les deux qu'on peut avoir une compréhension globale et pertinente du mystère au cœur de la série.

Avez-vous déjà écrit un scénario qui sortait complètement du genre ?
Oui mais… En réalité, je suis hyper admiratif des scénaristes qui réussissent à faire des séries simples avec autant de personnages forts. Je ne suis pas un défenseur du genre, c'est juste un réflexe d'écriture. Plus je vais vieillir, plus j'aurai des expériences humaines intéressantes et moins sans doute aurai-je besoin du genre pour écrire. Mon but dans la vie c'est de faire des trucs à la Louis CK ou à la Woody Allen. ●

DEAD LANDES. De François Descraques et François Uzan. 10x26'. En novembre sur France 4.

KÉZAKO DEAD LANDES ?

Créée par François Uzan (FRANCE KBEK) et François Descraques (LE VISITEUR DU FUTUR), DEAD LANDES – LES ESCAPÉS est une série en 10 épisodes de 26 minutes d'un nouveau genre… ou plutôt "de genre". Mise en scène façon "found footage", elle suit des vacanciers soudainement confrontés à l'apocalypse. Interprétés par Julie Farenc, Thomas VDB et Baptiste Lecaplain, ces survivants absolument pas préparés pour affronter ce phénomène vont tenter d'en percer le mystère…

LA *BD* RENTRE-T-ELLE DANS LES CASES DU *CINÉMA* ?

Plus que le sempiternel - et vain - débat sur la nécessité ou non de trahir un support de départ quand on l'adapte au cinéma, la transposition de la BD "Polina" de Bastien Vivès à l'écran interroge les rapports, de plus en plus fréquents, entre le 7e et le 9e art.

Propos recueillis par Alex Masson. Photo : Olivier Vigerie

Que les BD de Bastien Vivès trouvent leur voie au cinéma n'était qu'une question de temps. Cela aurait pu se concrétiser bien avant qu'un producteur n'achète les droits de "Polina" : il y a eu des tentatives infructueuses (une adaptation de "Poungi La Racaille", œuvre de jeunesse sous pseudo, refusée par son commanditaire) et ses albums ont toujours eu une identité très cinématographique – "Dans mes yeux" est intégralement dessiné en vue subjective ; les pages muettes de "Le Goût du chlore" ont des airs de storyboard idéal. Sans oublier ce ton intimiste, exprimant par touches furtives, mieux que certains cinéastes auteurs, l'art du non-dit. Rien que l'un des premiers albums de Vivès, "Hollywood Jan" et son gamin qui s'imaginait protégé par Arnold Schwarzenegger, Russell Crowe et Sylvester Stallone, était un appel du pied. Angelin Preljocaj et Valérie Müller y ont répondu en s'emparant de "Polina" pour mieux se l'approprier, quitte à gommer le trait si singulier de Vivès.

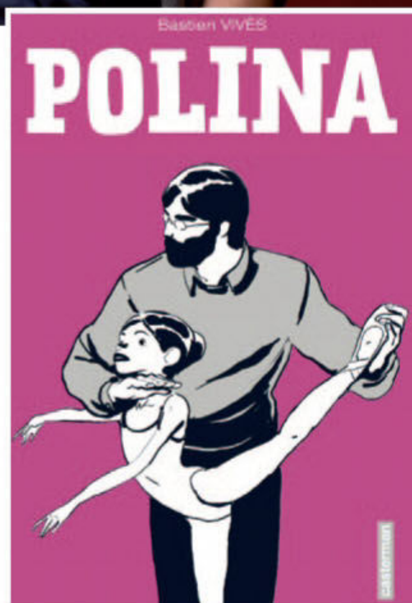


C'est la première fois que l'on porte à l'écran l'une de vos BD mais POLINA en est une très libre adaptation. Le récit comme les personnages sont particulièrement modifiés. Comment le prenez-vous ?

Bastien Vivès : Je partais avec un a priori hyper négatif, j'étais convaincu que ça allait être une catastrophe. Encore plus après avoir lu les dernières versions du scénario, où j'avais l'impression qu'ils picoraient des choses dans ce que j'avais installé mais n'en faisaient rien ou n'y répondaient pas. La première partie du film ne m'a pas rassuré, jusqu'à ce qu'on arrive aux scènes avec Polina adulte. À partir de là, j'y ai cru et j'ai fini par trouver le film réussi. Je ne dis pas qu'il n'a pas de défauts, mais au minimum, il a vraiment du charme. Prendre Angelin Preljocaj et Valérie Müller, qui n'avaient pas un grand savoir-faire en tant que réalisateurs, était un risque. À l'inverse, je ne suis pas chorégraphe ni danseur. Sur cet album, les passages consacrés à la danse c'est ce que je maîtrisais le moins. Je me suis dit que Preljocaj allait l'intégrer physiquement, vu que là, c'est son métier.

Faut-il en déduire que, hormis céder les droits de Polina, vous n'avez pas participé à l'élaboration du film ?

En tout cas, je n'en ai pas fait la demande. Tout est venu d'un producteur, Didier Creste, qui voulait faire un film de cette BD. Il a pensé à Preljocaj pour le réaliser. Ensemble, ils sont allés négocier les droits avec Casterman. C'est là qu'on m'a demandé mon accord. Je connaissais un peu le travail de chorégraphe de Preljocaj. Sur le papier, c'était une proposition assez séduisante mais personne ne savait s'il pouvait réaliser un film. Ce n'est pas comme si on m'avait dit que Bertrand Tavernier était intéressé. Lui, on connait son travail, il a de la bouteille. Mais si ça avait été un réalisateur ayant déjà de l'expérience, peut-être qu'il se serait contenté de reproduire la BD à l'écran. Preljocaj se l'est appropriée par l'angle de la chorégraphie, là où je me basais essentiellement sur une relation professeur-élève. Elle est passée au second plan, mais il l'a gardée en fil rouge. Et c'est ce qui m'importait le plus. 'Polina' a conservé son sens : qu'est-ce que l'art ? Qu'est-ce qu'être un artiste ? Pourquoi cette



fille est tout le temps toute seule, et n'a ni amis ni ennemis ? Et pour le coup, je trouve que ça, ça marche très bien dans le film.

Il n'a pas non plus la même approche du mouvement que votre album. Qu'est-ce qui est le plus incarné pour vous, le cinéma ou la BD ?
Je pense qu'en ce qui concerne la danse, le dessin – pas forcément la BD, mais le dessin pur – est encore l'un des meilleurs moyens de retranscrire le mouvement. Regardez les tableaux de Lautrec ou Degas. Mais, même si le cinéma ne peut pas égaler ce qu'on ressent quand on voit un spectacle de danse, il joue sur des dimensions, comme la musique ou le son, que le dessin ne peut pas amener. Même quand ça appuie l'inévitable petit côté cul-cul de la danse contemporaine, au final il y a quand même quelque chose de magique quand ça bouge 'en vrai'. Moi, je ne peux que jouer avec les proportions...

L'une des différences majeures entre la BD et le film reste sa temporalité...
Polina est effectivement adulte pendant les 3/4 du film alors que chez moi, on la voit grandir de 4 à 35 ans. La différence est importante mais ne m'a pas gêné tant le personnage à l'écran est réussi. Je retrouve vraiment ma Polina dans l'actrice. Preljocaj et Müller ont pris de grosses libertés, comme la partie autour du chorégraphe à Aix-en-Provence, alors que c'est un personnage quasi inexistant dans la BD. Clairement le rôle joué par Binoche, c'est Preljocaj. Et ça se voit jusque dans le rythme du film qui s'attarde autour d'elle. Mais en même temps, c'est là ou le film décolle, expose plus pleinement la démarche de Polina.

C'est pourtant la dernière partie du film qui vire à une abstraction, notamment dans des ellipses assez radicales. Dans la BD, c'était l'épure du trait qui tirait vers ça...
C'est une des choses qui m'a fait oublier la BD, rappelé que cette histoire était racontée par quelqu'un d'autre. Le rapport du lecteur à la BD n'est pas le même que celui du spectateur au cinéma. Avec une BD, on fait le choix de s'arrêter sur telle ou telle case, de telle ou telle page, là où au cinéma on n'a qu'à ouvrir les yeux pour s'immerger dans le film. En termes d'abstraction, avec la BD, je pouvais me permettre des choses, parce que les lecteurs peuvent revenir sur des cases qu'ils n'auraient pas comprises. Le film prend le risque de perdre ses spectateurs s'ils loupent certaines séquences. Je tire mon chapeau à Preljocaj et Müller parce qu'ils ont fait le choix de conserver, voire de rendre encore plus brutales certaines ellipses.

S'il fallait rapprocher vos BD d'un cinéma, ce serait globalement un cinéma d'auteur intimiste, rohmerien... Pourquoi selon-vous cet album là permettait aux cinéastes de glisser vers une étrangeté quasi fantastique ?
D'une certaine manière, je pense que Preljocaj s'est un peu foutu de la BD. Et ça ne me dérange pas du tout. Il fallait prendre de la distance pour livrer une œuvre plus personnelle. Je m'attendais à un film carré mais lisse, ce n'est pas plus mal qu'il l'ait emmené aussi loin. Je n'accroche pas à tout, mais j'aime que ce film soit sa vision. Il est assez logique que ce soit cette BD là qui ait été choisie plutôt que d'autres. 'Polina' s'y prêtait plus que 'Le Goût du chlore' ou 'Dans mes yeux' par son côté 'grand destin' ou simplement parce qu'en reposant beaucoup plus sur le mouvement, elle appelait sans doute à une envie de la voir s'incarner. La vraie difficulté est justement de trouver comment transposer une BD plus intimiste au cinéma. Jusque-là, les essais ne sont pas vraiment concluants. Si, il y a LES BEAUX GOSSES, mais c'était plus une adaptation de l'univers général de Sattouf que de sa BD.

> "Je suppose qu'il est plus facile d'aller voir un financier avec un album de 'Boule et Bill'...
>
> Bastien Vivès

D'autant plus que c'est lui qui l'a portée à l'écran... Avez-vous pensé à réaliser POLINA vous-même ?
Ce serait assez compliqué parce que je vois tout en terme de dessin. Grosso modo, je me rapprocherais plus d'un travail de storyboarder. Qui plus est, si je devais adapter un de mes albums, il faudrait tout reprendre à zéro. J'ai flirté un peu avec le cinéma, mais quand j'ai vu passer les différentes versions du scénario de POLINA, j'ai compris que ce n'était pas pour moi, vu le temps qu'il faut y passer... Sans compter que tout peut changer au montage : il y avait des scènes de POLINA auxquelles je ne croyais vraiment pas, que je trouvais absurde à l'écrit et qui à l'arrivée marchent très bien. Je le vois encore plus sur LAST MAN : l'équipe qui est en train de le réaliser fait un boulot incroyable, un travail dont je serais bien incapable, même dans le registre du dessin animé ou je pourrais être un peu plus légitime. Un réalisateur de film live doit savoir gérer une équipe, lui faire passer ses idées. Moi, je suis trop habitué à travailler tout seul sur mes albums. Sur 'Last Man', en quatre mois, j'ai ma BD, alors que pour faire un film d'animation ça prend quatre ans. Et je ne parle même pas du temps passé à convaincre des gens, l'administratif, tout ce bordel... Paradoxalement, ma plus grande influence reste le cinéma. Même si sur 'Polina', c'est plus des documentaires.... J'ai fait, et continue à faire de l'analyse filmique, je comprends les images, mais je n'arrive pas à imaginer une histoire autrement qu'en dessin ; pas avec des 'vrais gens'.

Et si POLINA avait été une animation ?
Je ne suis pas sûr que ça aurait rajouté grand-chose à la BD. Et puis, vu comme les films d'animation avec un dessin réaliste sont compliqués à monter financièrement aujourd'hui... Bon, si Ghibli avait voulu adapter 'Polina', je n'aurais pas dit non... *(Rires.)*

Ces dernières années, beaucoup de BD ont été adaptées au cinéma en France, mais pour reproduire un clivage qui existe dans l'édition, en allant soi vers les bestsellers des albums pour enfants soit une BD plus auteuriste, comme 'Rosalie Blum' ou 'Lulu Femme nue'. Y a-t-il un art et essai dans la BD ?
Ça tient surtout à des histoires de ventes : la production des PROFS a joué sur le public potentiel au vu des centaines de milliers d'exemplaires de la BD. Ou au fait que la narration se limite à des gags. C'était plus audacieux sur le papier de se pencher sur 'Rosalie Blum' ou 'Le Bleu est une couleur chaude' *(devenu LA VIE D'ADÈLE, ndlr)*. Je suppose qu'il est plus facile d'aller voir un financier avec un album de 'Boule et Bill' et de lui dire que tout est déjà là, que ce sera facile à faire. Mais c'est aussi symptomatique d'un vrai problème de création, dans le cinéma français : comme il n'y a plus vraiment d'argent du côté des producteurs qui sont obligés d'aller en chercher auprès de nombreuses sources ou des commissions, les projets et les scénarios doivent être plus rassurants. Il n'y a pas plus d'argent dans la BD, mais quand j'ai une idée d'album, c'est plus simple : j'en parle à mon éditeur qui me dit oui ou non. Au cinéma, je ne vois pas comment on pourrait aujourd'hui proposer à un producteur de faire quelque chose comme BAD LIEUTENANT par exemple, là où ça ne poserait aucun problème en BD. ●

POLINA. De Valérie Müller et Angelin Preljocaj. Sortie le 16 novembre.
Voir critique p.47

COMMENT FAIRE SES PREUVES DANS **LA FICTION FRANÇAISE** ?

Gwendal Biscueil et Arnaud D'Ancona ont créé GABRIEL, la websérie la plus titrée du monde. À l'occasion de la mise en ligne, sur CanalPlay, de la deuxième saison, Cinemateaser a retracé avec eux l'hypothétique parcours de deux rookies dans une industrie hyper compétitive.

Propos recueillis par Emmanuelle Spadacenta



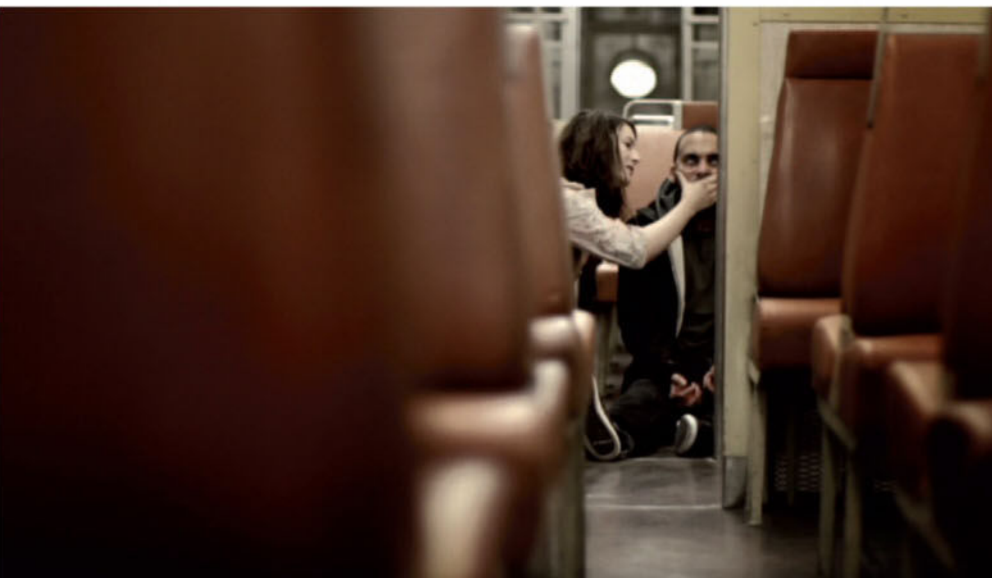
Gwendal Biscueil et Arnaud D'Ancona

Avec HIGH ROAD, production néozélandaise, GABRIEL est la websérie la plus titrée du monde. La première saison avait fait le tour des festivals spécialisés (Rome, Berlin, Montréal…), mais au Marseille Web Fest, fin 2014, tout a changé pour ses deux instigateurs Gwendal Biscueil et Arnaud D'Ancona. "C'est là que nous avons eu les premiers contacts avec CanalPlay", se souvient Gwendal. Et que les discussions autour d'une seconde saison ont démarré. "Ils voulaient dix épisodes minimum et un récit feuilletonnant." Au final, ce seront 12 épisodes de 12 minutes qui formeront cette nouvelle saison.

Avec la contrainte d'un récit qui se suit et un budget de 300000 euros, la suite des aventures de Gabriel (joué par Arnaud D'Ancona), jeune homme aux dons médiumniques parti sur les traces de la mort de ses parents, est un défi narratif et logistique. "Dans la première saison, il y avait plein d'univers différents. Nous avions voulu faire une sorte de patchwork visuel en nous laissant des portes ouvertes pour une suite potentielle", rappellent les deux instigateurs de GABRIEL, qui naviguait parfois de manière trop hétérogène entre comédie et fantastique. "On s'était dit que pour cette seconde saison, il fallait se concentrer sur les origines de la malédiction qui poursuit Gabriel et donc sur l'histoire du phare d'Adèle, largement amorcée dans la saison 1." Ainsi cette deuxième salve d'épisodes embrasse avec appétit sa dimension purement fantastique. L'ambition est qu'à l'image, les ambiances urbaines laissent davantage la place aux atmosphères ésotériques celtes sans pour autant totalement disparaître. Amandine, l'une des fantômes principales de la première saison, coincée dans un train de banlieue après y avoir été agressée mortellement, est libérée pour rejoindre Gabriel dans sa quête de vérité.

> « Certains disent qu'une série est plus facile à faire produire aujourd'hui...







Trois semaines de tournage à Paris, autant en pointe bretonne et trois jours de prises de vues en Islande (en équipe très réduite) : finalement, les conditions de fabrication de GABRIEL se rapprochent de celles d'un long-métrage – fut-il produit modestement – et c'est une fierté pour ces deux trentenaires que l'envie féroce de faire du cinéma a rapproché il y a maintenant plus de dix ans. "Pour nous c'était un vrai challenge de travailler un récit sur la longueur, affirme Gwendal. Artistiquement, c'est une superbe vitrine, car CanalPlay a vraiment cru en nous et nous a donné l'opportunité de raconter une histoire de 2h30." "Ce qui nous intéresse, poursuit Arnaud, c'est de raconter nos histoires selon le media. La websérie, c'est un peu le Far West en ce moment." C'est-à-dire un domaine plein d'opportunités mais très compétitif. "GABRIEL s'y adapte parfaitement. Il faut répondre à une nouvelle manière de consommer du contenu, offrir des programmes à ceux qui veulent voir des formats courts. Est-ce que c'est l'avenir ? Je l'ignore". Vivendi va lancer en novembre Studio+, plate-forme de séries pour écrans mobiles : ça peut être un indice. La websérie, c'est un langage particulier que maîtrisent parfaitement les deux créateurs de GABRIEL. Ils aimeraient dorénavant prouver qu'ils en maîtrisent d'autres. "Nous avons un projet de long-métrage fantastique dont le scénario – auquel on a commencé à penser en 2010 – fait 80 pages, confie Arnaud. En parallèle, nous développons un 6x52 minutes, qui s'appelle PROXO, l'histoire d'un assistant social qui devient proxénète." Lequel verra le jour en premier ? "On ira probablement vers le plus réaliste. Certains disent qu'une série est plus facile à faire produire aujourd'hui car il y a un marché – et en même temps, par exemple si tu prends les créations originales de Canal, il y a peu d'élus. Mais notre producteur pense qu'il serait davantage possible de monter un long-métrage. Parce qu'une série va peut-être coûter plus cher qu'un film." Ce ne devrait pas être une généralité, mais les exemples français de films de genre qui se sont montés sur des budgets dérisoires – une économie qui joue parfois en leur défaveur – sont nombreux. "Il faut un concept, dit Gwendal. Prends MOON *(de Duncan Jones, ndlr)* : bien sûr, tu as quelques plans de SF pure, qui demandent un peu d'argent. Mais c'est de la science fiction pas chère." Et ça tombe bien. Leur projet de long-métrage, qui s'intitule LE VOISIN – "l'histoire d'un type qui se réveille dans un immeuble déserté, avec un moignon purulent à la place de la main, et va commencer à agir comme le gardien du lieu" – est un huis-clos. Malin. Lorsqu'on voit ce que ces deux-là ont produit pour 300000 euros, on a très hâte d'assister à leurs débuts dans la cour des grands. ●

GABRIEL, saison 2
12x12'. Disponible sur CanalPlay

BREXIT : ET APRÈS ?

À l'occasion d'un débat sur le Brexit lors du Festival britannique de Dinard, nous avons pu rencontrer quelques acteurs de l'industrie cinématographique britannique, catastrophés mais classy face à ce "no future" annoncé.

Par Wanda Caron



Le 24 juin 2016. Au lendemain du référendum sur le maintien du Royaume-Uni dans l'Union européenne, la moitié des Britanniques se réveillent avec une sacrée gueule de bois : 51,89% des voix sont pour le "Leave". Le véritable lien du pays avec l'UE ne sera plus désormais que le tunnel sous la Manche. Un choc, car ce qui ressemblait à un coup de poker de David Cameron en 2013 est devenu réalité. Theresa May, qui a succédé au bluffeur raté au poste de Premier ministre, a affirmé que "Brexit is Brexit" : elle voudrait que celui-ci soit donc effectif d'ici deux ans, à partir du printemps 2017. Un rêve (ou un cauchemar, c'est selon) un peu ambitieux sachant que, comme l'a expliqué Isabel Davis, coordinatrice internationale au BFI (British Film Institute), lorsque le Groenland a voulu quitter la CEE en 1982 (car oui, le saviez-vous ?, le Groenland était membre de l'ancêtre de l'UE), cela lui a pris trois ans pour tout négocier. Et nous parlons bien ici d'une île de moins de 100 000 habitants dont l'unique industrie est la pêche. Alors deux ans pour le Royaume-Uni…

Mais s'il n'est pas pour tout de suite, tout de suite, ce Brexit, il inquiète beaucoup et, en particulier, l'industrie britannique du cinéma qui ne sait pas encore à quelle sauce elle va être endommagée. Que va-t-il se passer ? Du BFI (un équivalent de notre Cinémathèque française avec un soupçon de CNC) aux producteurs en passant par la Commission européenne, that is the question. Alors pour l'instant, comme lors d'une rupture amoureuse, ce qui prime c'est la colère, la nostalgie et le pessimisme.

La colère tout d'abord comme l'a bien exprimé Rebecca O'Brien, productrice historique de Ken Loach, particulièrement remontée : "Personne dans le monde du cinéma n'y croyait, personne n'avait anticipé la victoire du 'Leave' et, surtout, personne ne voulait partir. Le pire, c'est qu'en plus de nous imposer leur vote ridicule, ils *(le gouvernement, ndlr)* n'ont rien prévu et nous demandent désormais de trouver des solutions à leur erreur. C'est n'importe quoi et c'est dangereux, un tel comportement !". En effet, dans le monde de la culture, 97% des votes étaient en faveur du "Remain". "C'est

> " Personne dans le monde du cinéma [ne croyait au Brexit] et, surtout, personne ne voulait partir.
>
> Rebecca O'Brien, productrice de Ken Loach

totalement paradoxal, nous étions très bien dans l'Union européenne. Évidemment, elle a ses défauts mais il est préférable de changer les choses de l'intérieur plutôt que de tourner le dos. Et cette absence de plan de sortie est une insulte pour le pays", continue O'Brien. En effet, le Royaume-Uni a beaucoup d'avantages à être dans l'UE. Deux raisons, principalement : la libre circulation des personnes et des marchandises, qui évitent beaucoup de paperasse en cas de tournages à l'étranger ou avec des étrangers, et les soutiens financiers de l'UE.

C'est ici que débute la nostalgie des bonnes choses. Adhérer à l'Union européenne c 'est rejoindre automatiquement le programme MEDIA d'Europe Créative qui apporte, entre autres, un soutien financier au secteur audiovisuel pour le développement, la distribution et la promotion, et aide également le lancement de projets à dimension européenne. Une subvention particulièrement vitale au cinéma indépendant britannique. Quitter l'UE signifie a priori sortir de ce programme mais "les négociations sont encore en cours" précise la Commission européenne. Au pire, s'il doit rompre, le Royaume-Uni pourra toujours retenter sa chance, en tant que pays hors-UE, pour rejoindre partiellement MEDIA, moyennant finances, à l'instar de la Géorgie ou de l'Ukraine. En revanche, pour prendre la vie du bon côté (air monty-pythonesque connu), les accords de coproductions ne devraient, eux, pas être affectés puisque signés en dehors de tout lien avec l'UE, juste de pays à pays. Le souci – car on ne pouvait décemment pas être complètement positif – sera désormais que des visas seront nécessaires pour chaque déplacement, ajoutant des frais et des difficultés aux tournages.



Colin Vaines

Alors malgré leur maîtrise de l'ironie, les Britanniques rient jaune et voient l'avenir en noir. Certes, le Brexit et ses conséquences sont un riche terreau pour des scénarios futurs allant de la comédie au drame social (voire les deux ensemble) mais en attendant, les producteurs craignent que les aides qu'ils obtenaient de l'UE ne trouvent jamais d'équivalence dans leur pays et mettent en péril la production et la distribution de films 100% british. Mais ne serait-ce justement pas l'occasion de repenser le système de financement local ? "Oui pourquoi pas, s'amuse, pince-sans rire, Colin Vaines, producteur de MY WEEK WITH MARILYN. Après tout comme disent ces gourous du bien-être, il n'y a pas de problèmes, que des opportunités. *(Rires.)* Mais très honnêtement, le monde du cinéma va revenir vers le gouvernement avec les mêmes idées que ce dernier a déjà retoquées. C'est un dialogue de sourds qui va s'engager mais on peut espérer". Rebecca O'Brien, elle, appelle à un changement radical mais compliqué à obtenir, les industries culturelles n'étant pas la priorité du pays. Pire, ils craignent d'être colonisés. Oui, colonisés. Par les Américains – revirement historique shakespearien s'il en est. Comme le précise Colin Vaines, "l'un des effets immédiats du Brexit a été la chute drastique de la valeur de la livre sterling. Et déjà, en raison des avantages fiscaux et de l'absence de barrière de la langue, les États-Unis aimaient tourner au Royaume-Uni. Mais pour les dix à vingt ans à venir, au moins, nous allons être submergés par les tournages américains. Ainsi nous tournerons leurs histoires avec leur argent, pour leurs studios, pour leur marché. C'est une prise de pouvoir qui risque de diluer, voire de tuer notre identité culturelle !".



Rebecca O'Brien

Alors quel est le véritable espoir des Britanniques ? "La jeunesse évidemment, s'exclame Vaines. Elle trouvera toujours un moyen de faire des films, et avec les technologies actuelles, c'est possible pour peu d'argent. Elle trouvera un moyen de les diffuser. Mais si j'étais jeune aujourd'hui, et que je voyais ce qu'on était en train de me retirer, je serais fou de rage contre le Royaume-Uni". God save the Queen.



MADEMOISELLE

De Park Chan-wook. Avec Kim Min-hee, Kim Tae-ri, Ha Jung-woo.
Corée du Sud. 2h25

SORTIE LE 1ER NOVEMBRE



L'AMOUR, LA TRAHISON, LA MANIPULATION, LA VIOLENCE, LES DÉVIANCES: *MADEMOISELLE* CONVOQUE TOUT PARK CHAN-WOOK EN UN SEUL FILM IVRE DE CINÉMA. SI MAJESTUEUX, SI PRÉCIS, SI BEAU QU'IL EN DEVIENDRAIT PRESQUE INTIMIDANT.

MADEMOISELLE démarre au son discret d'un petit triangle et finit sur les résonances de l'entrechoc de boules de geisha. Entre les deux, un récit qui démarre comme un petit film d'arnaque et évolue avec grâce en passion amoureuse lesbienne. Mais le tout, façon Park Chan-wook. Le réalisateur sud-coréen, connu notamment pour sa lapidaire trilogie de la vengeance (SYMPATHY FOR MR VENGEANCE, OLD BOY, LADY VENGEANCE), adapte ici le roman britannique "Du bout des doigts" de Sarah Waters, dans lequel un faussaire fomente l'internement et la spoliation d'une riche héritière avec l'aide d'une pickpocket embauchée comme servante de l'aristocrate. Si MADEMOISELLE emprunte bel et bien ce postulat de départ, il prend ensuite toutes les libertés qui s'imposent pour être "un pur Park Chan-wook". C'est-à-dire un jeu de mensonges, de manipulations et de perversités mis en scène avec une précision presque pathologique. Et puisqu'il s'agit aussi d'un scénario à tiroirs et à révélations, dès qu'il faut rétablir la vérité, ou revenir en arrière, l'intelligence du jeu de points de vue crève alors littéralement l'écran. Décidément, Park Chan-wook est un storyteller démoniaque. Si dans la même veine du "thriller bourgeois", STOKER était un récit subtilement raide, voire frigide, MADEMOISELLE chauffe à blanc le cinéma de Park Chan-wook. Avec le temps, sa violence physique et graphique s'est pleinement transformée en un sublime élan romanesque (le même qui faisait du dernier tiers d'OLD BOY un parangon de tragédie). L'énergie du désespoir s'était mise au service de la vengeance ; elle est aujourd'hui au service de la passion. MADEMOISELLE est avant tout un film d'amour brutal, viscéral, et les scènes de sexe en sont le cœur poétique. Le regard du metteur en scène ne se détourne jamais de l'acte charnel, l'érotisme est filmé avec délicatesse et adoration. De cet amour vrai et total que deux femmes ressentent l'une pour l'autre dans une société encore très phallocrate, naît la grande et surprenante vindicte du film contre les dérives de la pornographie. Avec son goût pour le grotesque et le grimaçant et son acuité pour filmer la médiocrité, Park Chan-wook décrit des hommes comme des êtres à la virilité malade, jouets du sexe compulsif et tortionnaire. À bien des titres, MADEMOISELLE est un film féministe, plus encore que ne l'était LADY VENGEANCE, car apaisé. Mais c'est surtout un film monument, si complexe qu'une fois que les boules de geisha résonnent sur fond noir, il faudrait tout de suite le revoir pour cerner tous les recoins et les replis de sa formidable complexité. En attendant, et c'est déjà énorme, il impose simplement et définitivement Park Chan-wook comme l'un des grands réalisateurs de son temps.

E.S.

ABSOLUTELY FABULOUS

De Mandie Fletcher. Avec Jennifer Saunders, Joanna Lumley, Julia Sawalha. Grande-Bretagne. 1 h 26

SORTIE LE 7 DÉCEMBRE



CETTE ADAPTATION SOUFFRE D'ÉNORMES LACUNES. MAIS PATSY ET EDINA SONT TOUJOURS AUSSI FANTASTIQUES ET HILARANTES À REGARDER.

Que l'on soit fan d'ABSOLUTELY FABULOUS depuis toujours n'y change rien : cette adaptation au cinéma lutte pour convaincre. Son rythme est erratique, sa construction narrative trop épisodique, sa réalisation souvent fonctionnelle, ses rares effets spéciaux ratés (les fonds verts sont impardonnables) et son score irritant dans sa façon d'illustrer bêtement les gags. En un sens, qu'il s'agisse d'un film n'apporte pas de réelle plus-value : bien des épisodes spéciaux de la série – ceux tournés à New York ou au Maroc, notamment –, affichaient une facture plus léchée ou plus solide. Pourtant, en dépit de ses nombreuses lacunes, impossible de balayer ce portage au cinéma d'un revers de main. Quand ABSOLUTELY FABULOUS naît sur la BBC en 1992, le monde de la mode et de l'image apparaissait si exotique et hors d'atteinte que Patsy Stone, gourou de la presse féminine, et Edina Monsoon, RP hystéro, semblaient à la fois à la pointe professionnellement mais dépassées humainement, tant leur hype s'accompagnait d'un égoïsme et d'une arrogance ridicules. Près de vingt-cinq ans après, Jennifer Saunders, créatrice d'AB FAB, scénariste de cette version cinéma et interprète d'Edina, offre à ses anti-héroïnes euro-trash un film qui a l'intelligence de ne pas rester bloqué dans son passé glorieux mais qui regarde son époque en face. ABSOLUTELY FABULOUS décrit donc un monde désormais entièrement peuplé de freaks plus ou moins attendrissants, de fausses personnalités s'écoutant parler sur les tapis rouges, d'inconnus démiurges, où tout le monde se veut à la mode, où l'image, via les réseaux sociaux, est tout. Pour tout le monde. Tout le temps. Mais parce que Saunders est une brillante auteure, ce contexte satirique qui semble faire de Patsy et Edina des dinosaures n'est pas le cœur du film. Il n'est que le catalyseur. AB FAB ne court ainsi jamais après la modernité à tout prix – ce qui l'aurait sans doute rendu immédiatement ringard – et préfère se concentrer sur ses personnages. Et là émerge la plus grande qualité du film : la relation entre Patsy et Edina, qui n'a jamais été si émouvante. "Tu es ma plus vieille amie", lance Edina. "Tu n'a pas besoin de ce miroir. C'est moi ton miroir : tu es fabuleuse", lui rétorque Patsy. Cette ancre émotionnelle, qui au final parle évidemment de notre propre relation avec elles, permet à ABSOLUTELY FABULOUS de tenir la route. D'autant que, sur le pan comique, Saunders et Lumley restent redoutablement affûtées : entre gags débiles et répliques cinglantes, AB FAB se révèle souvent hilarant, un sommet de vulgarité sarcastique qui rappelle tout ce qui faisait de la série une œuvre majeure.

A.A.

FRIEND REQUEST

De Simon Verhoeven. Avec Alycia Debnam-Carey, William Moseley, Connor Paolo. États-Unis. 1 h 32

SORTIE LE 23 NOVEMBRE





LE HARCÈLEMENT, LE VOYEURISME, LES RÉSEAUX SOCIAUX ET LES SORCIÈRES. L'ÉPOQUE A-T-ELLE LES FILMS DE JEUNES QU'ELLE MÉRITE ?

Les réseaux sociaux ont redéfini la frontière entre le privé et le public, ont créé de l'impudeur et ont aussi complètement galvaudé le mot "ami". Ils ont aussi des vertus, mais ce n'est pas le sujet de FRIEND REQUEST, qui préfère présenter un ersatz de Facebook comme les bouches de l'Enfer. Laura est une étudiante populaire qui prend en pitié une autre fille, Marina, mal dans sa peau – surtout qu'elle n'a pas de friends sur son profil. Cette nouvelle "amitié" devient étouffante et Laura ne peut plus poster une photo sans que Marina n'y aille de son petit commentaire. Laura "défriende" Marina, qui se suicide. Mais les réseaux sociaux, s'ils sont une source réelle de morbidité, sont souvent plus forts que la mort. Par Internet, Marina n'a pas fini de harceler Laura et ses amis. N'en jetez plus ! Si le début de FRIEND REQUEST est presque rigolo dans sa manière de faire du sur-drama avec des histoires de "likes", le film dégénère vite dans la bêtise, où chaque mort vaut à l'héroïne de perdre des "friends". Il est même compliqué d'expliquer à quel point un postulat sociologique prometteur (un film d'horreur sur le harcèlement ou le bullying virtuel, on était plutôt preneurs) peut être traité avec autant de vacuité et dans une absence totale de mise en scène. FRIEND REQUEST pensait peut-être devenir le film d'horreur d'une génération, mais il aurait gagné à prendre son public au sérieux.
R.P.

ARÈS

De Jean-Patrick Benes. Avec Ola Rapace, Eva Lallier, Micha Lescot. France. 1 h 17

SORTIE LE 23 NOVEMBRE





LE SUÉDOIS OLA RAPACE, EX DE NOOMI, S'IMPOSE COMME L'UNE DES GRANDES ACTION STARS FRANÇAISES. NOTRE CINÉMA DE GENRE EST-IL À LA HAUTEUR ?

ARÈS a un gros problème : son budget, bien inférieur à ses ambitions visuelles. Avec son air tout numérique cheap, le film peine à exister dans l'ombre écrasante des BLADE RUNNER ou BABYLON A.D. qui, visuellement, constituent ses influences principales. Dommage, car un concept bien trouvé peut parfois faire l'affaire face à un manque criant de moyens. Ici, on est pourtant plongés dans un Paris futuriste, tremblant sous le risque d'une révolution, ultra-privatisé et hautement sécuritaire. Des thèmes dystopiques au production design noirâtre, rien de bien neuf du côté du cinéma d'anticipation qui "dit des choses sur les dangers du capitalisme". Mais face à ses faiblesses criantes, se dressent des acteurs impliqués, parfois d'une justesse étonnante. En commençant par le Suédois Ola Rapace (SECTION ZERO) qui, avec un français impeccable, donne un peu d'épaisseur à son stéréotype de héros rustre. Il joue un outsider des sports de combat, devenu le cobaye d'une grande firme pharmaceutique expérimentant un dopant surpuissant. Docile flic de cette société pourrie, il va se faire pousser des envies de révolte quand sa sœur va être piégée par la police. On vous passe les détails, le scénario n'étant pas des plus passionnants. On aurait voulu encourager les efforts français faits pour le cinéma de genre, mais l'équilibre entre l'économie qui lui est allouée et la vision des réalisateurs n'est pas encore trouvé.
E.S.

SAUSAGE PARTY

De Conrad Vernon & Greg Tiernan. Avec les voix originales de Seth Rogen, Kristen Wiig. États-Unis. 1 h 29

SORTIE LE 30 NOVEMBRE



LES ALIMENTS DÉCOUVRENT LEUR MORTALITÉ : VOUS NE VERREZ PLUS LES GRAINS DE MAÏS DANS LE CACA DE LA MÊME MANIÈRE.

Shit!" : voilà le premier mot prononcé à l'écran, avant même que le récit de SAUSAGE PARTY ne débute ou que l'on apprenne quoi que ce soit sur les personnages et les enjeux du film. Une manière pour Seth Rogen d'affirmer que son nouveau bébé – il est ici acteur vocal principal, coscénariste et coproducteur – n'a pas grand-chose à voir avec les triomphes mainstream de DreamWorks ou Pixar, dont SAUSAGE PARTY est une relecture parodique censurée R. Dans un supermarché américain, les aliments croient, une fois achetés, accéder à l'illumination et au Paradis. Jusqu'à ce qu'un pot de moutarde retourné par un consommateur leur dévoile la vérité : être acheté, c'est mourir. Dans d'atroces souffrances. Frank, saucisse à hot-dog, décide d'enquêter pour démêler le vrai du faux, quitte à se brouiller avec sa copine Brenda. La quête de sa place dans le monde et les coulisses, au-delà des apparences, d'un monde quotidien : SAUSAGE PARTY a tout du cousin baisé de TOY STORY. Il pourrait même en être une sorte de métastase dérangeante, qui déforme et étire chacune de ses idées, puis les pousse dans leurs derniers retranchements. Seth Rogen et son comparse Evan Goldberg ont maintes fois prouvé leur amour d'un humour gras et sans limites, catharsis idéale de véritables névroses intimes, comme dans le génial et méta C'EST LA FIN. SAUSAGE PARTY semble en être l'apogée triomphale et triomphante : ici, aucun thème n'est tabou et aucun tabou ne résiste à leur regard, à leurs folles idées. Par la voie très efficace d'un décor-monde dont on ne sort qu'en de rares occasions et une suite d'idées dignes de John Lasseter, Rogen et Goldberg font le portrait de notre propre univers et abordent, de manière frondeuse, un spectre assez ahurissant de sujets – du consumérisme au conflit israélo-palestinien, en passant par le poids écrasant de la religion ou les frontières réductrices des prétendues normes sexuelles. Une richesse qui, bien qu'il carbure au mauvais goût, au trop-plein de vannes, à la vulgarité et à un élan de sale gosse, permet à SAUSAGE PARTY d'être bien plus qu'une pochade. En un sens, le film se positionne dans la lignée des derniers faits de gloire de l'animation pour adultes que sont FRITZ LE CHAT ou TARZOON, LA HONTE DE LA JUNGLE, tout en s'affirmant profondément moderne et contemporain. Conservant la personnalité des productions Rogen / Goldberg, SAUSAGE PARTY ne ressemble finalement à rien d'autre qu'à lui-même, jusque dans sa conclusion, presque trop folle pour être croyable. De combien de films actuels peut-on dire qu'ils sont du jamais-vu ? SAUSAGE PARTY a cet insigne honneur.
A.A.

POLINA, DANSER SA VIE

D'Angelin Preljocaj et Valérie Müller. Avec Anastasia Shevtsova, Niels Schneider, Juliette Binoche. France. 1 h 52

SORTIE LE 16 NOVEMBRE





ANGELIN PRELJOCAJ A PASSÉ UN COUP DE BALAI SUR LE BALLET ORGANISÉ PAR BASTIEN VIVÈS : SA RELECTURE D'UNE BD CULTE Y GAGNE EN PERSONNALITÉ.

Polina" est sans doute la bande dessinée de Bastien Vivès (voir p.36) la plus cinématographique. Angelin Preljocaj (chorégraphe) et Valérie Müller (LE MONDE DE FRED) ont cependant fait le pari, pour la transposer sur grand écran, de faire abstraction de son sens du mouvement et de déstructurer son récit. La relation entre un maître de ballet et son élève douée, fil conducteur de l'album, disparaît à l'écran. POLINA, l'adaptation, ne garde de la BD qu'une ossature (la construction en cours d'une femme) à laquelle les scénaristes/réalisateurs offrent une nouvelle chair. Dans un premier temps, le récit est faible à force de se décliner en miniaventures (Polina en Russie, Polina quitte sa famille, Polina en France...) trop démonstratives. Pourtant, certains détails même maladroits – un caribou métaphorique, un aparté de Juliette Binoche très… Juliette Binoche, presque autoparodique – estompent ce trait trop appuyé. POLINA prend ensuite son envol, quand il bouscule la ligne claire de Vivès pour la rendre un peu plus opaque, à coups d'ellipses. Le film devient alors moins lisse, reflétant mieux son portrait d'une femme rugueuse et déterminée. Plus encore que son personnage, POLINA apprend et grandit en ouvrant des portes, sans savoir ce qu'il y aura derrière, sans peur du vertige ni du saut dans l'inconnu. C'est en cela que le film reste intrigant.

A.M.

CREATIVE CONTROL

De Benjamin Dickinson. Avec Benjamin Dickinson, Nora Zehetner, Dan Gill. États-Unis. 1 h 37

SORTIE LE 9 NOVEMBRE





ENCORE L'UNE DE CES CRITIQUES DE LA TECHNOLOGIE QUI FLOUTE LA FRONTIÈRE ENTRE RÉALITÉ ET VIRTUEL. STOP.

Dans l'une de ces start-up branchées de New York, on bosse au lancement d'une paire de lunettes qui permettent de voir en réalité augmentée. David (Benjamin Dickinson, aussi réalisateur), qui s'occupe du marketing en vue de cette future mise sur le marché, va mettre à l'épreuve son produit. Son premier test : créer un avatar de la petite amie de son meilleur pote pour assouvir un fantasme. Mais la réalité et le virtuel vont rapidement se confondre et mettre à mal son propre couple ainsi que sa santé mentale. CREATIVE CONTROL se déroule dans un futur proche : la technologie que le film décrit est pourtant à portée de ligne de code. Annoncer de la science-fiction ou de l'anticipation est, au choix, un peu ringard ou totalement prétentieux : les effets du film ne sont pas particulièrement réussis (le manque de moyens est évident) et l'histoire ne va jamais au-delà de la "chronique des angoisses de la génération Y dans les grandes villes de la côte Est". Il ne parvient jamais à s'extraire de cette niche du cinéma indé américain dont on soupe depuis que Sundance existe. CREATIVE CONTROL se drape parfois dans la satire des milieux créatifs (art contemporain, pub, musique) mais jamais il ne se rend compte qu'il se recroqueville dans un cliché de cinéma. Dickinson voulait dénoncer un certain "fascisme technologique" : une note d'intention formidable transformée en un film un peu bêta.

R.P.

OUIJA : LES ORIGINES

De Mike Flanagan. Avec Annalise Basso, Elizabeth Reaser, Henry Thomas. États-Unis. 1h30

SORTIE LE 2 NOVEMBRE





LORGNANT DU CÔTÉ DE LA SAGA *CONJURING*, LE PREQUEL DE *OUIJA* SE TIENT ÉTONNAMMENT BIEN DANS SON HISTOIRE ET SES EFFETS.

Hit du box-office avec ses 100 millions de dollars de recettes pour 5 millions de budget, OUIJA – fruit de l'association entre Platinum Dunes (Michael Bay) et BlumHouse – a tout naturellement donné lieu à un prequel. OUIJA : LES ORIGINES, situé à la fin des 60's, se pare des brushings les plus improbables et des papiers peints les plus vintage pour faire du pied à ceux qui avaient été séduits par le look rétro de CONJURING. Petit budget oblige, la reconstitution prend souvent des airs de Carnaval. Si l'on passe la première demi-heure à ricaner devant certains copiés-collés, on se prend ensuite au jeu. Une veuve prétendant parler aux esprits pour soulager les cœurs en deuil finit par acheter une boîte de Ouija comme ultime effet spécial de ses séances de spiritisme. La plus jeune de ses filles va révéler de réels dons médiumniques et l'aînée d'alerter le proviseur de son école (Henry Thomas de E.T. !), un homme de foi, des dérives occultes du foyer. Le scénario de OUIJA : LES ORIGINES étonne par sa cohérence (dans les limites d'un postulat de film d'horreur, s'entend) et par la logique générale des personnages. On ne dit pas que de-ci, de-là, une ânerie de scénario ne nous fait pas lever les yeux au ciel, mais le récit est plus limpide que la majorité des films ésotériques actuels. Jumpscares, oui. Créatures monstrueuses, aussi. Mais OUIJA : LES ORIGINES a surtout un certain goût du glauque et du macabre.
R.P.

BACCALAURÉAT

De Cristian Mungiu. Avec Adrian Titieni, Maria-Victoria Dragus, Lia Bugnar. Roumanie. 2h08

SORTIE LE 7 DÉCEMBRE





CRISTIAN MUNGIU AUSCULTE LE DÉLITEMENT MORAL DE LA ROUMANIE. ÉNERVÉ ET RAIDE COMME UN COUP DE TRIQUE.

Derrière le calme apparent de ses films, Cristian Mungiu (voir p. 30) cache des torrents de colère. Nouvelle preuve avec BACCALAURÉAT, histoire d'un père qui souhaite à tout prix aider sa fille à obtenir son bac pour qu'elle puisse partir étudier en Angleterre. Un diplôme qui semble s'éloigner quand la jeune fille est agressée… Portrait désenchanté de la Roumanie et d'une génération qui a été incapable de changer les choses après la chute du régime de Ceausescu, BACCALAURÉAT étudie comment un modèle de valeurs peut se fissurer. Précise, roide et pertinente, la mise en scène de Mungiu aligne de longues scènes de dialogue où, face à face, deux personnages sombrent dans la corruption – ou en discutent –, alors que derrière eux, la vie quotidienne suit son cours. La corruption a infiltré toutes les strates de la société roumaine : Mungiu décrit avec une froideur effrayante un univers de chacun pour soi, de "gens serviables" à qui l'on est redevable. Il construit une ambiance amère et délétère où la violence, bien que toujours hors-champ, est là, palpable. BACCALAURÉAT souffre certes de son caractère jusqu'au-boutiste, de son cadre étriqué et tombe parfois dans le dialogue redondant ou didactique. Mais son questionnement sur l'intégrité et la transmission morale reste passionnant, d'autant que Mungiu a, au final, la malice de donner les clés de son pays à la jeunesse. Fera-t-elle les mêmes erreurs ?
A.A.

SULLY

De Clint Eastwood. Avec Tom Hanks, Aaron Eckhart, Laura Linney. États-Unis. 1 h 36

SORTIE LE 30 NOVEMBRE



LE FILM QUE FAIT CLINT EASTWOOD PATINE PAR MOMENTS, MAIS CELUI QUE FAÇONNE TOM HANKS AVEC SON INTERPRÉTATION, LUI, EST BOULEVERSANT.

Mettre en scène débute souvent par le choix d'un interprète – pour son talent, mais aussi pour le symbole que son image renvoie. SULLY conte comment, en janvier 2009, le commandant Sullenberger parvint à poser son avion de ligne et ses 155 passagers sur le fleuve Hudson, évitant ainsi un crash fatal. Par le prisme de ce fait réel, Clint Eastwood entend notamment parler d'un héroïsme ordinaire accompli par des hommes et des femmes dans le flot quotidien de leur profession. Alors qui de plus évident que Tom Hanks, réification parfaite de l'Américain moyen, pour incarner Sully ? Via un récit fragmentaire et non linéaire, Eastwood a la belle idée de donner deux points de vue opposés sur le déroulé des événements : le premier, spectaculaire et porté par les codes du cinéma hollywoodien (imagerie forte, sound design affûté), le second beaucoup plus humain et en retrait, concentré sur les décisions prises par Sully et son second (Aaron Eckhart, voir p.56) dans une cabine cercueil. La précision visuelle d'Eastwood fait souvent merveille : ses cadres notamment, glorifiant autant les visages que les horizons majestueux de l'Amérique urbaine, affichent une solennité discrète et un calme étrange que l'on aurait aimé découvrir sur un écran IMAX – le film a en grande partie été tourné avec la nouvelle Arri Alexa IMAX 65 mm. Pourtant, en dépit de sa mise en scène, Eastwood trébuche sur la sève même de SULLY : sa narration et son propos. Étirant parfois arbitrairement un récit déjà court (1 h 36 générique compris), il peine à transcender les faits et à rendre la dramaturgie réellement percutante. Le propos sur la déshumanisation d'un système entièrement voué à l'efficacité, bien que juste, sonne forcé. Le dernier tiers se révèle assez anti-climactique et la conclusion, bâclée. De même, les scènes disséquant la fascination des Américains pour l'héroïsme tombent à plat. Reste qu'au-delà de ce film inégal réside un autre, entièrement façonné par l'interprétation transcendante de Tom Hanks. Plus intériorisé et subtil que ne l'est le film, l'acteur sculpte un autre SULLY, plus percutant car sensoriel et cauchemardesque, plus captivant aussi car porté par des regards intenses et des silences évocateurs. La tristesse profonde que véhicule l'acteur permet alors au vrai fantôme de SULLY d'émerger : hanté par ses propres contradictions, Eastwood sonde son âme, celle d'un vieil homme qui, au crépuscule de sa vie, craint d'être jugé sur ses erreurs et/ou sur ce qu'il n'est pas.
Un élan du cœur bouleversant qui aurait peut-être mérité un plus bel écrin, mais n'aurait sans doute pas pu trouver meilleur interprète.
A.A.

MR WOLFF

De Gavin O'Connor. Avec Ben Affleck, Anna Kendrick, J.K. Simmons. États-Unis. 2 h 10

SORTIE LE 1ER NOVEMBRE



THRILLER VINTAGE ET BRUTAL, AUSSI INCONGRU QU'ANACHRONIQUE, *MR WOLFF* CONFIRME LE REGARD SINGULIER DE GAVIN O'CONNOR.

Comptable atteint du syndrome d'Asperger, Christian Wolff (Ben Affleck) met ses talents au service d'entreprises mais aussi de diverses mafias. Alors qu'il est chargé de déceler un trou dans les comptes d'une multinationale, les autorités s'intéressent à ses activités illégales sans se douter qu'il n'est pas qu'un simple comptable… Ces dix dernières années, Gavin O'Connor a démontré le pire avec LE PRIX DE LA LOYAUTÉ mais surtout le meilleur avec le classique instantané WARRIOR, jusqu'à exceller dans des exercices ne valorisant guère les réalisateurs – le pilote de série de network (THE AMERICANS) et le sauvetage d'un projet développé par d'autres (JANE GOT A GUN). O'Connor est un artisan, luttant pour imposer au système des projets qu'il rechigne à financer. Il faut dire que le réalisateur n'aime rien tant qu'aller à contre-courant des recettes et des tendances. MR WOLFF enfonce le clou : on le croirait sorti du début des 90's ou inspiré d'un roman vintage de Ludlum ou Grisham. Ne pas croire pour autant qu'être anachronique joue en sa défaveur. O'Connor trousse un divertissement mainstream comme on en voit de moins en moins : tout en attitude laid-back et en personnalité mal dégrossie, MR WOLFF s'appréhende patiemment, au fil d'un portrait jouant sur la non linéarité et une mise en images très solide enserrant Ben Affleck dans une multitude de cadres dans le cadre. Il est très rafraîchissant de voir un thriller dont les personnages sont autant les moteurs du film que l'intrigue elle-même et dont le scénario prend son temps pour construire ses protagonistes, brouiller les pistes, ménager les rebondissements, sans répondre à un cahier des charges trop prévisible ou à une fréquence de moments de bravoure métronomique. MR WOLFF justifie chacune de ses scènes d'action – qui, bonus, racontent quelque chose. Jouant sur un certain décalage qu'il ne maîtrise peut-être pas toujours complètement, MR WOLFF apparaît un poil foutraque, voire franchement incongru. Mais Gavin O'Connor semble en avoir parfaitement conscience – dans une scène pilier, un bad guy lance un "What the fuck !?" illustrant à merveille la réaction du spectateur devant la rupture de ton proposée à l'écran. Le plus gros risque que prend MR WOLFF – et probable source de rejet – réside sans doute là, dans sa façon de proposer un cocktail d'action et de sentimentalisme, de déjà-vu et d'inédit, de classicisme et de modernité, le tout sans la moindre once de second degré ou d'ironie. La mayonnaise a beau monter de manière un peu branque, elle possède un charme indéniable.

A.A.

5 Questions à

CYNTHIA ADDAI-ROBINSON

ON L'A VUE DANS UNE TRIPOTÉE DE SÉRIES TÉLÉ, DE *FLASHFORWARD* À *ARROW* EN PASSANT PAR *SPARTACUS* MAIS ELLE POURRAIT BIEN ENFIN SE FAIRE UN NOM AVEC *MR WOLFF*, EN ANALYSTE LANCÉE SUR LA TRACE DE BEN AFFLECK. FAISONS LES PRÉSENTATIONS.

Propos recueillis par Emmanuelle Spadacenta

Comment avez-vous abordé votre personnage dans MR WOLFF ?
Elle ne veut pas que son passé la définisse. Elle travaille très dur et est aussi à l'aise dans les bureaux que sur le terrain. Pour l'incarner, j'ai fait des recherches sur son travail d'analyste au Département du Trésor. Ils s'occupent des cartels, des terroristes... Mais au-delà de sa profession, le plus important pour moi était de lui bâtir un passé. Le personnage de Ben Affleck est étoffé par des flashbacks qui éclairent une partie de ses actions. Sur mon personnage, rien de tel. Pour créer un personnage solide, il fallait que j'aie plus de détails en tête – peu importe qu'on les voie à l'écran ou pas.

Comment est né votre désir d'être actrice ?
C'est plutôt intrigant parce que personne dans ma famille n'est attiré par ce milieu. Quand j'étais plus jeune, j'avais beaucoup de temps pour moi parce que ma mère travaillait beaucoup. J'ai donc grandi en regardant la télévision, c'était ma seule fenêtre sur le monde. La télé offre une expérience assez intime : elle est dans votre salon et vous suivez des séries de manière quotidienne. C'est un média très accessible… À l'école, je faisais aussi beaucoup de théâtre et je suis ensuite allée à l'université de New York, qui avait un excellent programme d'arts dramatiques. C'est comme ça que tout a commencé.

Vous avez joué dans beaucoup de séries. Vous avez donc l'habitude de passer d'environnement en environnement, de réalisateur en réalisateur. Pensez-vous être du coup plus à même de collaborer avec des personnalités très variées ?
La télévision a été un camp d'entraînement formidable. Vous pouvez être allé dans les meilleures écoles, ce métier s'apprend sur le tas. C'est une industrie faite de diverses personnalités effectivement et il faut savoir exister dans une grande variété de situations. L'école a tendance à idéaliser la manière dont on travaille avec les autres. MR WOLFF a été de ce point de vue une expérience incroyable car Gavin *(O'Connor, ndlr)* est dans la collaboration et, en même temps, il a tendance à se mettre en retrait, à laisser les acteurs découvrir les choses par eux-mêmes. La relation entre un acteur et un réalisateur doit se bâtir sur la confiance. On doit pouvoir créer un environnement où l'on se sent libre d'essayer. Au final, c'est au montage qu'un réalisateur va modeler votre performance et, avec un peu de chance, la protéger pour mettre votre travail en valeur.



Dans la série SHOOTER, dont la diffusion a commencé aux USA en novembre, vous reprenez un rôle qui, dans le film éponyme, était tenu par un homme, Michael Peña. La télé crée-t-elle de plus en plus d'opportunités pour les femmes ?
L'important, c'est la variété de rôles, pas la quantité. Il faut regarder comment les femmes sont représentées et aujourd'hui, les personnages sont plus complexes. C'est bien d'avoir Walter White dans BREAKING BAD mais ce serait bien qu'on ait l'équivalent féminin. C'est ce vers quoi on tend, je crois. Si on y parvient, il n'y aura pas de retour en arrière : on ne parle pas juste d'une mode mais d'un changement.

Qui sont vos modèles ?
Que j'aille voir une pièce ou que je regarde une série, je me retrouve toujours d'une manière ou d'une autre inspirée par les autres. Mais beaucoup d'acteurs et d'actrices que j'admire ont leur société de production. Regardez Brad Pitt : grâce à sa boîte, il trouve des fonds pour des projets comme MOONLIGHT. J'aime l'idée que quand un acteur a atteint une certaine notoriété, il l'utilise pour donner du pouvoir à d'autres artistes. J'aimerais un jour être dans cette position. ●

RÉPARER LES VIVANTS

De Katell Quillevéré. Avec Emmanuelle Seigner, Anne Dorval, Bouli Lanners. France. 1 h 43

SORTIE LE 1ER NOVEMBRE



EN RALENTISSANT UN ÉTAT D'URGENCE, KATELL QUILLEVÉRÉ DONNE UN AHURISSANT SOUFFLE À UN CHŒUR SI HUMAIN.



A quoi tient la vie ? À un battement de cœur. Celui de Simon irrigue le nouveau film de Katell Quillevéré. Le jeune surfeur, plein de vie, vient d'être déclaré en état de mort clinique après un accident de voiture. À ses parents de décider s'ils acceptent que ses organes soient prélevés. À l'autre bout de la France, Claire, une cardiaque dégénérative à bout de souffle, est en attente d'une greffe… Le postulat est pragmatique, concentré sur l'urgence de la situation. Quillevéré organise pourtant les choses à contre-courant, en ramifiant son scénario, en faisant de la place au moindre rôle ou en diluant le temps. Tout n'est que pulsation dans RÉPARER LES VIVANTS, celle d'un chœur d'humains impactés par cet accident, devenant un fascinant réseau capillaire. À l'exception d'un corps étranger (cette partie digressive et sentimentaliste autour d'une pianiste, qui freine un ton pourtant dénué de pathos), RÉPARER LES VIVANTS recoud admirablement l'anecdotique au primordial, l'onirique au réalisme, le quotidien au romanesque pour un portrait de groupe d'une incroyable densité. La mort rôde mais le film est intensément vivant, comme s'il avait pour mission de combler le vide que provoque, par intimité ou par ricochet, un décès. Plus encore que la parfaite précision de la mise en scène, c'est ce geste-là, infiniment doux jusqu'à l'ultime image, qui rend RÉPARER LES VIVANTS terrassant.
A.M.

I.T.

De John Moore. Avec Pierce Brosnan, Anna Friel, James Frecheville. Irlande/États-Unis. 1 h 35

EN E-CINÉMA LE 10 NOVEMBRE



UN THRILLER PSYCHOLOGIQUE IMPERSONNEL ET SANS GRAND SUSPENSE, RÉALISÉ PAR L'HOMME DERRIÈRE *DIE HARD 5*.



A lors qu'il va lancer une appli géniale, un homme d'affaires super successful (Pierce Brosnan) se fait harceler par l'un de ses techniciens, complètement psychotique. Ce dernier pensait à tort être ami avec son patron, en plus d'être son employé, mais, rejeté par ce boss qu'il admire tant, il va lui pourrir la vie grâce à de très grosses compétences en informatique. OK… Vous êtes en présence d'un thriller psychologique totalement basique et complètement prévisible. CV falsifié, intrusion dans la vie privée, webcam piratée pour vol de données, GPS transformé en engin de mort, e-réputation : tout y est. Y compris la fille et l'épouse en pétard se tournant vers le chef de famille pour lui demander de régler ce merdier et plus vite que ça. Mais ce qu'il y a de bien quand on est riche, c'est qu'on peut s'offrir pas mal de soluces. Le réalisateur John Moore, qui avait déjà commis MAX PAYNE et DIE HARD 5, fait une nouvelle fois preuve de son désintérêt total pour toute forme de complexité. Ses films sont comme des recopiages de motifs préexistants, de sujets éculés, de personnages archétypaux, dans une entreprise vaine et purement industrielle. Aucune personnalité, aucune prise de risques. Le seul bon point du film ? James Frecheville, époustouflant acteur australien révélé par le formidable ANIMAL KINGDOM, puis vu dans QUAND VIENT LA NUIT et THE STANFORD PRISON EXPERIMENT.
R.P.

TU NE TUERAS POINT

De Mel Gibson. Avec Andrew Garfield, Vince Vaughn, Teresa Palmer. États-Unis. 2 h 19

SORTIE LE 9 NOVEMBRE



L'HORREUR DE LA GUERRE SELON MEL GIBSON : VISUELLEMENT REDOUTABLE, HUMAINEMENT FORT, RELIGIEUSEMENT LOURD.

Milieu des années 1940. Desmond Doss (Andrew Garfield) estime qu'il est de son devoir de s'engager sur le front européen même si, depuis son enfance, il réfute toute idée de violence. Il va se battre contre l'Armée pour défendre ses droits d'objecteur de conscience et officier strictement comme infirmier. Avec son titre français univoque et son plan d'ouverture scrutant un champ de bataille depuis le ciel – "l'Œil de Dieu" –, TU NE TUERAS POINT ne peut cacher sa ferveur et ne cherche pas à le faire : ses premières minutes regardent l'horreur de la guerre en face tandis qu'une voix off assène que "le Seigneur renforce celui qui est faible". Fasciné par les figures sacrificielles s'érigeant contre l'oppresseur ou l'adversité, Mel Gibson trouve un héros taillé pour son cinéma en Doss, premier objecteur de conscience à avoir reçu la Medal of Honor. Pourtant, c'est quand Gibson sort de ce schéma presque trop évident que TU NE TUERAS POINT convainc le plus. Si l'on ne cherchera jamais à nier à quiconque le droit de chroniquer sa foi ou celle d'un personnage, TU NE TUERAS POINT s'avère maladroit dans son exaltation. Entre dialogues parfois surécrits, citations envahissantes des Écritures, score aux envolées de cordes mielleuses et plans appuyés über symboliques, le film glorifie lourdement les croyances catholiques comme voie royale vers le Bien. Peu enclin, si ce n'est à questionner la foi, du moins à la défier un tant soit peu – au point qu'un des antagonistes de Doss lui dit : "Comme tout homme, je crois en [la Bible]" –, TU NE TUERAS POINT pâtit de ses élans binaires. En revanche, dès qu'il laisse un peu de côté sa ferveur, Gibson vise juste. Le pan humain de TU NE TUERAS POINT se révèle souvent poignant, bien que parfois cousu de fil blanc – la relation entre Desmond et son collègue Smitty en est un bon exemple. La longue séquence de l'acte d'héroïsme accompli par Doss, elle, vibre d'une humanité quasi métaphysique dépassant les contours d'une foi qui, en comparaison, apparaîtrait presque étriquée. Là, Gibson atteint une épure émotionnelle et une évidence narrative imparables, qu'il finit par tirer de nouveau vers le bas dans une des scènes finales, assez problématique dans sa manière de lier, sur un ralenti un peu complaisant, victoire et religion. TU NE TUERAS POINT demeure néanmoins une expérience de cinéma notable : avec le brio de mise en scène qu'on lui connaît, Mel Gibson construit des séquences guerrières qui, en dépit de quelques élans glamourisants là encore contradictoires, marquent par leur insoutenable brutalité.

A.A.

INFERNO

De Ron Howard. Avec Tom Hanks, Felicity Jones, Omar Sy. États-Unis. 2h02

SORTIE LE 9 NOVEMBRE



LOIN DU RIDICULE DE *DA VINCI CODE*, *INFERNO* SOUFFRE TOUT DE MÊME D'UNE NARRATION PRÉVISIBLE ET DATÉE. RESTE L'ÉNERGIE DE RON HOWARD.

Après ses passionnants RUSH et AU CŒUR DE L'OCÉAN, Ron Howard revient à la licence Dan Brown initiée en 2006 avec DA VINCI CODE et continuée trois ans plus tard avec ANGES & DÉMONS. Pendant un bon quart d'heure, la surprise est de taille : on croirait que Ron Howard parvient enfin à donner vie et sens à cette franchise qui, jusqu'à présent, avait oscillé du ridicule au tiède. Le générique d'entrée délivre le cœur des enjeux – en conférence, un milliardaire (Ben Foster) désigne la surpopulation et ses conséquences comme cancer de l'Humanité. "Peut-être la souffrance pourra-t-elle nous sauver", tance-t-il. INFERNO se cale ainsi dans la lignée dramatique de la série UTOPIA notamment – tuons la moitié des habitants de notre planète pour lui redonner un avenir avant que l'Humanité ne s'éteigne complètement. Passé cette introduction didactique mais plutôt efficace dans sa manière d'être sentencieuse, INFERNO élève le débat. Visiblement encore habité par les élans mortifères et graphiquement grotesques d'AU CŒUR DE L'OCÉAN, mais aussi par l'énergie dévorante de RUSH, Ron Howard bouscule les attentes. Il délivre une longue séquence alliant le mystère à la nervosité, déployant une imagerie horrifique inspirée de "La Divine Comédie" de Botticelli. L'enfer et l'apocalypse prennent vie à l'écran le temps de visions cauchemardesques tandis que, formellement, Howard joue la carte d'un sound design bruitiste et d'un découpage affûté. Les peurs et souffrances de Robert Langdon (Tom Hanks) prennent vie et installent INFERNO dans une dimension doloriste plutôt sensorielle. Mais malheureusement, le film ne survivra pas à ce premier quart d'heure plein de promesses. Dès que Ron Howard doit respecter le cahier des charges de Dan Brown – conspirations, décodages d'œuvres picturales ou architecturales, méchants dont la détermination fait office de foi –, INFERNO s'effondre sur lui-même. Car ce qui peut éventuellement fonctionner dans les romans passe guère l'épreuve de l'écran. Le script, tout à son intrigue prétendument alambiquée, étouffe toute émotion et tout développement convaincant de personnage – et même Tom Hanks, l'air pour une fois peu convaincu, n'y peut rien. Howard, en dépit de quelques surgissements énergiques de sa mise en scène, se retrouve alors vite prisonnier de cette mécanique fonctionnelle, sans grand-chose d'autre à filmer que des séquences dialoguées sur-explicatives et redondantes, au mieux ennuyeuses, au pire irritantes. Lancé sur des rails, INFERNO s'avère bancal et laborieux, à mille lieues de ce dont Ron Howard est capable.
A.A.

LE VOYAGE AU GROENLAND

De Sébastien Betbeder. Avec Thomas Blanchard, Thomas Scimeca, François Chattot. France. 1 h 38

SORTIE LE 30 NOVEMBRE





DEUX TRENTENAIRES PAUMÉS AU PAYS DU GRAND FROID. DU CINÉMA FANTASQUE ET LÉGER QUI RÉCHAUFFE.

Dans INUPILUK, Sébastien Betbeder nous avait présenté Thomas et Thomas, deux trentenaires lunaires transformés bien malgré eux en guides parisiens pour touristes inuits égarés. C'était drôle, improbable, léger. Parfait pour le format court. Pour raconter le match retour, qui voit débarquer Thomas et Thomas au Groenland, Betbeder choisit le format long et on s'inquiète. À tort, évidemment. Inversant le processus de dépaysement et d'incongruité du premier, ce VOYAGE AU GROENLAND est une thérapie mélan-comique qui tient la durée et ses promesses. Dans ce village perdu au milieu de la banquise, les deux citadins bariolés font tache. Pourtant, le film n'abuse pas des clivages culturels attendus. Thomas et Thomas, hors de leur zone de confort, regardent ce monde avec un mélange de maladresse et de bonhomie qui les rend immédiatement attachants. Ils rêvaient d'ailleurs ? Ils y sont. Et maintenant ? Avec une grande douceur, Betbeder juxtapose les scènes de vie quotidienne, les rencontres, les coutumes et dessine la parenthèse ouatée de deux rêveurs. Hilarant quand le trivial survient (comment envoyer sa déclaration ASSEDIC en plein Groenland ?), souvent absurde et merveilleusement loufoque (les dialogues façon ping-pong somnolent, les traditions des chasseurs), ce VOYAGE AU GROENLAND est surtout une formidable bouffée d'air frais aussi dépaysante qu'étrangement proche de nous.
R.C.

CLOSE ENCOUNTERS WITH VILMOS ZSIGMOND

De Pierre Filmon. Documentaire. France. 1 h 21

SORTIE LE 16 NOVEMBRE





UN DOCU INDISPENSABLE SUR LE TRAVAIL FONDATEUR DU CHEF OPÉRATEUR HONGROIS DÉCÉDÉ EN JANVIER DERNIER.

Il a travaillé avec Robert Altman, Steven Spielberg, John Boorman, Brian De Palma ou Michael Cimino : le cinéma américain des 70's n'aurait pas été le même sans le directeur de la photographie hongrois Vilmos Zsigmond. En une séquence introductive, le réalisateur Pierre Filmon saisit avec malice la personnalité de Zsigmond, toute en précision et en élégance. Ces présentations ont un véritable sens narratif – le spectateur est invité derrière l'écran –, elles créent un cérémonial, transmettent avec vigueur l'aura de l'homme. Là où nombre de documentaires misent tout sur l'anecdote, CLOSE ENCOUNTERS WITH VILMOS ZSIGMOND a le mérite de ne pas s'en contenter. Au-delà de l'histoire personnelle de Zsigmond – sa jeunesse en Hongrie, son exil, ses débuts à Hollywood, son ascension – le film explore avec brio son style et ses techniques. Refusant le plus souvent la caméra portée, visant un "réalisme poétique", il cherchait avant tout l'accord parfait entre l'esthétique et le sujet d'un film. Cette sagesse n'empêche pas la virtuosité, comme le démontre la meilleure séquence du documentaire, dans laquelle Peter Fonda analyse comment Zsigmond a mis en boîte la dernière scène, prodigieuse, de L'HOMME SANS FRONTIÈRE. Cette fenêtre sur le travail du chef opérateur a beau être érudite, elle demeure profondément accessible, généreuse et humaine. Humble, aussi, comme savait l'être Vilmos Zsigmond lui-même.
A.A.



AARON ECKHART

DE SES DÉBUTS CHEZ NEIL LABUTE *(EN COMPAGNIE DES HOMMES)* À SA CONSÉCRATION SOUS LES ORIPEAUX DE DOUBLE FACE DANS *THE DARK KNIGHT*, AARON ECKHART A ÉCUMÉ UN LARGE SPECTRE DU CINÉMA AMÉRICAIN. IL N'EST JAMAIS LÀ OÙ ON L'ATTEND MAIS L'INDUSTRIE LUI A PARFOIS TENDU DES PIÈGES. ASSUMER LE COSTUME DU LEADING MAN DANS DES GROSSES PRODUCTIONS NE LUI A AINSI PAS FORCÉMENT RÉUSSI. NON, CE GRAND BLOND AU PHYSIQUE DE HÉROS EST UN PUR CHARACTER ACTOR. PEUT-ÊTRE L'A-T-IL TROP LONGTEMPS IGNORÉ. *SULLY* EST UNE PIQÛRE DE RAPPEL.

Propos recueillis par Emmanuelle Spadacenta / Photo : DR

Quel est l'attrait particulier pour un acteur de jouer dans un film tiré de faits réels et plus particulièrement pour un acteur américain de rejouer un bout d'Histoire américaine ?
Chez nous, l'histoire de SULLY est iconique. Surtout qu'à l'époque *(l'amerrissage du vol AWE 1549 sur l'Hudson a eu lieu en 2009, ndlr)*, nous avions besoin d'une histoire positive comme celle-là, une histoire qui se déroule à New York – 'Miracle sur l'Hudson', on l'appelle. Chacun se souvient d'où il était quand ça s'est déroulé. Et tout le monde peut s'identifier car plus ou moins tout le monde a déjà pris l'avion, tout le monde s'est déjà dit 'Et si ?'. Et c'est le 'Et si ?' qui est arrivé. Et heureusement, il y avait ces pilotes à bord. Je me suis senti très honoré d'être dans ce film. Pas seulement parce qu'il est dirigé par Clint Eastwood ou qu'il y a Tom Hanks dedans – soit deux de mes acteurs ou réalisateurs préférés, dont j'ai toujours admiré le travail – mais parce que j'ai l'occasion de représenter le corps de métier des pilotes, et de l'industrie aéronavale. Je suis un amoureux de New York et c'est une histoire très new-yorkaise. J'y ai vécu longtemps et avoir l'occasion de montrer à quel point la ville s'est mobilisée pour aider les rescapés, c'était vraiment super.

Quel est la différence entre créer un personnage totalement fictif et créer le double fictionnel de quelqu'un ? Vous incarnez rarement des personnages ayant réellement existé.
C'est vrai mais je l'ai fait trois fois cette année : dans SULLY, BLEED FOR THIS *(avec Miles Teller, ndlr)* et MY ALL-AMERICAN… Il y a une responsabilité. Dans SULLY, j'incarne quelqu'un qui vit encore *(Jeff Skiles, ndlr)* et qui, jusqu'à la fin de ses jours, vivra avec le portrait que j'ai fait de lui – c'est pareil pour Tom Hanks et le Capitaine Chesley Sullenberger qui était là, toujours dans le coin, jamais avare de conseils. J'ai moi-même pu parler à Jeff. Tous les deux étaient des ressources précieuses pour que notre histoire soit précise et au plus près de la vérité.

Rejouer fidèlement la réalité, est-ce que ça ne limite pas complètement le champ d'action de l'acteur ?
Il faut vraiment s'en tenir à la vérité. Tout l'exercice consiste à se dire, pendant le tournage : 'Est-ce que c'est ce qu'ils faisaient ?'. Il faut les appeler : 'Qu'as-tu fait quand…?' C'est dans vos recherches qu'il faut être très scrupuleux. Et puis le script était vraiment solide. Il n'y avait aucun besoin d'improviser ou quoi que ce soit. Je crois que l'histoire se suffit en elle-même. Il nous a suffi de suivre ce qui était écrit.

Parlons de la moustache. Qu'est-ce que ça dit de votre personnage ?
Qu'il s'agisse des fringues, des cheveux, ou du maquillage, tout ce qui relève de l'apparence vous aide à rentrer dans la peau du personnage. Une grande majorité des pilotes a la moustache. C'est aussi le cas de pas mal de flics ou de pompiers, figurez-vous. Je crois qu'elle montre une certaine confiance en soi ou un sens de la bravade. Ce sont des métiers dangereux, et d'une certaine manière, la moustache est un signe de virilité et de courage. Ne me demandez pas pourquoi, je ne saurais pas expliquer ! Vous savez, ma moustache était bien plus grosse que celle de Jeff ! *(Rires.)* Car moi, je n'avais pas à la tailler. Ma moustache a beaucoup attiré l'attention, les gens venaient me voir : 'Whaou, ça c'est une moustache !'. Hommes et femmes confondus.

Le film parle de l'héroïsme ordinaire. Et je me demandais si, plus encore que pour d'autres rôles, vous aviez à disparaître derrière l'anonymat de votre personnage ?
Ce film ne parle pas de moi. Mon personnage doit juste aider à raconter l'histoire. Je dois me fondre, oui. D'un côté, c'est aussi comme ça que Tom l'a joué, car nous ne devons surtout pas essayer d'être des héros. Le Capitaine Sullenberger a souvent dit d'ailleurs qu'il ne se considérait pas du tout comme un héros ; il estime qu'il n'a fait que son travail et qu'il a accompli ce pour quoi on l'a entraîné. Tous les acteurs se sont vraiment fondus dans le film pour raconter l'histoire. C'est de là que SULLY tire sa subtilité et sa crédibilité.

> *" En vieillissant, j'ai de plus en plus l'impression qu'il est important d'engranger des expériences, bonnes ou mauvaises.*

Beaucoup d'acteurs disent qu'il est à la fois stimulant et gratifiant d'avoir ➤



à donner du corps à un personnage qui n'a finalement pas beaucoup de scènes ou de dialogues. Pour vous, c'est le même métier d'être un second rôle ou un premier ?
Non, c'est différent. Dans un second rôle comme celui-ci, mon travail est de définir le protagoniste. Et tout ce que je fais, c'est pour aider le public à s'identifier à lui. La manière dont je regarde le Capitaine Sullenberger détermine, dans une certaine mesure, la manière dont les spectateurs vont le regarder. Si je le traite avec respect et déférence, ou si je l'aime comme un ami, alors ils sauront comment réagir face à lui. C'est le cas pour tous les 'supporting roles'. En tant qu'acteur, je dois également calquer mon tempo et mon ton sur ceux de Tom Hanks. Il ne faut pas que j'essaie de lui piquer la vedette. Si j'essaie d'être un plus gros 'héros' que lui, alors je dessers le film. Mon rôle est de soutenir Tom, c'est tout.

En tant qu'acteur, j'imagine que le thème de SULLY – une carrière entière peut-elle être jugée à l'aune d'un seul événement ? – est quelque chose qui doit vous parler ?
Oh oui ! *(Rires.)* Dans le bon et dans le mauvais sens… Un seul film peut vous faire ou vous couler. C'est pourquoi il faut faire ses choix avec beaucoup de sagesse et une fois qu'on choisit de faire un film, il faut s'y appliquer à 100%. Vous vivez avec vos films jusqu'à la fin de vos jours. Il n'y a pas un jour qui passe sans que je pense à mes échecs, à ce que j'aurais pu faire mieux, à pourquoi j'ai choisi de faire ce film-là au lieu de celui-là et à la manière dont ces précédents choix vont affecter le prochain.

Vous pensez que THE DARK KNIGHT a changé votre carrière et la manière dont les gens vous ont perçu ?
Les gens me connaissent majoritairement pour mon rôle de Double Face, c'est vrai. Mais ils retiennent aussi THANK YOU FOR SMOKING. Le truc bien avec ce métier, c'est que lorsqu'on choisit avec sagesse et qu'on fait des films qui ont du sens, on peut vraiment avoir un impact sur la vie des gens, vous pouvez les sortir d'une mauvaise passe, vous pouvez leur donner un peu de force, du courage pour vivre leur vie. Ou alors, simplement les divertir.

Entre 2011 et 2013, vous avez été la tête d'affiche de films d'action plus ou moins gros, de THE EXPATRIATE à I, FRANKENSTEIN. Vous êtes devenu un leading man et soudain, vous avez tout arrêté. Pourquoi ?
Parce que ces films n'ont pas beaucoup marché. Ils n'ont pas rencontré le succès qu'on espérait. Et pour travailler à nouveau, j'ai eu l'impression qu'il me fallait retourner à des projets plus petits et des rôles un peu plus stimulants. Il faut chercher du boulot, rester pertinent pour le public, et l'industrie est en perpétuel changement. Mais ces films m'ont aidé à trouver du boulot. Vous savez, moi je suis un acteur qui veut travailler et qui essaie de gagner sa vie.

Oui, mais étrangement, vous n'allez jamais là où on vous attend, jamais à la facilité…
Non, j'ai toujours beaucoup travaillé. Il faut se lancer des défis régulièrement en tant qu'acteur et essayer des choses différentes. J'ai toujours fait ça et je n'ai jamais eu peur des challenges personnels, quitte à ce que j'aie l'air un peu con. Et surtout je ne me suis jamais vu comme l'acteur d'un type de rôles, je pense être un character actor. Et puis, je suis une personne assez physique, je suis sportif et un film comme I, FRANKENSTEIN m'a vraiment forcé à apprivoiser de nouvelles compétences… Il y a toujours quelque chose de bon à tirer d'un film, au final.

Dans votre actualité, il y a LA CHUTE DE LONDRES, SULLY, BLEED FOR THIS et INCARNATE (un film d'horreur de Brad Peyton produit par Jason Blum), pour autant vous êtes plutôt du genre à tourner un film par an d'habitude. Pourquoi ?
(Rires.) C'est vrai, cette année je n'ai même pas bossé ! Car j'essaie d'écrire mon premier long-métrage de réalisateur. Mais c'est vrai, vous avez raison, j'essaie de ne pas trop travailler, car lorsque je m'engage sur un projet, j'y mets vraiment toute mon énergie. Et cela prend du temps. Je veux pouvoir me concentrer sur le film que je fais. Mais en vieillissant, j'ai de plus en plus l'impression qu'il est important d'engranger des expériences, bonnes ou mauvaises. Mieux vaut bosser, que d'être trop capricieux dans vos choix ou que d'essayer d'être parfait. Donc je pense que je vais probablement commencer à travailler davantage.

Vous diriez que vos ambitions ont changé entre le moment où vous avez commencé dans cette industrie et aujourd'hui ?
Oui, au début, vous voulez essayer d'être





parfait, vous voulez être un héros mais vous ne savez pas vraiment jouer. J'espère avoir mûri et ma méthode elle-même a changé. Je veux aujourd'hui faire des films qui sont plus anglés socialement, qui parlent de manière positive aux gosses. Des films qui ne sont pas… jetables.

Vous avez déjà joué pour Clint Eastwood, Oliver Stone, Steven Soderbergh, Brian De Palma… Vos choix de films ont-ils été aussi guidés par les réalisateurs ?
Je le pense, oui. Bien sûr, parfois, il faut parier sur un metteur en scène. Ça m'a parfois réussi. D'autres fois, quand le réalisateur est vraiment trop peu expérimenté, le résultat a pu vraiment en pâtir. Quand on vous propose un film, la première question à se poser, c'est qui va le mettre en scène. Regardez Clint, il est l'un des meilleurs acteurs/réalisateurs que l'on ait. Il travaille avec la même équipe depuis des années, il ne vous sur-dirige pas, il adore les acteurs, il sait raconter une histoire et, comme souvent quand vous travaillez avec un excellent cinéaste, vous êtes sûr que d'autres super comédiens sont déjà impliqués donc cela vous donne l'opportunité d'avoir de super partenaires. Vous savez quoi ? S'ils sont face à un grand réalisateur, les acteurs peuvent s'asseoir sur leurs salaires, ils pourront faire des heures sup', jour et nuit, simplement parce qu'ils savent qu'ils sont entre de bonnes mains. Pour autant, encore une fois, il faut parfois savoir prendre un risque et parier sur un jeune cinéaste moins expérimenté – d'ailleurs, en ce moment, beaucoup d'excellents films sont des premiers films. Parfois, il faut arrêter d'hésiter et se lancer.

Parmi tous les grands réalisateurs avec qui vous avez travaillé, y en a-t-il qui vous inspirent, maintenant que vous cherchez à réaliser votre premier long-métrage ?
Oliver Stone ou Sean Penn sont des réalisateurs qui creusent tellement leurs sujets… C'est ça que je veux faire. Je veux atteindre une certaine vérité dans ce qui fait que nous sommes humains, dans nos comportements, dans notre psychologie. C'est tout à fait vers ça que je veux tendre.

Le fait de vouloir réaliser, cela vient d'une envie de contrôler davantage votre carrière ?
(Rires.) Oh oui ! Tout à fait ! Dans les univers créatifs… Non, en fait, je crois que c'est le cas de tout le monde… Tout le monde aimerait partager ce qu'il a à dire sur la vie, son regard. À travers l'écriture et la réalisation, vous pouvez montrer aux gens ce que vous avez au fond de vous. Si vous le faites bien, et que les gens s'y intéressent un tant soit peu, alors vous avez vraiment l'impression d'être dans le partage. C'est tout l'intérêt du processus créatif. Tous les grands réalisateurs que nous avons évoqués ont un point de vue unique sur le monde. Un point de vue que les gens apprécient. Je voudrais voir si je peux faire la même chose. Si j'y arrive, tant mieux. Si j'échoue, je me contenterai d'être comédien.

Cela fait plus de vingt ans que vous travaillez en tant qu'acteur, dans le monde indépendant mais aussi dans des films de studio. Pensez-vous comme beaucoup qu'Hollywood est en crise de créativité ?
Hollywood est créatif. Regardez les blockbusters : les travaux artistiques de ces films sont absolument sidérants. Je crois que les gens questionnent davantage les produits en eux-mêmes, qui sortent chaque semaine. Je pense que ça n'a rien à voir avec la créativité car en termes artistiques, ou si l'on doit parler des mécanismes de fabrication d'un film, Hollywood a de l'imagination. Disons que ce qui, aujourd'hui, génère de l'argent se cantonne à un type de films. Mais si l'on persiste à n'offrir aux gens qu'un seul type de films, ils vont se lasser. Le cinéma indépendant est crucial. Sundance et tous ces festivals à travers le monde comme Telluride ou Busan en Corée – nous venons d'ailleurs d'y présenter SULLY – sont importants. Il faut soutenir un cinéma plus petit, qui coûte moins cher, qui défend des histoires plus audacieuses, et qui permet à des voix très diverses de se faire entendre. C'est vrai que les films indépendants et ce qu'ils ont à dire m'attirent à nouveau de plus en plus. ●

" Les gens venaient me voir : 'Whaou, ça c'est une moustache !'.

SULLY. Sortie le 30 novembre
Voir critique p. 49



ROGUE ONE
A STAR WARS STORY

La ligne rogue

Un an après le triomphe attendu du RÉVEIL DE LA FORCE, Disney et Lucasfilm font un pari sans doute plus risqué : sortir un spin-off prequel d'UN NOUVEL ESPOIR qui, première pierre d'un édifice anthologique, pourrait bien transformer la licence STAR WARS telle qu'on la connaît et surtout, élargir son champ des possibles.

De Gareth Edwards. Sortie le 14 décembre
Par Aurélien Allin





Les fans complétistes les plus masochistes s'en souviennent avec des larmes de souffrance dans les yeux : STAR WARS s'est déjà décliné en films spin-off. Au milieu des années 80, un public circonspect et atterré a ainsi eu droit à L'AVENTURE DES EWOKS et LA BATAILLE D'ENDOR, deux opus diffusés à la télé aux États-Unis mais sortis en salles dans une partie du monde, dont en France. Chez nous, le premier était illustré par une chanson de Dorothée, "Les Petits Ewoks". Souvenirs, souvenirs. Rien de comparable toutefois avec les plans échafaudés en cette fin 2016. Annoncé en 2014, ROGUE ONE est le premier des projets parallèles à la saga-mère promis lors du rachat de Lucasfilm par Disney : des films spin-off visant à explorer la richesse de l'univers STAR WARS et à bâtir un corpus anthologique. De quoi, en dehors des épisodes centrés sur la mythologie principale des Skywalker et des Solo, permettre à STAR WARS d'occuper les écrans de manière encore plus régulière. Personne ne le cache : ROGUE ONE est une "expérience" n'étant pas vouée à faire "autant d'argent" que LE RÉVEIL DE LA FORCE, comme l'a dit le PDG de Disney, Bob Iger. "En termes de storytelling, ROGUE ONE est intéressant car jusqu'à présent, STAR WARS a toujours été conté comme une saga. Alors qu'ici, il ne s'agit que d'un moment précis dans le temps", a-t-il ajouté. Une 'STAR WARS STORY' parmi tant d'autres possibles.

Au début des années 2000, en pleine production de LA REVANCHE DES SITH, John Knoll, ponte d'Industrial Light & Magic (ILM), apprend que George Lucas et son bras droit Rick McCallum planchent sur un projet de série STAR WARS. L'esprit de Knoll s'emballe et, réfléchissant aux histoires qu'un show télé pourrait conter, il repense à l'une des phrases du texte introductif d'UN NOUVEL ESPOIR : "les Rebelles ont réussi à dérober les plans secrets de l'arme absolue de l'Empire, l'Étoile Noire". Et si l'on se penchait sur ces Rebelles et leur mission ? Malheureusement, Knoll apprend que la série étudiera une époque différente, plus en amont de l'EPISODE IV – au final, elle ne se fera jamais. Rien ne se perd, tout se récupère : dix ans plus tard, au lendemain du rachat de Lucasfilm par Disney, Knoll finit par pitcher avec succès son idée à Kathleen Kennedy. ROGUE ONE se penchera donc sur "une bande de combattants de la Résistance qui s'unissent dans une mission audacieuse pour voler les plans de l'Étoile Noire". ROGUE ONE a le handicap de tout prequel : il conte des événements dont le public connaît le dénouement. Les plans de l'Étoile Noire ont bien été subtilisés et l'édifice détruit par Luke Skywalker lors d'une attaque rebelle. L'issue de ROGUE ONE importe donc peu sur la dramaturgie globale du projet qui, dès lors, a pour obligation de reposer sur deux piliers : des personnages dont le destin fera office d'enjeux et une idée forte faisant oublier l'issue connue du récit.

L'idée forte de ROGUE ONE ? Embrasser le caractère guerrier de STAR WARS et en faire… un film de guerre. Gareth Edwards, réalisateur de MONSTERS et GODZILLA engagé par Kathleen Kennedy pour diriger ROGUE ➤



« La Seconde Guerre mondiale a engendré des films aussi différents que CASABLANCA et SOLDAT RYAN. STAR WARS peut faire la même chose.

Gareth Edwards, réalisateur



> *« Parce qu'il ne se penchera pas sur les personnages habituels de la saga et qu'il présentera un monde privé de Jedis, ROGUE ONE a l'opportunité d'offrir un autre visage de STAR WARS.*

ONE, le dit avec malice: "ça s'appelle la GUERRE des étoiles!" Le parti pris va cependant plus loin que la blague. Le premier artwork du film, dévoilé lors de la Star Wars Celebration en avril 2015 –avant même que le tournage ne débute–, met en scène des soldats rebelles se déployant sous une pluie battante. Edwards parle de "réalisme", de "nuances de gris" et d'un récit aussi dur que violent, qui explore "la nature de la guerre". Le titre de ROGUE ONE fait alors sens: en faisant des Rebelles volant les plans de l'Étoile Noire les précurseurs du Rogue Squadron vu dans L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, le film entend se pencher sur les 'petites gens' et les besogneux de l'univers STAR WARS, sur les pilotes et soldats qui, à chaque bataille contre Palpatine et ses troupes, tombent au combat en silence. Ceux qui ne maîtrisent pas la Force mais refusent de courber l'échine et se battent. ROGUE ONE se veut un film de guerre âpre et tendu, se déroulant à une époque où les Jedis n'existent plus: ici, il n'y aura pas d'élégants sabre lasers et de jolies chorégraphies. Gareth Edwards pousse l'intention jusqu'à engager le superviseur des effets visuels Neil Corbould et le chef opérateur Greig Fraser, notamment connus respectivement pour… IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN et ZERO DARK THIRTY. ➤

ROGUE, L'HÉRITAGE

Le titre ROGUE ONE peut notamment faire référence à un escadron présent dès le premier film et qui, dans l'Univers Étendu de STAR WARS, a souvent eu les faveurs des fans. À la fin d'UN NOUVEL ESPOIR, les pilotes de X-Wing menés par Luke Skywalker et Wedge Antilles forment ainsi le Red Squadron qui, dès le début de L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE et la bataille sur Hoth, devient nommément le Rogue Squadron –Luke en est le 'Rogue Leader'. Réunissant la crème de la crème des pilotes issus de la Rébellion, le Rogue Squadron a par la suite fait les beaux jours de l'Univers Étendu. Un comic book intitulé "Star Wars: X-Wing Rogue Squadron" a ainsi vu le jour en 1995 chez Dark Horse sous la plume de Michael Stackpole et Mike Baron. Quelques années après LE RETOUR DU JEDI, on y suit les aventures de Wedge Antilles et du Squadron en tant qu'unité d'élite de la Nouvelle République. En parallèle de son travail sur cette série de comics dont la publication a duré trois ans, Stackpole a publié en 1996 le roman "L'Escadron Rogue", premier volet de la série en dix tomes "Star Wars – Les X-Wing". Enfin, le Rogue Squadron a aussi abîmé les pouces de millions de joueurs: en 1998 sort ainsi le premier d'une série de trois jeux vidéo ("Rogue Squadron", "Rogue Squadron II: Rogue Leader", "Rogue Squadron III: Rebel Strike"), le premier sur PC et Nintendo 64, ses deux suites sur Nintendo Gamecube. Si l'Univers Étendu n'appartient désormais plus au canon mythologique, notons que Wedge Antilles est depuis apparu dans le nouveau canon via les romans "Riposte" et "Life Debt" de Chuck Wendig, qui font le lien entre LE RETOUR DU JEDI et LE RÉVEIL DE LA FORCE. De quoi relancer la longue lignée d'aventures du Rogue Squadron… dont ROGUE ONE figure les premiers pas.

"ROGUE ONE est intéressant car c'est une histoire contenue qui n'a pas à engendrer de suites, a déclaré Gareth Edwards au site Flicks And The City. C'est excitant car nous ne sommes tenus de rien et nous pouvons donc être un peu plus libres et courageux. Je crois que ROGUE ONE sera très différent." Formellement, Edwards et Fraser ont, sur le tournage, souvent privilégié la caméra à l'épaule et un style vérité assez direct, que Kathleen Kennedy a qualifié de "viscéral", "immergé dans l'action", "intimiste" et fort de "gros plans". Le réalisateur a mis sur pied des décors à 360 degrés permettant une grande liberté de mouvements aux acteurs et à l'équipe technique – certains opérateurs étaient costumés pour passer inaperçus s'ils se révélaient être dans le champ. "Il fallait que le film dégage une vibe charnelle très différente de tout ce qu'on associe généralement à STAR WARS", explique au site Collider le réalisateur, qui rappelle toutefois que ROGUE ONE combine ce style à celui plus "classique" des précédents opus. "Au départ, nous devions filmer les Rebelles [en style vérité] et l'Empire de manière plus classique. Puis nous avons commencé à mélanger les styles et cela fonctionnait mieux. Je suis heureux au final de ce que dégage ROGUE ONE en passant sans cesse d'un style classique – qui a les atours du langage STAR WARS – à un style un peu plus contemporain. Si vous prenez la Seconde Guerre mondiale, elle a engendré des films aussi différents que CASABLANCA et SOLDAT RYAN. Je pense que STAR WARS peut faire la même chose. Parce que ROGUE ONE ne fait pas partie de la saga-mère, nous avions le droit d'essayer davantage de choses."

Seule ombre au tableau de ces intentions louables : cet été, ROGUE ONE a été au centre d'une tourmente médiatique concernant de supposés importants tournages additionnels. Si aucun blockbuster ou presque n'échappe aujourd'hui aux reshoots – même LE RÉVEIL DE LA FORCE –, ceux de ROGUE ONE ont déchaîné les passions et les rumeurs. D'aucuns ont prétendu que 40 % du film étaient ainsi à refaire – ce qui, en purs termes logistiques, aurait été impossible sans changement de date de sortie –, d'autres ont assuré que Gareth Edwards était mis de côté et remplacé par Tony Gilroy (MICHAEL CLAYTON, JASON BOURNE : L'HÉRITAGE). Preuve de l'implication majeure de ce dernier : il est désormais crédité au scénario, signe que ses apports sont suffisamment nombreux pour imposer, syndicalement, la mention de son nom. Mais rien n'indique que Gilroy ait pour autant été imposé à Edwards : les deux hommes se connaissent bien puisque le premier avait déjà assisté le second sur les prises de vues additionnelles de GODZILLA.

Les démentis et les précisions sont toutefois quasi quotidiens, jusqu'à ce que le compositeur Alexandre Desplat doive abandonner et laisser sa place à Michael Giacchino. ROGUE ONE a pris tant de retard que le Français ne pourrait plus assurer et faire coïncider le film avec son







AU RAPPORT

Qui sont les voleurs des plans de l'Étoile Noire ?



Jyn Erso (Felicity Jones)
Jeune Rebelle rétive à toute autorité et nommée leader de la mission pour une raison liée à son passé.

Cassian Andor (Diego Luna)
Capitaine de la Rébellion et combattant émérite.



Bodhi Rook (Riz Ahmed)
Ancien pilote de l'Empire, aux grandes connaissances techniques et mécaniques.

Chirrut Îmwe (Donnie Yen)
Guerrier qui, sans maîtriser la Force, en a fait le centre de sa philosophie.



Baze Malbus (Jiang Wen)
Soldat dont la planète natale est occupée par l'Empire.

K-2SO (Alan Tudyk)
Robot impérial reprogrammé par Cassian Andor pour servir l'Alliance Rebelle.



agenda… Derrière le 'psychodrame' se cache sans doute une vérité plus pragmatique : comme tout blockbuster contemporain, ROGUE ONE s'affine après le tournage pour lui assurer d'être le plus efficace possible, le plus attirant possible. Des méthodes que l'on peut contester – comme celle des projections tests, par exemple – mais qui demeurent la réalité industrielle actuelle. Reste aux fans à faire confiance à l'œil de la productrice Kathleen Kennedy. Avec Gareth Edwards, elle a répondu aux rumeurs en assurant que le ton "sombre" de ROGUE ONE n'était en rien remis en cause par les réécritures et les reshoots. "Nous devons filmer beaucoup de petites choses, a assuré le réalisateur à Entertainment Weekly. Mais toutes ces choses sont incluses dans des scènes que nous avons déjà mises en boîte." Des dialogues entiers ou des plans de couverture qui peuvent se révéler difficiles à planifier et organiser alors que le cast, international, est parti aux quatre coins du monde poursuivre ses autres projets… Mais rien qui, selon Kathleen Kennedy, "altère l'histoire" du film, qui "reste celui que nous voulions faire".

"Avec ces 'STAR WARS STORIES', nous embrassons le caractère unique de genres très différents les uns des autres, assure Kennedy. Et, délibérément, nous laissons chaque projet tendre vers la patte de son réalisateur afin que ces films aient, de manière intentionnelle, des tons et des styles très différents de la saga-mère." Une velléité qui pousse même la productrice à se demander si ROGUE ONE doit débuter ou pas par un texte déroulant comme les autres films de la franchise. La réponse ne sera connue que lors de la première projection… Quoi qu'il en soit, parce qu'il ne se penchera pas sur les personnages habituels de la saga – en dépit du fait qu'on y verra Dark Vador –, parce qu'il présentera un monde privé de Jedis et suivra des héros "dénués de pouvoirs magiques", ROGUE ONE a l'opportunité d'offrir un autre visage de STAR WARS. D'aborder l'univers selon un point de vue inédit et, ainsi, de démontrer que l'horizon de la franchise peut s'élargir. En somme, Kathleen Kennedy semble vouloir créer au cinéma l'équivalent du désormais défunt Univers Étendu – ensemble de jeux, romans et autres éléments annexes. Première étape, un film de guerre fermement relié au canon mythologique. La prochaine ? Un opus consacré au jeune Han Solo, réalisé par Phil Lord et Chris Miller, et que l'on imagine déjà comme une comédie d'aventures, un film de "cape et d'épée" fantastique dans l'espace. Mais après, pourquoi ne pas imaginer un western ? Une romance ? Un drame social ? Le tout avec de tout nouveaux personnages, de tout nouveaux décors ? Avec ROGUE ONE, STAR WARS s'ouvre à la multitude des genres et cherche sans doute à se départir du poids écrasant de la saga Skywalker. ROGUE ONE a pour but de bâtir le futur d'une licence au potentiel quasi infini et illimité. Son héroïne, Jyn Erso, lance à ses compagnons de rébellion : "Nous avons l'opportunité de changer le cours des choses". Ça sonnerait presque comme une profession de foi. ●

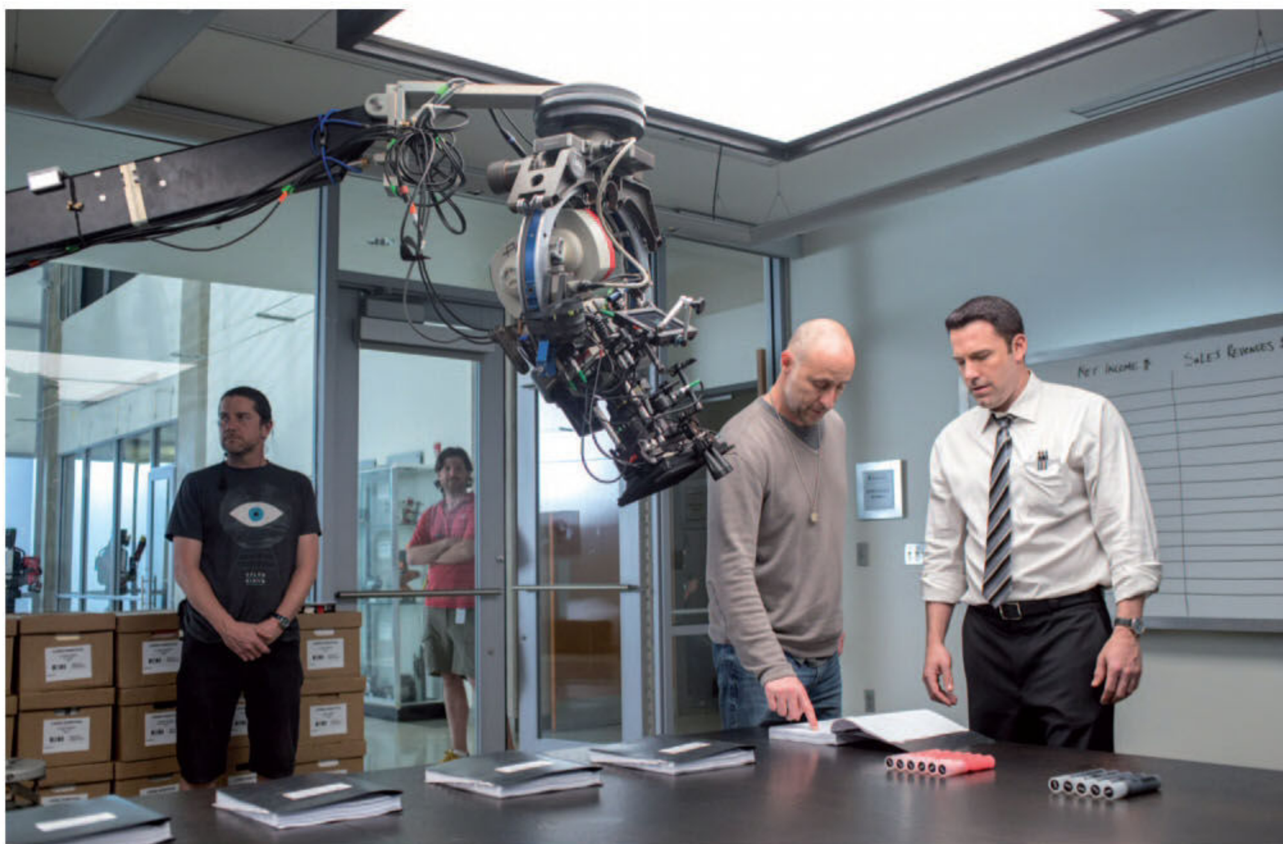
MR WOLFF

Original is the new different

Histoire d'un comptable présentant le syndrome d'Asperger et des aptitudes pas dégueu de tueur à gages, MR WOLFF est différent. Sa première singularité, c'est à la fois d'être un film original et d'avoir bien marché au box-office américain. Quand les étoiles s'alignent, Hollywood peut encore faire des miracles.

De Gavin O'Connor. Sortie le 2 novembre
Par Emmanuelle Spadacenta


CGS
BI
2000
2001
2002



Si vous n'avez pas encore lu la critique de MR WOLFF, sachez que c'est un bon film. Une partie de ses qualités vient du fait qu'il ne ressemble à rien d'autre. Ce thriller de corruption en col blanc dégénère au bout d'un moment en une sorte d'actioner à la Robert Ludlum et prend parfois des airs de joyeuse boucherie pour finir en eau de boudin rafraîchissante. Ben Affleck y joue Chris Wolff, un comptable atteint du syndrome d'Asperger, crack des maths, méticuleux, perfectionniste, et quand il doit dessouder des méchants – son deuxième boulot – ses qualités convergent vers une apothéose de précision. Les années 90 n'auraient pas renié MR WOLFF, son scénario un peu pété mais étrangement cohérent, ni son ambition forcenée de crowdpleaser. "Le script avait l'exubérance des projets conçus avec fraîcheur, nous explique Gavin O'Connor, son réalisateur. C'était un spécimen parfait de 'film puzzle'. Moi, j'ai voulu faire une petite pièce unique de cinéma, en dehors des sentiers battus de ce que les gens ont l'habitude de voir en ce moment. Je pense qu'il va à l'encontre des catégories de genres, vous pouvez le voir comme une étude de personnages, comme un thriller, comme un 'film puzzle' donc. C'est une love story mais non consommée… Je pense que c'est une quête vers le bonheur et vers le contact humain." MR WOLFF est produit par Warner, qui lui a alloué 45 millions de dollars de budget environ, soit la fourchette basse du prix des films de







J'ai voulu faire une petite pièce unique de cinéma.

Gavin O'Connor

studio actuels. Mais avec un titre anglais aussi peu sexy que THE ACCOUNTANT (soit "Le Comptable"), les attentes commerciales de Warner restaient modestes. "Quand on pense à un comptable, on se dit que le job est un peu nul, poursuit le metteur en scène, mais c'est le clin d'œil du film, car les gens n'iront pas voir agir un comptable de base." Il est tout à fait louable de la part de Gavin O'Connor et de l'équipe marketing de Warner de croire encore à l'humour du public. Pari payant. Du côté de la major, on s'attendait à ce que le film récolte environ 17 millions de dollars lors de son premier week-end d'exploitation. Les analystes avançaient un chiffre similaire. Mais les recettes se sont finalement élevées à 24,7 millions de dollars et le film s'est hissé en tête du box-office. "Quand on a fait les projections tests, se souvient O'Connor, les scores étaient incroyables et on a vu que le public avait vraiment envie d'originalité. Si le matériau est bon, les gens adorent ! Je sais qu'on a eu des critiques mitigées – j'ai d'ailleurs été très surpris – mais le public aime beaucoup le film : c'est ce qui compte."

Ben Affleck en sort grandi. Ses succès et ses insuccès commerciaux sont aussi scrutés par les analystes que les hits et les ratages de Tom Cruise. Et comme la popularité de Cruise ne peut être mesurée par le prisme de l'argent généré par MISSION : IMPOSSIBLE, toute-puissante marque, celle d'Affleck ne peut être jugée par la seule franchise du DC-verse. Ainsi, les journalistes américains se languissaient de ➤

Les gens ont tendance à donner aux acteurs trop d'importance. C'est un medium de réalisateur.

Ben Affleck



savoir si Ben Affleck était redevenu bankable – ce qu'il n'était plus, apparemment, depuis DAREDEVIL. Car la réussite de GONE GIRL n'attestait de rien : le bouquin dont il était l'adaptation était un hit des librairies, David Fincher est une caution en soi et Ben Affleck n'était qu'une composante d'une machine faite pour gagner. Face à l'anonymat du réalisateur de MR WOLFF et l'absence totale de pré-awareness du concept de MR WOLFF, Ben Affleck est l'attrait principal du film, celui qui a ramené le public en salles. Ainsi, l'acteur peut réclamer son statut de superstar. Probablement, Anna Kendrick peut-elle revendiquer elle aussi une part du succès ? Davantage habituée au cinéma pop ciblant les millenials (PITCH PERFECT, THE VOICES, IVRESSE ENTRE AMIS etc.), elle renoue ici avec un cinéma adulte, voire old school, qu'elle a fréquenté de END OF WATCH (David Ayer) à SOUS SURVEILLANCE (Robert Redford), mais auquel on ne l'associe pas forcément. Le succès de MR WOLFF pourrait changer l'image de l'éternelle interprète de la Cup Song. "J'étais heureuse de tomber sur un film comme ça, car l'originalité est une denrée rare à Hollywood, et quand vous trouvez l'originalité, vous devez saisir l'occasion", avoue l'actrice.

"Les gens ont tendance à donner aux acteurs trop d'importance, sourit Ben Affleck. C'est un medium de réalisateur. C'est pour ça que j'aime travailler avec des gens comme Gavin, qui ont bon goût et en qui j'ai confiance. Bien sûr que David Fincher ne fera pas un mauvais film. Tout ce que vous ferez, il le transformera en quelque chose de super. Mais si je devais trouver une différence, parmi les films que j'ai faits, entre ceux qui fonctionnent et ceux qui ne fonctionnent pas, je dirais que c'est le réalisateur." Gavin O'Connor n'a jamais succombé à l'appel du produit franchisé ou du tentpole. Il n'a jamais non plus cédé aux luxes de la technologie. Dix-sept ans qu'il construit un corpus de films très cohérent et personnel, de personnages, sur la classe ouvrière ou populaire américaine, où les relations fraternelles ont une place dominante – il a déjà affirmé qu'il avait été élevé séparé de son frère jumeau. "Je pense que mon cinéma est le reflet de ce que je suis. J'ai grandi dans un environnement ouvrier, mon père était policier à New York, ma mère était enseignante. Ce sont donc des choses que je connais et avec lesquelles je suis à l'aise. Je ne fais pas de films sociaux intentionnellement, je fais des films sur les laissés-pour-compte car la classe ouvrière peut être vue, dans ce pays, comme des laissés-pour-compte." Accroché à ses marottes jusqu'à avoir réalisé l'un des rares néo-classiques de ce début de siècle (WARRIOR, avec Joel Edgerton et Tom Hardy), Gavin O'Connor accède lui aussi à la reconnaissance avec le succès de MR WOLFF. "C'est vrai, c'est de plus en plus difficile de faire des films originaux aux États-Unis. Ce n'est ni une 'propriété intellectuelle' connue, ni une adaptation de comic book … Les gens de l'industrie m'ont envoyé des emails pour me féliciter. Car le succès de ce film, c'est bon pour nous tous. Si tu as un film qui peut réussir au box-office sans être 'adapté de' quoi que ce soit, c'est bon pour toute l'industrie."









3Q À BEN AFFLECK

À quel point avez-vous étudié l'autisme pour votre rôle dans MR WOLFF?
J'ai fait des recherches auprès de personnes atteintes d'autisme, de ceux qui les encadraient ainsi que d'experts. Des gens tout à fait enclins à partager leurs histoires – et elles sont particulièrement inspirantes. J'ai découvert qu'il y avait une chaleur et un certain humour dans leur rapport aux autres. Le challenge est de faire en sorte que l'interprétation soit réaliste. Et je voulais que les gens qui avaient pris sur leur temps pour m'aider ou qui m'avaient laissé entrer dans leur vie, m'avaient confié des choses très personnelles, soient contents de ce que j'avais fait.

C'est un rôle assez physique, mais différemment de ce que vous faites dans la peau de Batman…
C'était effectivement exigeant. Je ne suis pas hyper à l'aise d'ailleurs: je n'ai jamais fait d'arts martiaux, c'était très nouveau. J'ai bossé et beaucoup répété. Et j'ai été entouré de gens très talentueux qui ont rendu ce que je faisais plutôt pas mal. S'il n'y avait eu que moi, on aurait été dans le pétrin. J'ai déjà fait des cascades dans des films, bien sûr. Mais ce que je fais dans le costume de Batman n'a rien à voir. Les choses très physiques y sont très compartimentées car il y a énormément d'effets numériques. Il va y avoir un plan où je regarde par là et puis, soudain, ça coupe pour un plan en numérique, qui va nécessiter une prévisualisation… Un moment peut être éclaté en petits fragments. Alors que sur MR WOLFF, il nous a fallu apprivoiser de longues chorégraphies de combat.

Face à la réalisation, quelle est la place de votre métier de comédien?
Quand vous êtes comédien, vous faites des choix de mise en scène mais ce sont des micro-choix. Mais c'est un peu la même chose: interpréter de la dramaturgie, choisir entre ce que vous pensez être intéressant et futile. Je crois que c'est pour ça que les bons acteurs font de bons réalisateurs, car ils ont passé du temps à penser en ces termes.

MADEMOISELLE

PARK CHAN-WOOK, MAÎTRE DU JEU

UNE MISE EN SCÈNE D'UNE PRÉCISION AHURISSANTE, UNE ESTHÉTIQUE D'UNE BEAUTÉ RENVERSANTE ET UN SENS DU ROMANESQUE QUI LAISSE SANS VOIX : LE NOUVEAU FILM DE PARK CHAN-WOOK REDONNE DU SENS AU CINÉMA. EN INTERROGEANT LE RÉALISATEUR SUD-CORÉEN (MAIS AUSSI SON ACTEUR HA JUNG-WOO), CINEMATEASER S'EST ESSAYÉ À L'EXERCICE DU DÉCRYPTAGE MAIS UN SEUL NUMÉRO NE POURRAIT PAS RECUEILLIR TOUTES LES IDÉES QUI FONT DE CE FILM UN CHEF-D'ŒUVRE.

Sortie le 2 novembre. Par Emmanuelle Spadacenta

D'un "female gothic" anglais à un grand film coréen

"Dans le roman original de Sarah Waters *('Du bout des doigts', ndlr)*, il y a cette histoire d'amour entre deux filles. Ces scènes sont tellement bien décrites dans le roman que je pouvais vraiment ressentir la sensualité. C'est le grand pouvoir de la littérature et plus particulièrement de l'auteure. Je ne m'attendais pas à cette fin dans le roman et, par ce scénario, j'ai voulu transmettre mes idées de lecteur aux spectateurs.

Je suis un grand dévoreur de livres en général, et j'ai beaucoup pensé à 'Jane Eyre' et à 'Rebecca', surtout lorsque l'héroïne arrive dans la grande demeure impressionnante, abritant une femme 'folle'. J'avais bel et bien ces romans à l'esprit, surtout lorsque j'ai débuté le travail sur le film.

L'idée selon laquelle MADEMOISELLE serait un peu conçu comme un film de maison hantée est juste, mais uniquement pour la première partie du récit. C'est une ruse pour tromper le spectateur : il va s'attendre aux classiques du genre 'maison hantée' avec un personnage de femme démente. Mais on s'aperçoit vite que le personnage de Mademoiselle est quelqu'un d'adorable."





La maison coloniale, cœur monstre de MADEMOISELLE



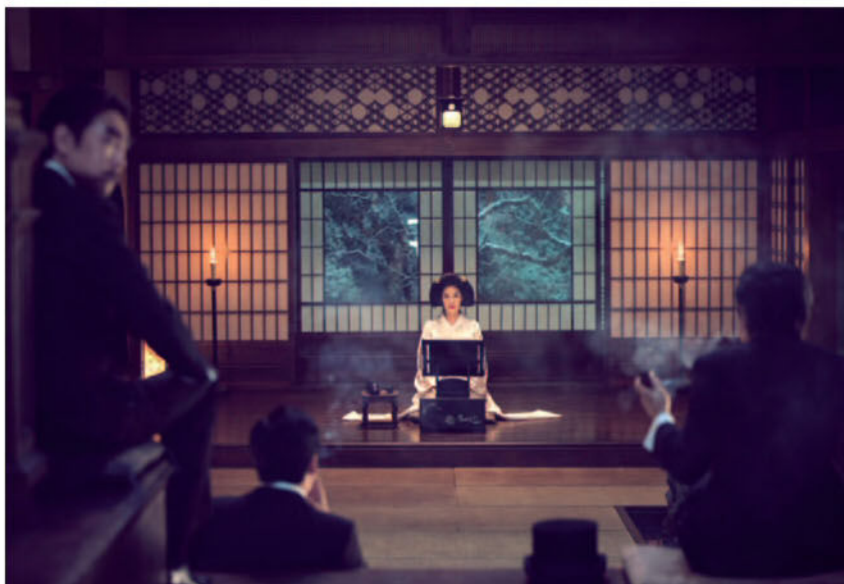
"Le roman original se déroule en Angleterre. Afin d'enrichir l'histoire en la transposant en Corée, j'ai opté pour l'époque de l'occupation japonaise. À l'époque, ce n'est pas seulement la culture japonaise qui a été introduite en Corée. Le Japon s'était ouvert aux puissances occidentales et à leurs cultures bien avant la Corée. Ainsi, pendant l'occupation, c'est tout un tas de cultures occidentales que les Coréens ont été obligés d'accepter.

Le vrai rôle de cette grande maison est de donner une idée de la Corée colonisée. Elle exprime la modernisation forcée et artificielle de la Corée par l'impérialisme japonais. Du point de vue d'Hideko, la maison est l'un de ces châteaux dans lesquels on enferme les princesses. La bibliothèque serait comme un empire bâti par le personnage de l'oncle, Kouzuki.

J'ai travaillé en étroite collaboration avec ma directrice artistique, Ryu Seong-hie. Cette culture japonaise et occidentale a été greffée de manière artificielle et barbare en Corée. Mais il fallait que ce soit perceptible pour le public. C'était plus facile à dire qu'à faire. Cette harmonie dérangeante devait être une harmonie quand même ! Il fallait qu'il y ait une forme de beauté, grotesque voire ridicule, mais singulière, déroulant une esthétique qui lui est propre.

J'ai fait beaucoup de recherches, notamment sur Internet, et l'équipe s'est rendue au Japon pour étudier l'architecture. Trouver le lieu de tournage au Japon a beaucoup accéléré le processus : la maison que nous avons choisie a été une vraie source d'inspiration. Dans le film, elle a une aile japonaise et une aile occidentale. Pour toutes les scènes d'intérieur, nous avons recréé les pièces en studio : il s'agissait de création pure, rien n'est inspiré du vrai intérieur de la maison. En extérieur, tout a été tourné en décor réel. C'est surtout vrai pour la partie japonaise, car pour l'aile occidentale je n'étais pas satisfait des couleurs et des dimensions, du coup nous avons recréé de nombreuses choses numériquement, par dessus les vraies images.







« Le vrai rôle de cette grande maison est de donner une idée de la Corée colonisée.

Park Chan-wook

Pour la bibliothèque, c'est de la création intégrale. C'était un travail énorme. Le concept était de la penser comme un coffre de banque. Totalement fermée, avec une double porte. Concernant les rayons de livres qui s'enchaînent, il fallait un esprit occidental, rien à voir avec le Japon. Puis il y a ce long couloir qui mène vers le grand espace de tatamis : ce n'est pas un escalier mais une pente descendante. Il fallait qu'on ait une vue imprenable sur les tatamis – et c'est un clin d'œil au cinéma ou au théâtre. Et au bout, il y a une série de marches, qui forment une tribune. L'espace des tatamis fait une scène, à laquelle les invités n'ont pas accès. Les soirs de lecture, on retire quelques tatamis pour le décor. Il y a des fontaines artificielles, des roches, des plantes. Je suis très admiratif du travail de la directrice artistique, car la scène est en fait une reproduction du jardin japonais – qui recrée l'univers via une fontaine symbolisant la mer, le sable pour évoquer la plage… C'est cette idée qui a permis la construction de ce décor. La bibliothèque est en soi un endroit secret, mais elle recèle d'un autre endroit encore plus mystérieux : il suffit d'ouvrir une trappe pour accéder à un sous-sol.

L'estrade/scène dans le film est inspirée du tokonoma et Hideko est la fleur, élément central et incontournable de cet espace. Le tokonoma est une salle qui était réservée pour la cérémonie du thé chez les Japonais bien nés. Il y a des fleurs et un cadre, dans lequel on inscrivait l'ordre du jour – peut-être un poème sur le printemps…"

Les violentes envolées du cinéma de Park Chan-wook



"JSA, SYMPATHY FOR MR VENGEANCE et OLD BOY *(ses trois premiers succès en Occident, ndlr)* étaient des films très masculins. Je me souviens que pour la tournée promo d'OLD BOY, il n'y avait que des hommes pour me demander des autographes. Des gros durs, des tatoués, même ! *(Rires.)* Ce n'était pas forcément le public que je convoitais. C'est en partie pour cela que j'ai réalisé LADY VENGEANCE. Et depuis, je compte davantage de femmes parmi mes fans.

C'est vrai qu'avec STOKER, THIRST et MADEMOISELLE, je m'intéresse davantage à des échanges sentimentaux. Peut-être ces films-là sont-ils plus subtils que mes précédents. Ce n'est pas forcément voulu ni conscient. Les thèmes qui sont développés dans MADEMOISELLE sont d'une grande violence. Ils sont peut-être traités de manière moins graphique, mais rien ne leur enlève leur violence. Faire un film féministe, c'était tout à fait mon idée, mais libre aux gens de recevoir MADEMOISELLE comme ils le sentent."







Ha Jung-woo, un héros coréen

Il rêve de travailler avec Woody Allen : normal, dirait n'importe quel Coréen, son dada, c'est la comédie. C'est par là qu'il a démarré au cinéma. Pour les Occidentaux, ce n'est pas évident : les films de Ha Jung-woo qui parviennent jusque sur le marché français sont des actioners, des polars, des fresques historiques explosives. KUNDO, ASSASSINATION, TERROR LIVE et bien évidemment THE CHASER et THE MURDERER, les deux diamants bruts de Na Hong-jin présentés à Cannes. Ainsi avons-nous fait la connaissance de cet acteur majestueux, grand, élancé, d'une beauté inouïe. À Cannes, il rougit quand on lui rappelle son statut de star et de sex-symbol. "Parce que je suis bankable, j'ai de grosses responsabilités. Je dois être tout le temps performant. Tout le monde rêve de travailler pour Park Chan-wook", nous dit-il. En Corée, Ha Jung-woo incarne souvent "le mâle typique", nous explique le réalisateur. "Il y a même un côté lourdaud, voire insistant, dans cette image du mâle coréen." Et le voilà dans ce féministe MADEMOISELLE, prédateur castré. "Je ne voulais pas casser son image, mais l'utiliser en partie, précise Park. L'idée est de ne jamais rendre classe cette image de macho." Mais loin du metteur en scène l'idée d'humilier l'un des comédiens les plus populaires de Corée. L'acteur était complice. "Il était tout à fait prévenu. Ha Jung-woo a démarré en bas de l'échelle et il est très intelligent : dès qu'il a lu le scénario, il a tout à fait compris le personnage. En plaisantant, il a même dit que c'en était fini de sa vie de coqueluche." Pas demain la veille. Et puis même ? Si Ha Jung-woo ne fait plus rêver les jeunes filles en fleur, il lui restera tous les autres cinéphiles à conquérir. Et c'est par ces choix que la magie opèrera. "Ce qui m'intéresse d'abord dans un projet, c'est le scénario. Peu importe si c'est un film commercial à gros budget ou un film indépendant underground. C'est impossible de savoir à l'avance le potentiel d'un film pour l'étranger. Il y a des cinéastes coréens très connus sur la scène internationale : est-ce que ça voudrait dire que je dois choisir uniquement leurs films ? Je ne pense pas. Ça m'intéresse de chercher les réalisateurs de la nouvelle scène du cinéma coréen. Et c'est notamment pour ça que j'ai fait THE TERROR LIVE de Kim Byeong-woo. Là, dernièrement, je viens de finir le tournage du nouveau film de Kim Seong-hun, qui a réalisé HARD DAY il y a deux ans. THE TUNNEL va bientôt sortir. Elle est là, la nouvelle génération." L'opération séduction de Ha Jung-woo ne fait que commencer. ●

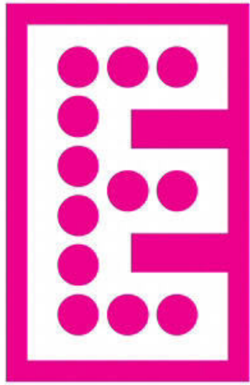

BOLLINGER

ABSOLUTELY FABULOUS

Never Mind the Botox

En 1992 naissait la série ABSOLUTELY FABULOUS, bulle acide d'irrévérence faisant le portrait grimaçant du monde de la mode. Près de vingt-cinq ans plus tard, elle se décline sur grand écran – on a préféré oublier la version française signée Gabriel Aghion. Avec la réalisatrice Mandie Fletcher puis avec la créatrice et actrice de la série, Jennifer Saunders, et sa comparse Joanna Lumley, Cinemateaser radiographie une légende increvable.

De Mandie Fletcher. Sortie le 7 décembre. Par Aurélien Allin



dina Monsoon (Jennifer Saunders), RP ratée toujours en quête de hype faisandée, fille indigne et mère absente. Patsy Stone (Joanna Lumley), grande manitou de la presse féminine, sordide mangeuse d'hommes, prêtresse du cool et du fabuleux. Le duo central d'ABSOLUTELY FABULOUS picole, fume, se drogue, insulte son prochain, ne croit ni en l'empathie ni en la bonté et pense que l'image est tout, fait tout. Patsy et Edina sont odieuses, irresponsables, égoïstes, grossières, vulgaires. De vrais symboles euro-trash bêtes et méchants. Et c'est bien ce qui a fait leur légende. Dérivée d'un sketch diffusé en 1990 dans l'émission FRENCH & SAUNDERS, la série ABSOLUTELY FABULOUS – AB FAB pour les intimes – a beau ne compter que 39 épisodes (quatre saisons de six épisodes, une autre de huit segments et sept épisodes spéciaux étalés sur vingt ans), elle n'a jamais perdu de son aura, au point que nombre sont ceux ayant réclamé à la créatrice Jennifer Saunders d'écrire un film qui mènerait Patsy et Edina vers un acmé d'outrance.

Plusieurs fois annoncé, notamment en 2011, mais jamais concrétisé, le film ABSOLUTELY FABULOUS voit enfin le jour, près de vingt-cinq ans après la création de la série. "Les gens demandent à Jennifer d'écrire ce film depuis vingt-et-un ans, nous explique la réalisatrice Mandie Fletcher. Je pense qu'elle avait peur. Pourtant AB FAB, plus que d'autres séries, sied parfaitement au grand écran. D'autres auront toujours l'air étriqué au cinéma (…) alors qu'AB FAB, c'est du strass, du glamour, du bling : en un sens, le format télé forçait la série à se retenir. AB FAB n'attendait qu'une chose : disposer d'un plus large canevas." L'occasion d'illustrer encore un peu plus le caractère bigger than life de Patsy et Edina, tornades de ridicule et caricatures über-exacerbées d'un monde superficiel de l'image qui, aujourd'hui, via la télé réalité et les réseaux sociaux, semble avoir contaminé toutes les strates de la société. "Bien sûr, AB FAB a toujours eu une certaine profondeur dans son portrait d'une famille dysfonctionnelle ou de l'amitié, analyse Fletcher. Mais la série a aussi toujours été un cartoon. Par exemple, elles se prennent de folles gamelles dans les escaliers et se relèvent alors que de telles chutes tueraient n'importe qui dans la vie. *(Rires.)*"

Mandie Fletcher, qui a connu Jennifer Saunders sur la série JAM & JERUSALEM (2006-2009), sait de quoi elle parle. Spécialiste de la comédie télé anglaise depuis le milieu des années 80, elle a mis en image nombre de déconnades british, dont BLACK ADDER,



« AB FAB, c'est du strass, du glamour, du bling : en un sens, le format télé forçait la série à se retenir.

Mandie Fletcher, réalisatrice





et a fini par bosser sur AB FAB en 2011 en mettant en scène les trois derniers épisodes spéciaux en date. Qu'il s'agisse de diriger Rowan Atkinson, Miranda Hart, Hugh Laurie ou Jennifer Saunders, le challenge reste toujours le même : "Les comédiens sont tous différents les uns des autres. Certains sont très tourmentés, d'autres sont d'une compagnie fantastique. Mon job, c'est d'obtenir le meilleur d'eux, peu importe qu'ils soient des hommes, des femmes, des dépressifs, des entertainers nés. Pareil sur AB FAB : il fallait que je canalise le fun et l'énergie pour obtenir ce qu'on voulait." Surtout qu'en dépit du soutien d'une major américaine, la Fox, ABSOLUTELY FABULOUS LE FILM n'a pas disposé de moyens si démesurés par rapport aux épisodes spéciaux. "Ma méthode de travail a été à peu près la même, nous explique-t-elle. Je pensais avoir plus de temps sur le film et ça n'a pas été le cas. On avait un planning très serré. Mon expérience télé a été vitale : je savais comment travailler très rapidement et efficacement."

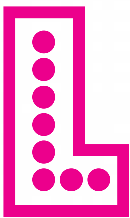
Rare signe extérieur de richesse : un foisonnement de cameos, dont Kate Moss, Rebel Wilson, Gwendoline Christie ou Jon Hamm. "J'avais une vision très claire du fait que ça devait rester le film de Patsy et Edina. À part Jon Hamm et Rebel Wilson, les cameos ont très peu à jouer. Mais même en tournant la scène de Rebel, il m'était facile de trouver l'équilibre car elle reste centrée sur Patsy. Il faut juste toujours se cramponner à l'histoire." Une histoire typique d'AB FAB : Edina apprend que Kate Moss a besoin d'une nouvelle RP et fait tout pour obtenir le poste. Par un malheureux concours de circonstances, elle provoque la mort accidentelle du mannequin. Conspuée et traquée, elle fuit en Provence avec Patsy… "La comédie britannique a tendance à parler de losers, nous dit la réalisatrice. Je ne sais pas si on aurait pu avoir une série comme CHEERS en Angleterre – Ted Danson était trop beau garçon, trop cool. On ne fait pas ça en Grande-Bretagne. Chez nous, dans la comédie, la vie n'est pas facile et on a tendance à rigoler de ceux qui essaient de s'améliorer et échouent." Ce serait faire presque trop d'honneurs à Patsy et Edina : qui oserait croire qu'elles essaient vraiment de s'améliorer ? Increvables, elles restent celles que l'on a connues dans les années 90 et l'on est persuadé qu'elles n'auront pas bougé d'un iota si on devait les retrouver dans le futur. ABSOLUTELY FABULOUS LE FILM aura tout de même été l'occasion d'un changement notable : dans la carrière de Mandie Fletcher. À l'image de Susanna White qui, en trente ans de métier à la télé, n'avait eu que peu d'occasions de passer au cinéma jusqu'à UN TRAÎTRE IDÉAL, Fletcher entend bien transformer l'essai. "Je suis une réalisatrice de comédie. Je ne fais pas de drames. Or, il y a peu de films de comédie en Grande-Bretagne. Alors aucune proposition ne m'est parvenue. Aujourd'hui, j'ai quatre scripts qui m'attendent sur mon bureau. Maintenant que j'ai fait AB FAB, je ne vais pas revenir en arrière. La télé m'a préparée pour ce film, merci bien à elle. Mais maintenant, ça suffit."





JENNIFER SAUNDERS & JOANNA LUMLEY

Interviewer un duo qui collabore en symbiose depuis si longtemps peut se révéler une mission impossible. Pas quand il s'agit de Jennifer Saunders et Joanna Lumley. Avenantes et hilarantes, assises confortablement dans un canapé ou nonchalamment sur le rebord d'une fenêtre pour fumer, elles sont comme des tantes über cool qui distillent leur sagesse – sur la comédie au féminin ou la difficulté de faire rire sans offenser. Fabuleuses au point de dire du bien de l'adaptation française d'AB FAB. Enfin… presque.



La France a fait un film AB FAB il y a de ça quinze ans…
Joanna Lumley : Oui, on l'a vu !

Avez-vous réalisé à ce moment-là qu'il n'y avait que vous pour incarner Patsy et Edina ?
Jennifer Saunders : Je trouve qu'ils ont fait du bon boulot.
Joanna Lumley : Moi aussi.
Jennifer Saunders : En revanche, je crois qu'ils ont oublié quelque chose qui, à mon sens, est essentiel et que j'aime aborder quand j'écris la série, c'est la relation entre Edina et sa fille Saffron. Mais aussi cette sorte de ménage à trois bizarre entre Edina, Patsy et Saffron. Je crois que si on se concentre trop sur le monde de la mode et le caractère outrancier des personnages, on manque quelque chose.
Joanna Lumley : De toute façon, les remakes fonctionnent rarement. Il y a toujours quelque chose de l'original qui sera considéré trop faible, trop vieux, pas assez ample ou autre. S'ils refaisaient CASABLANCA, ils trouveraient sans doute le moyen d'avoir de plus beaux décors mais ce ne serait pas CASABLANCA.

On parle d'un film AB FAB de votre cru depuis des années. Jennifer, vous aviez même déclaré avoir peur qu'il gâche tout…
Jennifer Saunders : Nous n'étions pas si réticentes que ça à l'idée de reprendre AB FAB car nous l'avons constamment fait à la télé. Tous les trois ans, on revenait pour un ou plusieurs épisodes spéciaux. En revanche j'étais consciente que peu de séries télé ont fait la transition vers le cinéma avec succès. Je ressentais donc une certaine pression.

Mais pourquoi le cinéma ? Les épisodes spéciaux avaient déjà une plus grande ampleur que les épisodes classiques.
Jennifer Saunders : La raison est simple : le budget ! *(Rires.)* Sérieusement. En télé aujourd'hui, il n'y a plus le genre de budgets qu'on nous allouait auparavant. Nous avions accès à tout ce dont nous avions besoin, des décors aux costumes. Si nous devions faire un épisode spécial aujourd'hui nous devrions faire davantage de compromis. Il était plus facile de faire un film.

Vous trouvez qu'en Angleterre, la comédie n'est plus autant respectée qu'avant ?
Joanna Lumley : La télé réalité a pris le contrôle et mis la comédie mais aussi les séries dramatiques de côté. Aujourd'hui, on ne produit plus que des 'sur dramas' – il y en a un ou deux par an, pas plus. Quant à la comédie elle doit être cantonnée à trois décors de sitcom. Il serait difficile de faire aujourd'hui un épisode spécial comme celui que nous avions tourné à Val d'Isère. *("The Last Shout Part 1", diffusé en novembre 1996, ndlr)*
Jennifer Saunders : Nous n'aurions pas le budget, non.

Cet été, Paul Feig nous disait que les gens ne vont plus voir les comédies pour rire, parce qu'ils se méfient. Diriez-vous qu'aujourd'hui, faire de la comédie signifie forcément offenser quelqu'un ?
Jennifer Saunders : Les gens sont plus facilement offensés de nos jours, oui. Et je crois que ça inquiète beaucoup les chaînes de télé et les sociétés de production. Elles ne veulent pas être poursuivies en justice ou attaquées sur Twitter. Aujourd'hui, les choses prennent une proportion folle en un temps record. Il suffit qu'une seule personne soit offensée et soudain, le monde entier l'est aussi. Ils ne savent parfois même pas de quoi il s'agit ou pire, ça ne mérite pas tout ce bruit. Tout ça a à voir avec le besoin de 'faire partie d'un gang', je crois. Ce serait très difficile de faire aujourd'hui la même série que nous faisions dans les années 1990.

Du coup vous vous imposez plus de limites dans votre écriture et votre interprétation ?
Joanna Lumley (à Jennifer Saunders) : Tu m'as dit que, quand tu avais fini d'écrire le script du film, tu avais dû le faire lire par des avocats, non ? Tu ne faisais pas ça avant. De nos jours, il faut leur soumettre pour qu'ils estiment si tel ou tel dialogue peut poser problème. Mais ils n'ont pas trop fait de remarques, si ?
Jennifer Saunders : Il y en a eu un peu, si. Les gens sont dans la culture de la poursuite judiciaire. Je ne devrais sans doute pas le dire. On pourrait penser que les choses sont plus simples de nos jours mais non, pas du tout. C'est plus difficile qu'avant.

AB FAB marquait une des premières fois où des femmes se prenaient le droit d'être aussi vulgaires et outrancières que des hommes. Avez-vous eu envie de repousser toujours plus ces limites ?
Joanna Lumley : Je crois que le but était avant tout d'être drôles.
Jennifer Saunders : Exactement. Sinon, ➤

cela aurait rapidement pu devenir écœurant. *(Rires.)* Tant que c'est drôle, tant qu'une situation semble plausible dans la vie de Patsy et Edina, ou qu'elle est comprise comme ridicule, OK. Mais il ne fallait pas que ça devienne atroce. Nous avons toujours été au bord de l'atroce seulement ! *(Rires.)*
Joanna Lumley : Et puis même lorsqu'elles disent des choses cruelles, le fait que Patsy et Edina soient si ridicules annule tout. Il ne faut pas s'offenser d'AB FAB car ce n'est évidemment pas un regard naturaliste sur le monde. Il faudrait sérieusement manquer d'humour pour s'offusquer.

Diriez-vous qu'AB FAB a changé la donne pour ce que les femmes pouvaient faire en comédie ?
Jennifer Saunders : C'est possible, oui. Je ne crois pas avoir vu des choses comme AB FAB avant, même si c'est vrai que Lucille Ball se soulait à l'écran dans I LOVE LUCY. Beaucoup de sitcoms évoluaient auparavant autour de la 'famille normale' – le père, la mère, les enfants. Les personnages pouvaient éventuellement être farfelus mais cela ne devait pas trop s'éloigner d'un ton familial. Mais c'est quoi la famille, de nos jours ? Pour moi, la famille, ça peut être des tas de choses. Beaucoup de gens ayant grandi dans les 60's ont eu des enfants très sérieux car il fallait bien que quelqu'un soit responsable. Toute une génération s'est donc rendue responsable pour le mauvais comportement de ses aînés.

Quand la série a débuté, le monde de la mode et des RP était une cible facile. Mais en 25 ans, le monde entier est devenu aussi superficiel avec la télé réalité et les réseaux sociaux. Est-ce plus difficile aujourd'hui de faire de Patsy et Edina des vecteurs satiriques ?
Joanna Lumley : Jennifer a été très maligne à ce sujet dans le film car Edina y est anxieuse que cette prise de pouvoir de l'image l'anéantisse. Comme vous le dites, aujourd'hui tout le monde est son propre RP. L'image, tout le monde s'en occupe.
Jennifer Saunders : À l'époque, les magazines n'avaient qu'un seul but : rendre les personnalités fabuleuses. Cela aurait été considéré complètement absurde de publier une photo de quelqu'un sous un mauvais jour. Ça, c'est un concept nouveau apparu ces vingt dernières années.

Mais même si le film parle de notre monde, vous ne courrez pas derrière l'air du temps. Diriez-vous que les personnages doivent être le vecteur de la satire, plus que le contexte ?
Jennifer Saunders : Oui, complètement. Surtout au cinéma. Dans une série télé, vous pouvez passer dix minutes à parler de Twitter car ça aura l'allure d'un sketch. Dans un film, il faut que les choses tournent autour des personnages avant tout. Il faut qu'il y ait un dilemme, une intrigue, une émotion. Il faut qu'il y ait un début et une fin pour les personnages. Du coup, tous les petits sketchs sont proscrits.



Dans un épisode de la première saison, Patsy et Edina se rendaient en Provence en hiver. Tout était gris ou beige et vous arriviez en voiture rouge, en costumes bariolés… Le défi est-il de parvenir à intégrer ces deux personnages dans un monde réaliste ?
Joanna Lumley : Dans les toutes premières saisons, nous avons tourné en Provence, à Val d'Isère, au Maroc, à New York. Nous avons souvent joué 'dans le monde réel', nous sommes souvent sorties des studios de tournage.
Jennifer Saunders : Au tout début, la transition entre les studios et les décors naturels était aussi technique car nous passions de caméras vidéo à des caméras pellicule. Il y avait donc une nette différence de qualité – d'image et de son. Aujourd'hui, tout est numérique et du coup, la différence entre un plateau de studio et un plateau en extérieur n'est plus visible.

Même dans votre jeu ? Le fait de faire évoluer Patsy et Edina – qui sont très cartoonesques – dans un décor réaliste ne change rien ?
Joanna Lumley : Non. Dans un cas comme dans l'autre, on est juste devant une caméra.
Jennifer Saunders : Rentre aussi en ligne de compte le fait que l'on joue l'une pour l'autre. Si on descend une rue, on essaie de se faire rire l'une l'autre. On ne fait pas qu'incarner Patsy et Edina. On essaie aussi de divertir l'autre.

Une scène du film est assez émouvante à ce sujet : quand Patsy dit à Edina qu'elle est son miroir, qu'elle n'a pas besoin des autres… AB FAB est-il devenu méta pour vous ? Finissez-vous par parler de l'amitié qui vous lie ?
Jennifer Saunders : Bien sûr ! Je suis sûre qu'il y a des moments sur le plateau où je demande à Joanna de quoi j'ai l'air et elle me répond 'Tu es fabuleuse'. *(Rires.)*
Joanna Lumley : C'est certain. Surtout quand tes chaussures te font souffrir ! Je

« Parce que je joue dans AB FAB, on m'a souvent proposé des rôles de femmes qui picolent trop.

Joanna Lumley



crois qu'en un sens, AB FAB est un exemple parfait de vie imitant l'art. Jennifer et moi sommes amies depuis 25 ans mais Patsy et Edina le sont depuis leur petite enfance. Elles seront amies jusqu'à la fin.

Êtes-vous conscientes à quel point ces personnages sont imprimés dans la conscience populaire ?
Joanna Lumley : Oui… Parce que je joue dans AB FAB, on m'a souvent proposé des rôles de femmes qui picolent trop. *(Rires.) (Jennifer Saunders éclate de rire, ndlr)* Et c'est parce que tout le monde m'identifie à Patsy.
Jennifer Saunders : Ils savent que tu peux le faire ! *(Rires.)*
Joanna Lumley : Oui, voilà. Ils m'associent à Patsy donc ils se disent que si je picole dans AB FAB, je peux bien picoler ailleurs. Je dois donc faire très attention car je veux que Patsy soit le seul de mes personnages à avoir ces caractéristiques. Peut-être que c'est pour ça que je participe à beaucoup de documentaires : là au moins je peux être complètement moi-même et ne pas être Patsy du tout.

Pensez-vous que vous engager peut être l'opportunité pour un réalisateur d'insuffler un commentaire méta par le simple fait que le public vous identifie à AB FAB ?
Joanna Lumley : Quand ils engagent Jennifer, ils ont aussi à faire avec l'héritage de FRENCH & SAUNDERS, qui est une émission légendaire en Angleterre.
Jennifer Saunders : Du coup on m'engage uniquement pour…
Joanna Lumley : … faire des voix !
Jennifer Saunders : … faire des voix ! *(Rires.)* Je fais des voix dans des animations maintenant, c'est ma carrière principale. C'est formidable, j'adore ça. Au moins, on n'a pas à penser à quoi on ressemble.
Joanna Lumley : C'est un bon moyen d'échapper à son image, oui.
Jennifer Saunders : Oui, je n'ai qu'à m'assurer d'être drôle. J'ai quelques animations qui arrivent ! *(Rires.) (Après avoir été la Reine dans LES MINIONS, elle sera une des voix originales de TOUS EN SCÈNE, ndlr)*

Vous vous sentez prisonnières de Patsy et Edina ?
Joanna Lumley : Oh non pas du tout.
Jennifer Saunders : D'autant qu'on va pouvoir les laisser de côté pendant un moment. Et on aime toujours y revenir. On sait qu'elles sont toujours en vie – dans la série, on les a montrées très âgées. On peut donc les faire revenir quand on veut.
Joanna Lumley : La marionnette est toujours là quand le marionnettiste la remet dans sa boîte… Il nous suffit de toucher les cordes pour être immédiatement dans leur peau. On n'a même pas à penser où elles en sont dans leur vie. Elles sont toujours elles-mêmes. Elles ont grandi et vieilli en nous, à nos côtés.

Vous n'avez donc aucun mal à retrouver le rythme après des années de pause ?
Jennifer Saunders : Non, elles reviennent vraiment très facilement. Patsy ne change jamais, elle reste cette créature sublime qui garde la même apparence, la même attitude. En revanche, Edina s'intègre davantage au monde et avec l'âge, elle devient de plus en plus anxieuse. J'ai 58 ans et je peux vous dire que je passe volontairement à côté de plein de choses. Non, je n'écouterai pas ce nouveau groupe à la mode. Non, je ne ressens pas le besoin d'être à la page. J'arrive à peine à gérer Facebook. Instagram, c'est déjà plus compliqué. Je ne fais pas partie des gens capables d'écrire des textos avec les deux pouces. *(Rires.)* Du coup, si moi je suis comme ça face au monde actuel, que dire d'Edina ?
Joanna Lumley : Je n'achète plus de nouveaux bouquins car j'en ai déjà trop. Je lis constamment mais même si je lisais un livre par jour, je ne pourrais pas écumer tous ceux que j'ai chez moi. J'en suis presque à espérer que plus personne n'écrive de bons romans… Et c'est pareil avec la musique, la mode etc.
Jennifer Saunders : En musique, j'essaie parfois. En ce moment, mon nouveau groupe préféré de tous les temps, c'est Christine & The Queens. Mais je sais que ça va me faire l'année. En tant qu'artiste, il y a toujours des tas de choses qui m'intéressent, que je veux faire, sur lesquelles je veux écrire. Mais il faut quand même trouver le temps, se forcer à arrêter le reste car sinon le monde vous exhorte constamment à faire ceci, aller là etc.
Joanna Lumley : En tant qu'acteur, on se nourrit de tout ce que l'on croise dans la vie pour enrichir nos personnages. Mais il faut pourtant savoir s'arrêter. Quand je lis des recettes, j'ai parfois l'impression qu'ils essaient de rendre tout toujours plus intéressant. Alors que tout ce dont j'ai besoin, c'est qu'on me dise que ça va être beau et délicieux. Je n'ai pas besoin que les épinards soient fouettés en mousse ! *(Jennifer Saunders éclate de rire, ndlr)*

Avez-vous des plans pour Patsy et Edina ?
Jennifer Saunders : Toujours. On parle tout le temps d'elles. On est toujours en train de se dire : 'Ce ne serait pas drôle si elles faisaient ça ? Si elles allaient là ?' Parfois, il me suffit d'ouvrir un magazine et de lire un truc sur un nouveau traitement à la mode et je me dis : 'Oh come on !' Dans nos têtes, elles sont toujours là car elles nous font toujours rire.

Les Animaux Fantastiques



David Yates fait le point sur Norbert

À 52 ans, David Yates est peut-être l'un des hommes les plus scrutés d'Angleterre. Réalisateur de la moitié des aventures d'Harry Potter au cinéma, le voici en charge de transposer sur grand écran celles de Norbert Dragonneau et de ses animaux fantastiques dans un spin-off prequel. L'attente est énorme et pourtant le risque semble minime. Un univers déjà connu, un casting de stars (Eddie Redmayne, Colin Farrell) et surtout un réalisateur aguerri, adoubé par J.K Rowling herself : Warner a mis toutes les chances de son côté pour ce qui s'annonce comme une nouvelle franchise à succès. Mais LES ANIMAUX FANTASTIQUES est-il vraiment une suite ou un renouveau ?

De David Yates. Sortie le 16 novembre
Propos recueillis par Renan Cros





ES ANIMAUX FANTASTIQUES s'annonce comme un évènement. Et pourtant, on ne sait finalement pas grand-chose à son sujet. Comment le définiriez-vous ?
Si vous en savez peu, c'est bien pour une raison. C'est un film qui réserve beaucoup de surprises. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'on y retrouve l'univers de J.K Rowling transposé dans le New York de la fin des années 20. On va y retrouver des créatures magiques et dangereuses lâchées par erreur dans la nature. Il y a un nouveau héros, Norbert Dragonneau et avec lui, comme avec Harry, nous allons découvrir le monde de la magie et les règles singulières qui existent aux États-Unis. C'est vraiment très différent de Poudlard. Je suis content d'avoir pu faire ce film parce qu'il est plus léger, plus joyeux que les HARRY dont je me suis occupé. Je vais enfin pouvoir exprimer mon côté fun !

Le film se situe dans les années 20, les années folles, connues comme une période de fête et d'insouciance. Est-ce que cela a influencé le ton du film ?
Oui, il y a beaucoup d'humour, même si ce n'est pas une comédie. Mais on a vraiment essayé de trouver un ton léger, trépidant, festif. Évidemment, comme toujours chez J.K Rowling, la tragédie guette. Le film se balance ainsi entre la fantaisie et le drame.

En quoi Norbert est-il différent d'Harry ?
Ce n'est pas un enfant. Même si, comme Harry, il va apprendre des choses et progresser, le personnage n'a pas du tout la même naïveté. Il n'est pas dans la position de l'élève qui doit se soumettre à l'autorité. Le fait que l'action se passe à l'échelle d'une ville et non d'un collège change beaucoup de choses, aussi. Je trouve qu'on voit tout de suite la différence. Norbert a les questionnements et le comportement d'un adulte. Après, je vais avoir du mal à vous dire que Norbert n'a rien à voir avec Harry. Ne serait-ce que parce que leurs histoires vont se croiser bien plus tard… Norbert et Harry sont les faces opposées d'un même univers. L'univers est différent, les personnages sont différents mais les deux mondes cohabitent et finissent par se croiser.

L'histoire d'Harry Potter est celle d'un passage à l'âge adulte. Les livres et les films racontaient comment, en affrontant ses démons et son passé, Harry grandissait. Vers quoi tend ce nouvel univers ? Comment sera-t-il structuré en épisodes ?
C'est l'histoire d'un homme qui n'arrive pas à trouver sa place dans le monde. Il est maladroit, timide et a du mal à connecter avec les autres. Il préfère ses créatures aux êtres humains. Cette aventure va l'obliger à se rapprocher des gens, à prendre des risques. C'est une sorte de réconciliation entre l'homme et la nature mais c'est aussi un film sur l'engagement. Norbert va comprendre qu'il ne peut pas vivre seul, qu'il a besoin des autres et inversement. Prendre ses responsabilités, s'engager pour les autres, comprendre que nous sommes responsables du monde dans lequel nous vivons. C'est un film très politique, en fait. Qu'est-ce que c'est que d'avoir des valeurs ? Que de se battre pour elles et défendre les autres ? Voilà le parcours de Norbert.



Ce seront des films plus sérieux ?
Non. C'est tout l'art de J.K Rowling. Comme pour HARRY POTTER, elle a su faire passer des messages et des idées par le merveilleux et la magie. C'est ce qui me plaît particulièrement dans ses histoires. C'est à la fois léger et grave. Mon ambition en tant que réalisateur, c'est d'être à la hauteur de ça. Faire en sorte que le film vous permette de penser à autre chose, de vous évader et en même temps, vous fasse réfléchir et vous enrichisse personnellement.

Considérez-vous LES ANIMAUX FANTASTIQUES comme la continuité logique de votre travail sur les HARRY POTTER ou un véritable renouveau ?
Les deux. Je connais J.K. Rowling, je comprends son travail, ses ambitions. Je suis comme à la maison, en quelque sorte. Mais en même temps, cette fois-ci, on me permet de la redécorer moi-même. Je dois tout inventer, tout créer. Je suis arrivé sur la série des HARRY POTTER à mi-parcours. J'ai dû prendre le train en marche. Là, on me propose de fabriquer la locomotive. Il y a quelque chose de très excitant à inventer un monde de toute pièce. J'ai adoré être en charge de la noirceur et de la tragédie dans la série des HARRY POTTER. Mais là, avec LES ANIMAUX FANTASTIQUES, j'ai la chance de pouvoir faire découvrir ce monde au public.

Vous venez notamment de la série télévisée politique anglaise (dont STATE OF PLAY). Vous aviez vraiment réussi à instaurer quelque chose de très contemporain dans les derniers HARRY POTTER, une tension et une noirceur que l'on retrouvait dans vos œuvres télé. Est-ce le cas aussi pour LES ANIMAUX FANTASTIQUES ?
Oui. C'est pour ça, d'ailleurs, que je me sens si à l'aise dans l'univers de J.K. Il y a

quelque chose de très noir, de très dur, une tension sous-jacente qui m'intéresse. Plus encore, je crois que son univers magique est une métaphore très juste de notre monde. Les conflits qui surviennent dans LES ANIMAUX FANTASTIQUES renvoient de manière très forte aux problèmes du monde contemporain. Avec J.K., j'ai toujours un pied dans l'imaginaire et un pied sur la terre ferme. Le film a beau se passer dans les années 1920, j'ai essayé comme J.K. le voudrait, de le regarder comme aujourd'hui. Les équipes ont fait un gros travail de reconstitution, c'est magnifique. Vous avez l'impression d'y être. Mais mon travail consiste à dynamiser ça et à ne pas faire en sorte que le public soit juste en face d'une reconstitution.

Les HARRY POTTER étaient des films très spectaculaires et inquiétants, notamment grâce aux Mange-Mort et à Voldemort. Comment LES ANIMAUX FANTASTIQUES peut-il faire mieux ?
Il ne s'agit pas de faire mieux. Ce serait une erreur, pour nous, de comparer. Bien sûr que le film doit en mettre plein les yeux. C'est le contrat signé avec le spectateur. Et je crois que le film est à la hauteur. Mais ce qui fait la singularité des œuvres de J.K. Rowling, contrairement aux autres blockbusters merveilleux, c'est qu'il y a une vraie attention portée aux personnages. En tant que réalisateur, c'est un bonheur. On peut ciseler chaque dialogue, travailler précisément les intentions et les émotions du personnage. On fait du spectacle humain. J'espère que les spectateurs vont tomber amoureux de ces personnages. Comme moi, à la lecture. En ce qui concerne les Mange-Mort et Voldemort, je crois vraiment que les ennemis de ce nouvel univers sont tout aussi inquiétants, voire plus. Voldemort faisait peur parce qu'on ne le voyait pas… Là, c'est très différent. Je trouve le vilain très effrayant. Mais je ne peux pas vous en dire plus.

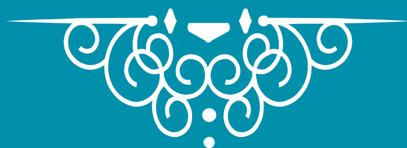
Vous semblez vouloir être très fidèle à l'œuvre mais aussi aux intentions de J.K. Rowling. Comment définiriez-vous son travail ?
La première chose qui me frappe dans ses livres, c'est sa capacité à créer de grands personnages auxquels on s'attache immédiatement. Ils sont toujours très humains parce qu'elle a compris que personne n'est parfait. Alors elle raconte des histoires de gens qui se trompent, essaient, osent et forcément ça nous parle. Il y a quelque chose de très positif dans son imaginaire et sa manière de le transmettre. Ses livres aident à aller mieux. On souffre avec les personnages, on apprend à grandir avec eux. J.K. utilise l'imaginaire pour nous parler de nos blessures. Elle célèbre la tolérance, le droit à l'erreur, la nécessité d'écouter l'autre, de le comprendre. Ses livres nous parlent de nous parce qu'ils nous écoutent et nous apprennent à écouter. Les héros de J.K. sont des êtres curieux, qui s'intéressent au monde qui les entoure. C'est de ça dont le monde a besoin : un peu de curiosité.

« Je suis arrivé sur la série des HARRY POTTER à mi-parcours. J'ai dû prendre le train en marche. Là, on me propose de fabriquer la locomotive.





Qui sont les vrais magiciens de la franchise HARRY POTTER ?



En travaillant tous les éléments graphiques des films, des livres, des goodies et des parcs à thèmes "Harry Potter", Miraphora Mina et Eduardo Lima assurent la cohérence d'un univers transmédia, par petites touches.

Par Emmanuelle Spadacenta





The Graphic Art of Fantastic Beasts & Where to Find Them & The Harry Potter Films
Galerie Arludik
Du 4 novembre au 4 mars

Du 4 novembre au 4 mars prochain, MinaLima expose ses créations au musée parisien Arludik, c'est-à-dire quelques-uns des milliers d'accessoires et autres éléments graphiques de la première franchise HARRY POTTER et sa franchise spin-off LES ANIMAUX FANTASTIQUES (composée de cinq films à venir – le premier volet sort en novembre). MinaLima, ce sont Miraphora Mina et Eduardo Lima, graphic designers dont le job est de "dessiner tous les accessoires qui ont un élément graphique, nous dit Miraphora. Cela va des choses qui sont scriptées – c'est-à-dire mentionnées dans le script et jouantes, *(comme le Daily Prophet, ndlr)* – à celles qui sont décoratives, en second plan *(comme une affiche de quidditch, ndlr)*. Nous signons aussi beaucoup de signalisations pour les extérieurs, et nous devons créer aussi des motifs, comme ceux d'un papier peint, ou des vieilles gravures dans un cimetière." La quantité démentielle de ce qui est produit s'explique par le fait qu'on n'exclut aucun angle de caméra, aucun mouvement. Tout doit être filmable, au cas où le réalisateur décide d'amener l'objectif dans un sombre recoin. "Dans le magasin des Weasley, nous explique Eduardo, dans HARRY POTTER ET LE PRINCE DE SANG-MÊLÉ, on a conceptualisé énormément de choses pour la déco, mais la scène étant assez brève, je pense que la majorité de nos créations n'ont pas été montrées." D'où cette exposition, qui va remettre ces éléments graphiques – pris pour acquis par les fans – au centre de la richesse de l'univers J.K. Rowling. On constatera notamment que l'atmosphère du fameux magasin des Weasley est délicatement inspirée, par petites touches et autant de détails, par les packagings des feux d'artifice des années 70, en totale symbiose avec la folie douce des frères perchés. "Pour The Daily Prophet *(le quotidien officiel du monde des magiciens, ndlr)*, précise Miraphora, et tout ce qui émane du ministère de la Magie vers la fin de l'histoire, comme les posters épinglant les 'sang-de-bourbe', on a regardé du côté du constructivisme russe ou du propagandisme." Mais s'ils piochent du côté des courants historiques artistiques (on pense au gothisme ou à l'art roman), Miraphora et Eduardo s'inspirent de tous les arts et leur bibliothèque hétéroclite n'est pas forcément garnie que de livres sur le design graphique. Ils étudient notamment "les techniques d'impression, ou de manufacture. Tout ceci nous aide à créer les objets mais aussi le langage. Nous avons aussi une règle – et je crois que d'autres départements l'ont aussi –, c'est qu'au lieu de créer un monde fantastique totalement fictionnel, nous prenons le monde réel et le modifions un peu. Quand on lit un journal dans le monde magique, on lit toujours un journal, mais si on y regarde de plus près, le contenu est un peu étrange." Car MinaLima conceptualise, mais fabrique en dur, également. La Carte du Maraudeur, c'est eux, par exemple. "Lorsque la carte est apparue dans le troisième volet, nous ne savions pas qu'elle reviendrait. Ainsi, quand de nouvelles informations narratives sont apparues dans les cinquième et sixième films, il nous a fallu créer de nouvelles zones pour 'couvrir' ce qui allait se passer." Graphic designers pour l'univers de J.K. Rowling, c'est un travail sans fin – l'auteure supervise d'ailleurs tout car, au-delà des films, Eduardo et Miraphora ont aussi travaillé pour le parc à thèmes The Wizarding World of Harry Potter d'Universal Studios et ils créent aussi tous les éléments graphiques des ouvrages du monde "Harry Potter" comme la couverture de "Beedle le Barde". Ainsi, quand a été lancée cette nouvelle franchise ANIMAUX FANTASTIQUES, il était naturel que MinaLima rempile : "Nous avons construit une super relation avec les producteurs ainsi qu'avec David Yates et quand LES ANIMAUX FANTASTIQUES a été lancé, nous avions déjà fortement marqué la série. Au-delà même des films, nous avons travaillé pour l'édition, pour le parc à thèmes, et les fans ont toujours réclamé que nous fassions partie de l'aventure – sans quoi ils menaçaient de lancer une pétition. *(Rires.)*" ●

DAILY PROPHET

SPECIAL EDITION

HE WHO MUST NOT BE NAMED RETURNS

HE WHO MUST NOT BE NAMED HAS RETURNED TO THIS COUNTRY AND IS ONCE MORE ACTIVE

422ND QUIDDITCH WORLD CUP

ENGLAND LUXEMBOURG USA BULGARIA INDIA PORTUGAL UGANDA JAPAN BRAZIL SCOTLAND IRELAND SPAIN FRANCE ARGENTINA PERU AUSTRALIA

THE GREATEST MAGICAL EVENT OF THE YEAR

WANTED

BELLATRIX LESTRANGE

BELLATRIX LESTRANGE IS A KNOWN DEATH EATER. CONVICTED MURDERER. FUGITIVE FROM AZKABAN.

APPROACH WITH EXTREME CAUTION!

IF YOU HAVE ANY INFORMATION CONCERNING THIS PERSON, PLEASE CONTACT YOUR NEAREST AUROR OFFICE.

REWARD

BARRETT FAY

MUDBLOODS AND HOW TO SPOT THEM

ML PRESS

ITINERARIUM MARAUDENTIUM

Messrs MOONY, WORMTAIL, PADFOOT & PRONGS are proud to present

HOGWARTS

The MARAUDER'S MAP

LONDON TO HOGWARTS

for ONE WAY...travel

Platform 9¾

Issued subject to the Rules & Regulations of the Hogwarts Express Railway Authorities

James Newton Howard

Harry Potter en héritage



Studios d'Abbey Road, Londres, mi-septembre : Cinemateaser est convié à assister au dernier jour d'enregistrement du score des ANIMAUX FANTASTIQUES, spin-off prequel de HARRY POTTER. James Newton Howard, compositeur attitré de M. Night Shyamalan, collaborateur de Michael Mann ou Chris Nolan, auteur du légendaire thème de la série URGENCES, fait face à l'un de ses plus grands défis : passer après John Williams – qui posa les bases musicales de la saga – et faire sien l'univers inventé par J.K. Rowling.

Par Aurélien Allin





Il était une fois un temps lointain où Harry Potter n'était pas encore un phénomène mondial. Le plus grand cinéaste du monde, Steven Spielberg, se penche alors sur son cas et, pendant quelques mois, développe une adaptation. Au final, le matériau ne résonnera pas suffisamment en lui, même s'il restait convaincu du potentiel démesuré de la licence, et c'est au final Chris Columbus qui donnera vie à Potter. À l'écran, une empreinte spielbergienne reste toutefois détectable par la grâce d'une musique signée John Williams. Fort d'une pelletée de thèmes iconiques, le compositeur signe avec HARRY POTTER À L'ÉCOLE DES SORCIERS l'un de ses derniers scores les plus marquants – et l'un des plus marquants du cinéma moderne, tout court. Une génération entière enregistre ces thèmes comme la précédente avait intégré ceux de E.T. ou STAR WARS. Si Williams a raccroché avec le troisième volet de la franchise, LE PRISONNIER D'AZKABAN, son influence sur l'univers HARRY POTTER est écrasante et matricielle. Quelques années plus tard, James Newton Howard doit donc faire face à un défi intimidant : plus que prendre la suite de Williams – comme ont pu le faire avec plus ou moins de brio Patrick Doyle, Nicholas Hooper et Alexandre Desplat sur les volets 4 à 8 –, il doit respecter l'univers sonore d'HARRY POTTER tout en lui offrant un nouveau départ avec le prequel LES ANIMAUX FANTASTIQUES.

«Je voulais composer une musique qui ait un vocabulaire 'à la' John Williams, car c'est l'héritage des films HARRY POTTER.

Quand nous le rencontrons mi-septembre dans les studios londoniens d'Abbey Road pour le dernier jour d'enregistrement, Howard nous confie avoir "été proactif" et avoir proposé ses services pour le film. "Le gros challenge était d'établir de nouveaux thèmes qui puissent être aussi forts et mémorables que ceux écrits par John Williams." Ne pas s'attendre pour autant à ce que son score renvoie aux précédents : "Même si le récit se déroule dans l'univers de la magie et de HARRY POTTER, il s'agit d'un tout nouveau monde, nous dit-il. Dans LES ANIMAUX FANTASTIQUES, nous sommes soixante-dix ans avant même que Harry

ne naisse." L'empreinte de Williams restera cependant palpable : avant que le film ne débute, le logo Warner Bros est illustré du "Hedwig Theme" issu de L'ÉCOLE DES SORCIERS. "Je comprends tout à fait le besoin de faire ça, nous explique Howard. C'est un peu comme dans STAR WARS. Il y aura également quelques références à la musique de John Williams ici ou là, mais sinon, ce sont évidemment de toutes nouvelles compositions. Cela n'aurait eu aucun sens d'entendre les mêmes thèmes dans LES ANIMAUX FANTASTIQUES."

Sur la corniche qui surplombe l'immense studio 1 d'Abbey Road, l'échine aux prises avec des frissons incontrôlables, nous écoutons l'orchestre symphonique enregistrer un morceau des ANIMAUX FANTASTIQUES. Révélé sur le Net le 7 octobre dernier et intitulé "Main Titles", il donne le ton avec ses cordes menaçantes – cousines de celles du score de SIGNES –, ses cuivres sourds, ses percussions puissantes puis, à mi-parcours, son décroché mélodieusement enjoué ressemblant au travail de Howard Shore sur LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU. James Newton Howard, qui ne conduit pas l'orchestre, sort de la cabine d'enregistrement et encourage les cordes à allonger et à appuyer davantage certaines de leurs notes. "Il faut que ce soit sauvage. Le film s'appelle LES ANIMAUX FANTASTIQUES !" Des indications précieuses puisque, secret oblige, l'orchestre enregistre sans aucune image du film comme référence – nous supputons que ce morceau devrait ouvrir LES ANIMAUX FANTASTIQUES puisqu'il débute par les premières notes… du "Hedwig Theme".

Fait de longs moments de pause et d'ajustement durant lesquels les musiciens interrogent leur chef d'orchestre – ou bouquinent pour tuer le temps –, un enregistrement est à l'image du processus global : décousu, fragmentaire, effectué à tâtons. James Newton Howard compose ainsi pour LES ANIMAUX FANTASTIQUES depuis novembre 2015 dans son studio de Los Angeles. Après avoir écrit des suites de dix minutes sur la seule foi du scénario, il a ensuite entamé un long processus d'allers et retours avec le réalisateur David Yates afin d'affiner ce que sera le score. "Écrire un score, c'est 10 % d'inspiration et 90 % de transpiration. Pendant des mois, j'ai écrit, écrit et encore écrit jusqu'à ce que quelque chose soit valable. Ce n'est pas comme si j'avais tout ça dans ma tête. Au départ, j'ai une idée et je commence à la jouer au piano. Je tâtonne. Tout se fait peu à peu. C'est un processus d'architecture et quand on en a fini avec ces millions de petites idées qui composent un score, il faut donner l'illusion qu'il n'y a pas de



coutures. Tout doit couler parfaitement." En juin dernier, il est finalement arrivé à Londres afin d'adapter sa partition aux changements quotidiens apportés au film, alors encore en montage. "En un sens, le compositeur pourvoit à la dernière réécriture, car la musique a un énorme impact sur un film." D'où le fait qu'elle soit l'une des dernières étapes de fabrication. L'enregistrement se fait d'ailleurs de plus en plus tard aujourd'hui : la post-production d'un blockbuster est de plus en plus écrasée par des délais courts et des dates de sortie fixées très en amont.

LES ANIMAUX FANTASTIQUES se déroule dans les années 1920, à New York. Un cocktail de fantasy et de film d'époque qui n'est toutefois pas entré en ligne de compte pour James Newton Howard. "Parfois, la musique embrasse l'époque d'un récit. Mais généralement, ce n'est pas le cas car à mes yeux, le principal est de raconter une histoire avec ma musique et c'est un processus intemporel." Si l'un des personnages, Jacob (campé par Dan Fogler), charrie un thème aux accents jazzy, "le reste est moins connoté et pourrait illustrer n'importe quelle époque", car LES ANIMAUX FANTASTIQUES bénéficie d'un "score orchestral". Et, au final, on en revient toujours au même sujet : John Williams. "Je voulais composer une musique qui ait son vocabulaire car c'est l'héritage et la tradition des films HARRY POTTER : ce sont des scores orchestraux. Occasionnellement on s'en éloigne, comme pour Jacob, mais le gros de la bande-son est mené par des instruments traditionnels. Quant à l'électronique, elle sert surtout à apporter des textures, à enrichir les couleurs, à accentuer l'intensité. Ce qui distinguera le score des ANIMAUX FANTASTIQUES sera son contenu et pas sa forme."

Dans le studio 1 d'Abbey Road, nous assistons à la mise en boîte d'un autre thème qui illustre parfaitement l'intention de Howard. Véritable roller coaster émotionnel, ce morceau va d'un gros son écrasant à des nappes atmosphériques en passant par des segments très mélodiques. Vibrant d'un élan héroïque aux entournures creepy, il a des accents particulièrement 'williams-esques' dans son utilisation de la harpe, de la flûte et des autres instruments à vent. Le morceau rappellerait même certains passages de SUPERMAN ou INDIANA JONES.
Sur la foi de deux thèmes enregistrés, la musique originale des ANIMAUX FANTASTIQUES se révèle déjà riche en textures et en mélodies. Fleurant bon l'aventure, elle pourrait même se classer parmi les toutes meilleures créations de James Newton Howard. "LES ANIMAUX FANTASTIQUES a un spectre d'émotions très large, nous a prévenus le compositeur. Il est à la fois drôle, charmant, sombre, émouvant. Ma musique devait refléter tout ça." Son acclimatation à l'univers des Moldus et des Sorciers semble totale : il nous a révélé avoir déjà accepté de signer la musique du deuxième volet des ANIMAUX FANTASTIQUES. Si les suites se succèdent, peut-être se retrouvera-t-il un jour dans la même position que John Williams : voir sa création saisie et remodelée par d'autres.

R100

TROIS ANS APRÈS SA SORTIE AU JAPON ET SA PRÉSENTATION AU FESTIVAL DE TORONTO, LE QUATRIÈME FILM DE HITOSHI MATSUMOTO ARRIVE ENFIN EN FRANCE. UN RÉGAL DE NON-SENS.

De Hitoshi Matsumoto
Blaq Out
LE 15 NOVEMBRE



Une femme fatale en porte-jarretelles foutant des high-kicks à son rendez-vous galant. Des sushis écrasés. Une "madame crachats". Une gobeuse. Un père obsédé par les tremblements de terre. Du bondage. "L'Hymne à la Joie". Des ninjas. Des grenades. Un flic vindicatif. Comment tous ces éléments – parmi d'autres – peuvent-ils bien être reliés ? Bienvenue chez Hitoshi Matsumoto. Star en son pays pour ses élucubrations télévisées et admiré chez nous pour ses trois premiers films (BIG MAN JAPAN, SYMBOL et SAYA ZAMURAÏ), Matsumoto est un auteur inclassable, qui ne se fixe aucune limite. Pour son quatrième long-métrage, il a beau dire avoir abandonné l'improvisation, il ne s'est pas assagi pour autant. Avec R100, il dirige un objet nonsensique aux fascinantes fulgurances comiques et esthétiques. Takafumi (l'excellent Nao Omori de ICHI THE KILLER), dont l'épouse est plongée dans le coma depuis trois ans, vit avec son jeune fils. Un jour, il devient membre d'un club sado-maso particulier : les dominatrices viennent lui procurer du plaisir à tout moment, en tout lieu. D'où quelques petits inconvénients. Quand Takafumi essaie de se désabonner, le propriétaire du club ne l'entend pas de la même oreille… Que Matsumoto se penche sur le sadomasochisme, rien d'étonnant : sur le petit écran, il se soumet pour rire aux pires maltraitances, ce dont il tire une grande fierté – "Si l'on fait des choses aussi stupides à la télé japonaise, c'est parce que nous avons perdu la Seconde Guerre mondiale", nous avait-il déclaré, hilare, à la sortie de SAYA ZAMURAÏ. Dans R100 – le titre parodie le système de classification nippon, signifiant ici que seuls les centenaires ont le droit de voir le film ! –, Matsumoto repousse encore les frontières de l'absurde, en usant du comique de répétition, d'une imagination poétique cauchemardesque, d'une superbe esthétique rétro-futuriste et de gags inégaux mais d'une inventivité remarquable. Outrancier, R100 l'est assurément. Il est aussi et surtout hilarant et d'une énergie redoutable. Malgré le délire généralisé qui caractérise le récit, R100 n'en demeure pas moins extrêmement réfléchi, maîtrisé et construit, notamment dans sa mécanique rythmique. Ce qui permet à Matsumoto de prendre aussi le temps pour des scènes plus posées (sur les relations père-enfant, qui le travaillent depuis SAYA ZAMURAÏ) ou des digressions méta délicieuses dans lesquelles il confronte son œuvre à l'incrédulité de l'industrie japonaise. Car, comme Kitano avant lui, Matsumoto est roi en son pays à la télé. Mais pas au cinéma. On lui offre l'asile dès qu'il le souhaite.

A.A.

EIGHT DAYS A WEEK

ÉVÉNEMENT

RON HOWARD SE PENCHE SUR LES MUSICIENS LES PLUS IMPORTANTS DU XXE SIÈCLE DANS UN DOCUMENTAIRE QUI N'APPRENDRA RIEN AUX INITIÉS MAIS QUI POURRAIT FACILEMENT TRANSMETTRE LE VIRUS AUX PROFANES.

De Ron Howard
StudioCanal
LE 22 NOVEMBRE



THE BEATLES : EIGHT DAYS A WEEK porte parfaitement son titre. La chanson éponyme du Fab Four de Liverpool reprenait une phrase lancée par un chauffeur à Ringo Starr, qui assurait au batteur bosser comme un forcené, "huit jours par semaine". Le documentaire de Ron Howard se concentre sur les années de tournée des Beatles entre 1962 et 1966 durant lesquelles ils menèrent un rythme de travail écrasant, alternant quasiment sans interruption enregistrements, promotion et concerts tout autour du monde. Un engagement de forçat. Quatre ans essentiels dans la carrière du groupe et la construction de son mythe au bout desquels, épuisés physiquement et moralement, agressés par la possessivité du public, apeurés par certaines réactions d'inimitié, ils abandonneront les tournées. Suivront quatre autres années loin des yeux du public où, retranchés en studio et sur l'impulsion de "Revolver", ils pondront une suite d'albums – "Sergeant Pepper's Lonely Hearts Club Band", "Magical Mystery Tour", le "Double Blanc", "Yellow Submarine", "Abbey Road" et "Let It Be" – qui révolutionneront leur musique et plus largement celle du XXe siècle. Mais avant ce bouleversement musical vint celui sociétal et générationnel incarné par la Beatlemania, les foules hystériques, les millions de disques vendus, les spectacles résonnant de cris assourdissants… Entre 1962 et 1966, les Beatles conquièrent le monde et, loin d'être les gentils garçons lisses que certains dépeignent parfois, font preuve d'un humour à froid et d'un anticonformisme qui incarnent les mutations profondes que connaissent les sociétés occidentales des 60's.

Le mérite de EIGHT DAYS A WEEK tient justement dans ce rappel de l'importance historique des Beatles. En l'état, le film ne bouscule pas la forme du documentaire : il use d'images d'archives et de traditionnels témoignages en face caméra ou en voix off – mais évite tout de même le commentaire narratif. Tout amateur du Fab Four ayant déjà

« Les Beatles n'avaient pas de couleur. Ils m'ont donné la sensation que tout le monde était le bienvenu.

Whoopi Goldberg





gloutonné la foisonnante série documentaire ANTHOLOGY, dont certaines interviews de George Harrison sont d'ailleurs réutilisées ici, n'aura rien à apprendre dans EIGHT DAYS A WEEK. Il pourra même pester sur certains raccourcis, notamment sur l'arrivée de Ringo dans le groupe ou sur la confection du mythique morceau "Tomorrow Never Knows". Il réentendra des anecdotes maintes fois contées – souvent de la même manière – par Paul McCartney et Ringo Starr. Il se satisfera sans doute des quelques rares images d'archives inédites disséminées dans le film, comme cette séquence assez folle du public du stade de foot d'Anfield à Liverpool reprenant en chœur "She Loves You" au printemps 1964. Mais l'important n'est pas là, ni dans l'absence d'originalité du propos sur le succès fou des Beatles ni dans la quête vaine de l'info inédite et de l'image rare. EIGHT DAYS A WEEK parvient à surmonter ses écueils en étant un formidable outil pédagogique pour quiconque connaît peu ou pas les Beatles et ce que cache la légende. Sans doute donnera-t-il même envie aux néophytes d'en voir plus, d'en lire davantage sur le groupe. Voire d'écouter plus en profondeur leurs disques et dépasser ainsi la simple connaissance universelle de leurs tubes les plus connus.

Dans le tout premier commentaire en voix off du film, Paul McCartney devise sur les costumes que portait le groupe. En creux, il rappelle que les vestes cintrées uniformisées, la coupe au bol et les Beatles Boots participaient d'une image et de personnages trop réducteurs pour expliquer la complexité de ces quatre garçons, du lien qui les unissait, de leur succès et de leur impact sur le monde. En laissant le temps à certaines images de concert de se déployer sur de longues minutes, Ron Howard réussit à capter avec brio et admiration la folle énergie dégagée par les Beatles sur scène. Et, ainsi, partager un peu de leur incroyable aura, première étape à la compréhension de leur mystique. "Les Beatles n'avaient pas de couleur, explique l'actrice Whoopi Goldberg, fan de toujours qui, enfant, assista au légendaire concert du groupe au Shea Stadium de New York. Ils m'ont donné la sensation que tout le monde était le bienvenu." Au-delà des anecdotes rigolotes, des chiffres record, des images ahurissantes de villes entières saluant le passage de la voiture du Fab Four, EIGHT DAYS A WEEK rappelle avec un élan romanesque communicatif comment les Beatles ont, sans chercher à le faire, capté et réifié un air du temps. Puis transcendé toutes les frontières, qu'elles soient culturelles, politiques, raciales, religieuses ou sexuelles. Une utopie toujours aussi vibrante aujourd'hui : en raison du caractère éphémère de leur carrière – huit ans à peine ! –, les Beatles et les valeurs qu'ils défendaient dans leur musique n'ont jamais eu le temps de flétrir, de se corrompre. C'est toute la beauté d'EIGHT DAYS A WEEK de parvenir à le transmettre encore et toujours, cinquante ans après.

A.A.







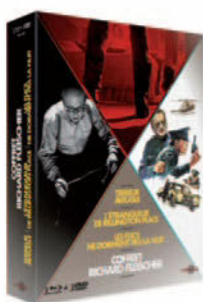
COFFRET RICHARD FLEISCHER

L'ÉTRANGLEUR DE RILLINGTON PLACE
LES FLICS NE DORMENT PAS LA NUIT
TERREUR AVEUGLE

CLASSIQUES

ENTRE 1971 ET 1972, RICHARD FLEISCHER SORT TROIS CHEFS-D'ŒUVRE. ILS SONT DÉSORMAIS DISPONIBLES EN BLU-RAY, RÉUNIS DANS UN COFFRET ÉVÉNEMENT QUI, À NOUVEAU, SOULIGNE L'IMPORTANCE DE LA FILMOGRAPHIE DU METTEUR EN SCÈNE.

De Richard Fleischer
Carlotta
LE 9 NOVEMBRE



Les éditeurs français sont en pleine réhabilitation de Richard Fleischer, ce réalisateur sur qui les critiques n'avaient pas grand-chose à dire ni écrire d'élogieux à l'époque, souvent considéré comme exécutant et docile faiseur pour les studios. A posteriori, il est évident que son œuvre est d'une solidité à faire pâlir bien des soi-disant auteurs américains. Le coffret que commercialise Carlotta nous permet de relire Fleischer sous l'angle de l'étude du mal, trois ans et demi après que ce même éditeur a mis sur le marché en version restaurée son ÉTRANGLEUR DE BOSTON et ses INCONNUS DANS LA VILLE. Chacun des trois longs-métrages est commenté par un éminent réalisateur de cinéma de genre actuel : en complément de L'ÉTRANGLEUR DE RILLINGTON PLACE, on trouve un entretien avec Christophe Gans, en bonus de TERREUR AVEUGLE, une interview de Fabrice Du Welz et aux côtés de LES FLICS NE DORMENT PAS LA NUIT, une rencontre avec Nicolas Boukhrief. Trois films comme trois idées du récit criminel. Le premier est un pur film de sérial killer, comme un écho à L'ETRANGLEUR DE BOSTON, sorti trois ans plus tôt. Richard Attenborough – qui avait déjà été dirigé par Fleischer dans L'EXTRAVAGANT DOCTEUR DOLITTLE – y redouble de regards vils et de moues machiavéliques pour jouer ce vieil assassin de femmes et d'enfants, dans un immeuble vermoulu du Londres poussiéreux d'après-guerre. Fleischer, connu pour être un cinéaste épique (20000 LIEUES SOUS LES MERS, TORA ! TORA ! TORA !), est en fait un redoutable metteur en scène de l'exigu. Et c'est encore en Angleterre, mais cette fois à la campagne, qu'il orchestre le massacre d'une famille entière dans une grande demeure cossue et la tentative de meurtre d'une Mia Farrow aveugle, dans TERREUR AVEUGLE. Alors que sa caméra n'ose jamais regarder le tueur dans les yeux, préférant filmer ses boots de cowboys sur un thème original d'Elmer Bernstein (compositeur des 7 MERCENAIRES), Fleischer rend tout ce qu'on ne voit pas terriblement angoissant. Film d'horreur de l'ultra-empathie, TERREUR AVEUGLE est aussi précurseur du cinéma de Tobe Hooper. Et si l'empreinte de Fleischer sur les générations suivantes est souvent méprisée, il suffit de regarder LES FLICS NE DORMENT PAS LA NUIT pour comprendre à quel point sa chronique sur les rondes d'officiers de police de Los Angeles a défini la série policière. Quincy Jones à la musique, le film préfigure CHIPS ou STARSKY & HUTCH mais dans sa quotidienneté, son fatalisme, sa colère sociale, son progressisme et son goût de la tragédie, il est le géniteur, évident mais officieux, de la série SOUTHLAND.

R.P.

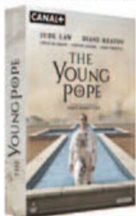


THE YOUNG POPE

SÉRIE

LE VATICAN FAÇON CARNAVAL PUNK PAR SORRENTINO.

De Paolo Sorrentino
StudioCanal
LE 22 NOVEMBRE



Adoré ou détesté, le cinéaste italien Paolo Sorrentino a réussi, en quelques films, à faire de chacun de ses projets un petit évènement. Surtout depuis qu'il entraîne dans son univers plein d'outrances et de mauvais goût, la crème du cinéma anglo-saxon (THIS MUST BE THE PLACE, YOUTH). Cette fois-ci, c'est Jude Law qu'il habille en pape pour une série télévisée décapante et outrée sur les manigances et les aléas de la croyance. Sorte de Frank Underwood en soutane, ce "young" pope ingérable va semer un vent de panique que Sorrentino filme avec une gourmandise de sale gosse. Profondément iconoclaste, la série navigue entre le grotesque et le sublime, la satire et la fable, se permet tous les débordements et pourtant tient miraculeusement debout. Géniale ou vulgaire selon les goûts, cette farandole monstrueuse d'ecclésiastiques torturés, de stars déguisées (Diane Keaton, Cécile de France, Javier Camara, Ludivine Sagnier) et de symboles détournés dépasse suffisamment les bornes pour ne jamais ennuyer. Vivement la deuxième saison !

R.C.

LE TRIANGLE DU DIABLE

RARETÉ

KIM NOVAK AU CŒUR D'UNE TEMPÊTE DIABOLIQUE, DANS UN TÉLÉFILM ÉVÉNEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS DISPONIBLE EN DVD.

De Sutton Roley
Showshank Films
DISPONIBLE



Dans les années 70, le téléfilm fantastique avait la cote, nous rappelle le journaliste Jérôme Wybon dans un supplément du DVD du TRIANGLE DU DIABLE. Si bien que la télévision avait courtisé John Carpenter (MEURTRE AU 43e ÉTAGE) ou donné sa chance à Steven Spielberg avec DUEL. LE TRIANGLE DU DIABLE, datant de 1975, n'est pas aussi mémorable, mais le fait qu'il ait été diffusé par TF1, un dimanche, en access prime time, choquant un public familial, a participé à sa légende. Alors, âmes sensibles, s'abstenir ? L'imagerie peut paraître violente, mais l'ésotérisme est moins terrifiant que captivant. Sur cette goélette en détresse, où un prêtre mort pend du haut du grand mât, un capitaine gît empalé et un passager agonise en lévitation, une femme (Kim Novak, 17 ans après SUEURS FROIDES) est le seul témoin de ce massacre. Quand un sauveteur arrive, il lui demande des explications entre deux regards lubriques. Se déroule alors le récit d'une attaque du Démon. Nous sommes au cœur d'un Triangle des Bermudes du pauvre, au large de Miami. Télé oblige, le Diable est davantage dans les grimaces colériques ou stupéfaites de personnages filmés en gros plan que dans le gore, inexistant, ou les effets visuels, d'un autre temps. Amusant, kitsch, tenu et ramassé (le téléfilm dure 1h10), LE TRIANGLE DU DIABLE fait de l'épouvante mainstream mais le fait bien. Et 40 ans après sa diffusion, ce sont l'image abîmée (bien que restaurée) et le son grinçant et agressif qui nous donnent la chair de poule.

R.P.

AGENDA DVD



DESIERTO
L'horreur à la frontière entre le Mexique et les États-Unis a sa fiction. Une fiction qui a l'arrière goût de la réalité, réalisée par Jonás Cuarón, fils d'Alfonso.
Condor Entertainment. Le 7 novembre



L'ÂGE DE GLACE : LES LOIS DE L'UNIVERS
Scrat est catapulté dans l'espace. Peut-être que ça ne vous fait pas rire mais les enfants se bidonnent sec devant la franchise L'ÂGE DE GLACE.
20th Century Fox. Le 16 novembre



NOS PIRES VOISINS 2
Nicholas Stoller fait des comédies sur la famille et l'enfer des responsabilités. En plus, ici, c'est bien gras, bien crado et très politique. Mieux que le premier.
StudioCanal. Disponible



FLORENCE FOSTER JENKINS
Meryl Streep pourrait bien rafler une nouvelle nomination aux Oscars pour cet équivalent américain (et pas terrible) de MARGUERITE.
Pathé. Le 16 novembre



INSAISISSABLES 2
INSAISISSABLES était déjà indigent, le second n'est pas mieux. Aucun tour de magie ne transforme un mauvais scénario en bon long-métrage.
M6 Vidéo. Le 30 novembre



COMME DES BÊTES
Sur le modèle de TOY STORY, COMME DES BÊTES offre une vie indépendante et trépidante à nos animaux de compagnie quand ils sont seuls. Peu créatif.
Universal Pictures. Le 1er décembre



AVANT TOI
Un brin cul-cul, totalement surjoué par Emilia Clarke (GAME OF THRONES), complètement déjà vu, AVANT TOI ne vaut que pour la performance de Sam Claflin.
Warner Bros. Le 1er décembre

THE ENDLESS SUMMER

CLASSIQUE

PIONNIER DU FILM DE SPORTS EXTRÊMES, BRUCE BROWN RÉALISE *THE ENDLESS SUMMER* DANS LES ANNÉES 60 ET IMMORTALISE SUR PELLICULE L'AVÈNEMENT DE LA SURF CULTURE.

De Bruce Brown
Carlotta
DISPONIBLE



Quand Robert August et Mike Hynson, deux jeunes surfeurs, voient l'été s'achever en Californie, ils décident d'arpenter les plages du monde entier, surtout celles de l'hémisphère sud, pour retarder l'arrivée de l'hiver. Dans leur périple, ils vont être suivis à la trace par la caméra de leur ami Bruce Brown. Bruce a déjà filmé le surf : THE ENDLESS SUMMER est son sixième documentaire, mais il n'avait jamais rien entrepris d'aussi ambitieux. Doté d'un budget miraculeux de 50000 dollars et conçu pour sortir en salles sur tout le territoire américain, le film entreprend d'emmener le spectateur sur des plages jusque-là inexplorées par les surfeurs – et qui deviendront des spots incontournables pour les générations suivantes. Du Ghana à l'Australie, de Tahiti à la Nouvelle-Zélande, du Nigeria à Hawaï, les locaux accueillent entre circonspection et curiosité ces deux Américains qui, planche sous le bras, sont prêts à découvrir les courants, échapper aux requins et dompter des vagues. S'il sera ensuite montré de manière plus agressive, notamment grâce aux caméras portées (dont on voit les premiers essais ici d'ailleurs), le surf est ici capté à une distance quasi anthropologique, dans un calme olympien. Depuis la plage, Bruce Brown filme un sport gracieux presque facile. Parce que la réalisation documentaire ne permet pas encore de rendre compte des périls du surf, tout un passage de THE ENDLESS SUMMER est consacré aux spots dangereux de Hawaï, ceux que les surfeurs ont longtemps observé avant d'oser s'y frotter, là où l'océan casse des planches et transforme des corps athlétiques en pantins désarticulés. Ce tour d'horizon illustré d'une nouvelle way of life, ce tour du monde des rouleaux, fit un carton dans le microcosme des sports de glisse. Mais à l'époque, aucun distributeur ne veut acheter le film : trop clivant, trop spécialisé, disent-ils. Bruce Brown sort le film dans une salle du Kansas sur ses propres deniers puis sur un écran new-yorkais. Après avoir fait salle comble pendant des mois, THE ENDLESS SUMMER finit par séduire un distributeur en 1966 pour ensuite se trouver un public très large (les recettes mondiales du film s'élèvent à 20 millions de dollars). Aujourd'hui, THE ENDLESS SUMMER fait partie du programme américain de préservation et de conservation du Registre national du film de la Librairie du Congrès pour sa "pertinence culturelle, historique et esthétique".

R.P.

> *S'il sera ensuite montré de manière plus agressive, le surf est ici capté à une distance quasi anthropologique.*



ESCAPADE FATALE

DTV

APRÈS L'INSUCCÈS DE *ROBOCOP* ET LE REVERS CRITIQUE DE *SUICIDE SQUAD*, JOEL KINNAMAN TENTE DE RAPPELER AU PUBLIC AMÉRICAIN SES TALENTS D'ACTEUR.

De Rob Connolly
Sony P.H.E.
DISPONIBLE



Elliot (Joel Kinnaman), homme immature et instable, a la garde de ses deux fils, Caleb (Percy Hynes White) et Bradley (Tom Holland), pendant tout un week-end. L'occasion de bosser son rôle de parfait papa et d'en "faire des hommes", en leur offrant de boire de la bière et de tuer des petits lapins lors d'une partie de chasse en montagne. Lorsqu'il apprend que son ex-femme et son nouveau compagnon vont bientôt déménager à Londres, en emmenant les enfants, Elliot va se révéler possessif au point de kidnapper littéralement ses fils. Possessif mais aussi violent. Avec peu de personnages et des étendues de neige sans fin pour décor, Rob Connolly trousse un premier long-métrage à l'économie mais jamais fauché, presque comme un exercice de style. Un directeur d'acteurs doit trouver un certain plaisir à orchestrer ce face-à-face orageux entre Tom Holland (prochain héros de SPIDER-MAN : HOMECOMING), adolescent tristounet, et Joel Kinnaman, père irresponsable – ce dernier tombant parfois, hélas, dans une caricature de Jack Nicholson dans SHINING. Cette histoire de père qui veut par tous les moyens soustraire sa progéniture à l'autorité de leur mère, c'est presque un cliché de faits divers. C'est donc un fond de réalisme qui vient nourrir ce scénario somme toute assez classique, démarrant sur un certain mystère, si ce n'est un véritable malaise, puis se laissant complètement aller à la prévisibilité.

R.P.

LABYRINTHE

CLASSIQUE

FÊTONS DIGNEMENT LES 30 ANS DU DERNIER FILM DE JIM HENSON.

De Jim Henson
Sony Pictures
LE 9 NOVEMBRE



En 1986, quatre ans après DARK CRYSTAL, le père des Muppets Jim Henson et l'illustrateur /concept designer Brian Froud remettent le couvert avec l'ambitieux LABYRINTHE, écrit par un Monty Python (Terry Jones) et parrainé par George Lucas à la production exécutive. Dans cette sorte de néo ALICE AU PAYS DES MERVEILLES, une toute jeune Jennifer Connelly incarne une ado devant atteindre la sortie d'un immense labyrinthe si elle veut retrouver son jeune frère, qui a été kidnappé par le Roi Goblin, campé par un David Bowie capillairement audacieux. Fort d'une esthétique délicieuse et surannée – décors dantesques en dur et marionnettes –, LABYRINTHE reste trente ans après sa sortie cet objet étrange et retors qui lui a valu d'être un échec, mais aussi un bel exemple de fantasy poético-morbide. À (re)découvrir, donc, via cette réédition Blu-ray affichant remasterisation 4K et packaging collector.

C.L.

AGENDA BLU-RAY



CONJURING 2
S'il est moins terrifiant que CONJURING, il est mieux mis en scène, mieux dirigé, mieux éclairé. Bref, ce CONJURING 2 est des plus impressionnants.
Warner Bros. Disponible



NINJA TURTLES 2
Toujours pas. Désolés. Ce n'est pas de la mauvaise volonté, mais on a passé l'âge. Et pourtant, on aime beaucoup Megan Fox. Mais ça, non.
Paramount Pictures. Le 8 novembre



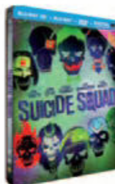
TARZAN
Cette année, David Yates sort TARZAN et LES ANIMAUX FANTASTIQUES. Si l'on n'a toujours pas vu le spin-off de HARRY POTTER, on a malheureusement vu l'autre.
Warner Bros. Le 9 novembre



INDEPENDENCE DAY : RESURGENCE
20 ans séparent INDEPENDENCE DAY de sa suite. 20 ans pendant lesquels tout le monde a eu bien le temps d'y réfléchir à deux fois. Et pourtant…
20th Century Fox. Le 23 novembre



LE BGG
Steven Spielberg émerveille avec ce grand film pour enfants comme un autoportrait. Les blagues débiles côtoient de jolis moments de poésie.
Metropolitan Video. Le 1er décembre



SUICIDE SQUAD
On aime beaucoup le film en l'état. Mais après l'avoir soutenu, les pontes de Warner décident d'en sortir une version rallongée, comme un désaveu.
Warner Bros. Le 3 décembre



MAN ON HIGH HEELS
Le polar sud-coréen casse son image d'über-virilité en racontant l'histoire d'un flic transgenre. Un film efficace et parfois très sensible. À voir !
Blaq Out. Le 5 décembre

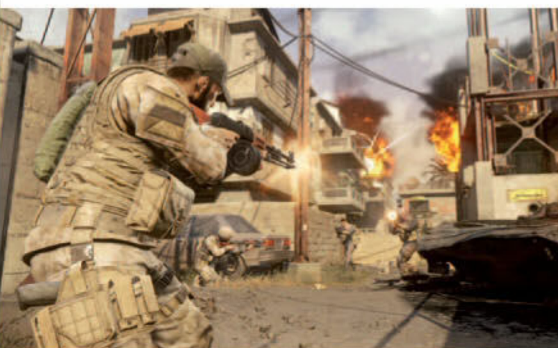


ÉTAT DES LIEUX DU SHOOTER MILITAIRE

PRESQUE UN MARRONNIER VIDÉOLUDIQUE EN SOI, LA FIN D'ANNÉE SE CONCLUT ENCORE ET TOUJOURS AVEC LES SORTIES DES USUAL SUSPECTS DU SHOOTER MILITAIRE. LES DERNIÈRES ENTRÉES DES FRANCHISES FLEUVES *BATTLEFIELD*, *CALL OF DUTY* ET *GEARS OF WAR* SONT-ELLES ENCORE CAPABLES D'INSUFFLER DE LA NOUVEAUTÉ ?

GEARS OF WAR 4
Microsoft Studios / The Coalition
Disponible sur Xbox One et PC
CALL OF DUTY : INFINITE WARFARE
Activision / Infinity Ward
Disponible sur PC, PlayStation 4 et Xbox One
BATTLEFIELD ONE
Electronic Arts / Dice. Disponible sur PC, PlayStation 4 et Xbox One

Noël approche et, comme à chaque fois depuis plus d'une décennie, Electronic Arts et Activision sortent leurs Beaujolais vidéoludiques respectifs. On ne compte plus le nombre d'itérations de CALL OF DUTY (CoD) et BATTLEFIELD. Tout juste admettra-t-on que ces franchises bestsellers partagent une propension à distribuer le plomb dans un mode solo faisant office d'entraînement, avant que les junkies de la tuerie en vue à la première personne (et compétitive) assouvissent leurs pulsions meurtrières dans le mode multijoueur. Une fois n'est pas coutume, Microsoft Studios vient perturber l'affrontement annuel en montant sur le ring avec son nouvel épisode de GEARS OF WAR (GoW). Petite variante tout de même pour les néophytes : GoW se passe sur une planète lointaine où des humains font face à une invasion de Locust, des insectes aliens géants, à coups de mitrailleuses-tronçonneuses en vue à la troisième personne. Énoncé ainsi, ce parent de STARSHIP TROOPERS n'est pourtant pas à prendre à la légère puisque son épisode inaugural, sorti dix ans plus tôt, avait fondé, par son gameplay, les bases du shooter violent avec système de mise à couvert.



Et c'est peut-être là que le bât blesse avec GoW 4 : visuellement, il entre incontestablement dans la catégorie des plus belles claques de 2016 avec ses beaux effets de lumières volumétriques, le rendu superbe de sa pyrotechnie ou encore ses tempêtes climatiques projetant dans toutes les directions des éléments du décor. Seulement, sur le fond, GoW 4 n'a guère évolué et peut se résumer de la façon suivante : couverture, vider son chargeur dans la paillasse ennemie et suintante, recharger, avancer dans le couloir, répéter la séquence ad lib. Bien que l'histoire de ce numéro quatre se déroule 25 ans après l'ultime baroud de Marcus Fenix, le périple de JR, son fils et nouveau protagoniste principal, donne une furieuse impression de déjà-vu avec ses rebondissements dignes d'un blockbuster prévisible au possible. Là où la concurrence comme FAR CRY ou le reboot de DOOM ont su redéfinir les règles avec une ouverture du terrain de jeu, des variations d'approche ou encore du freestyle aussi nerveux que sanglant pour valider les objectifs, GoW 4 reste bien dans les clous. Fort heureusement, The Coalition n'a pas oublié que GoW ne serait pas complet sans des modes multijoueurs dignes de ce nom par leur variété et leur équilibrage irréprochable…

Ce sentiment est amplifié plus encore dans CoD : INFINITE WARFARE, dans la mesure où la franchise d'Activision persiste depuis trois ans à s'enfoncer dans sa vision d'une guerre futuriste et spatiale à grands renforts d'exosquelettes, de jet-packs et autres drones. Ceux qui ont abondamment pratiqué BLACK OPS III, en seront pour leur frais tant INFINITE WARFARE copie-colle le système de déplacement tout en reprenant les sensations balistiques de GHOSTS. Le reste est à l'avenant : un moteur graphique reconduit, des maps de petites tailles et pas très imaginatives favorisant le run and gun nerveux pour des parties rapides et sans conséquence. Tout le contraire



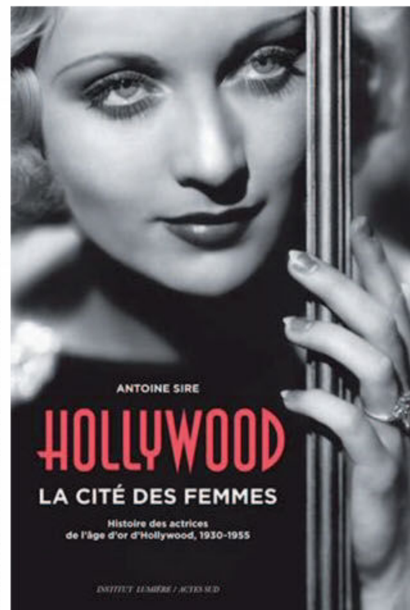
d'un BATTLEFIELD ONE qui prend des risques en s'attaquant à la Première Guerre mondiale. Sa campagne ambitieuse et polyphonique rend bien compte de la violence de ce conflit quand son mode multijoueur favorise l'investissement et l'esprit d'équipe pour accomplir des objectifs sortant du sempiternel ratio kill / be killed. Mieux, les Suédois de Dice enfoncent le clou avec le moteur graphique Frostbite pour un rendu visuel hallucinant de beauté et



de précision ayant une incidence réelle sur le gameplay : les conditions climatiques impactent la conduite des véhicules ou la visée du sniping, la destructibilité de l'environnement bouleverse les batailles… Tout ce que CoD ne fait toujours pas. ●
J.F.

SÉLECTION DE **CADEAUX**





COFFRET *LA TORTUE ROUGE*

Échoué sur une île déserte, un homme se confronte à une mystérieuse tortue rouge qui l'empêche de quitter les lieux. Cette rencontre va bouleverser son existence. Sélectionné à Un Certain Regard à Cannes, LA TORTUE ROUGE, avec sa ligne épurée et son absence de dialogues, s'est vite imposé comme l'un des films d'animation les plus audacieux et marquants de 2016. Histoire de continuer sur sa lancée, le premier long-métrage de Michael Dudok de Wit se paie, juste à temps pour Noël, une édition vidéo collector. Un coffret luxueux qui comprend tout d'abord le film dans ses versions DVD et Blu-ray, sur lesquels on trouvera en bonus trois des courts-métrages du cinéaste – l'oscarisé PÈRE ET FILLE, le césarisé LE MOINE ET LE POISSON et L'ARÔME DU THÉ. On pourra ensuite prolonger l'expérience avec d'une part, un livre de 196 pages regroupant les artworks préparatoires, et d'autre part, le CD de la bande originale signée Laurent Perez Del Mar.
Wild Side
Prix conseillé : 39,99€

"HOLLYWOOD LA CITÉ DES FEMMES"

Une lettre d'amour aux icônes de l'âge d'or hollywoodien (1930 – 1955)… Katharine Hepburn, Greta Garbo ou encore Marilyn Monroe y sont magnifiées par la plume enflammée d'Antoine Sire. Aussi exhaustive soit-elle, cette bible n'en oublie pas pour autant d'être passionnante et magnifique à feuilleter.
D'Antoine Sire.
Actes Sud Beaux Arts / Institut Lumière.
1266 pages.
Prix indicatif : 59€

"NANARLAND" VOLUME 2



L'équipe du site nanarland.com récidive avec un deuxième bouquin consacré aux "mauvais films sympathiques". Une anthologie de cinquante longs qui "possèdent une âme à même de les élever au-delà de leurs objectifs". On trouve donc du Chuck Norris, du Charles Bronson ou du Jean-Marie Bigard. Mais on avoue avoir surtout craqué pour les sélections "jeune public" (RATANOUILLES !) et "comédies musicales" (XANADU !).
Ankama. Prix conseillé : 19,90€







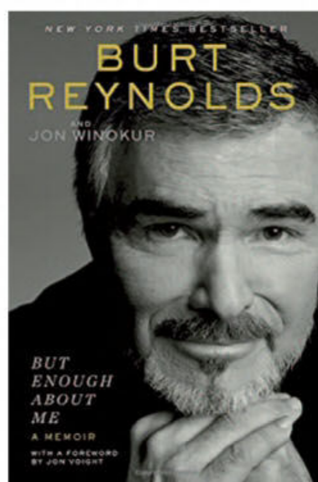
HOUSSES DE COUETTE

Graphic designer français dont on suit le travail depuis des années – la superbe couverture de Cinemateaser n°17, c'était lui ! –, Alain Bossuyt alias Le Plan B continue de ravir nos mirettes avec ses créations débordantes de style. Des illustrations cinéphiles qui, grâce au site Society 6, se déclinent en toutes sortes de produits : affiches, tasses, rideaux de douche, coussins, sacs et… housses de couette ! Parmi les 47 modèles proposés, on en a choisi trois, dans des genres différents : les silhouettes nocturnes de E.T., OPÉRATION TONNERRE en mode Saul Bass et la craquantissime MOONRISE KINGDOM. On vous souhaite bon courage pour vous lever le matin, maintenant.
De 80€ à 120€ environ selon la taille
www.society6.com/alainbossuyt



"SMASH UP" : LE JEU

Aucun film ne pourra faire s'affronter zombies, vampires, loups-garous, fourmis géantes, dinosaures, pirates ou ninjas. "Smash up", si. À chacun ses combos dans ce jeu de deck de cartes qui tient du crossover ultime. Perso, on vous suggère l'imparable alliance vampires/dinos…
Jeux Lelio. 24,95 € la boîte de base
Extensions de 13 à 20€



"BUT ENOUGH ABOUT ME" DE BURT REYNOLDS

Emblème du Hollywood macho des 70's, Burt Reynolds se raconte dans une autobiographie. Plus que des coulisses du cinéma, "But Enough About Me" est une formidable tranche d'Amérique à l'ancienne, jusque dans son côté grande gueule.
En anglais
15€ sur Amazon



LE SÉJOUR **GOT**

Depuis le temps qu'on nous dit dans GAME OF THRONES que l'hiver arrive… il serait bon d'aller vérifier sur place ! C'est ce que propose l'office du tourisme irlandais avec ce circuit de 4 jours sur les lieux de tournage de la série. Visitez les forêts, les grottes et les châteaux arpentés par les Stark, les Baratheon et autres Bolton. Une bonne occasion, aussi, de découvrir la beauté de l'Irlande !
Informations :
Parcours sur le site internet officiel du tourisme irlandais :
http://www.ireland.com/fr-fr/itin%C3%A9raires/irlande-du-nord/got-itinerary/

À LA RECHERCHE DE L'ULTRA-SEX
LE FLIMVRE

Ça vous dirait un peu de cul(te) sous votre sapin ? À LA RECHERCHE DE L'ULTRA-SEX compile le pire du cinéma X pour une odyssée galactico-porno hilarante signée Nicolas & Bruno. Rois du détournement, les deux créateurs du MESSAGE À CARACTÈRE INFORMATIF ont écumé la production polissonne des années 70 à nos jours pour ne garder que la crème de la crème de la galipette kitsch. Vous ne résisterez pas aux championnats de Kama Sutra à roulettes, à une version sévèrement burnée d'EDWARD AUX MAINS D'ARGENT ou même au glamour si distingué des inspectrices Stormy Brushing et Bambi Darling. Mais comme Nicolas & Bruno ne font rien comme les autres, cet ULTRA-SEX s'offre dans un magnifique Flimvre (Livre + dvd), plein de photos, de détournements rigolos, de recettes de cuisine (oui, oui !) et même un karaoké porno. Drôle, sexy, improbable : c'est mamie qui va adorer !

De Nicolas & Bruno
Editions Nova
Prix conseillé : 45€

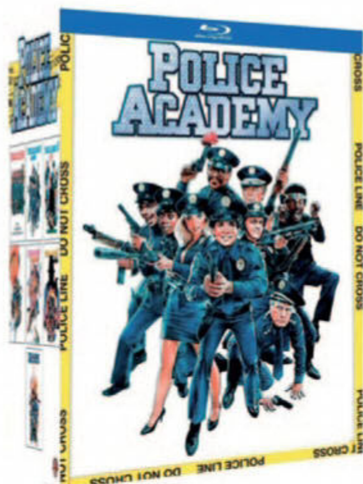


RISE OF THE TOMB RAIDER
20 YEAR CELEBRATION



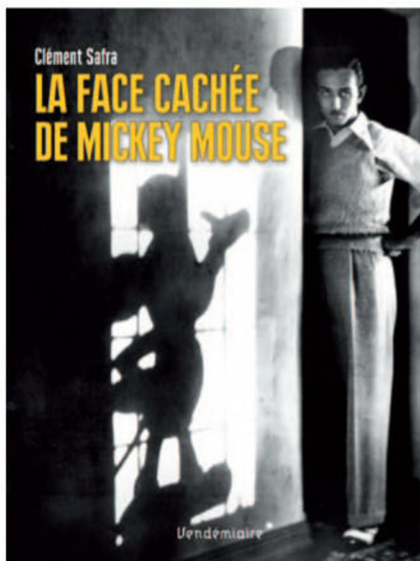
Alors qu'elle devrait refaire parler d'elle bientôt sur grand écran sous les traits d'Alicia Vikander, l'exploratrice Lara Croft est bien décidée à continuer de squatter nos consoles de salon. Mais attention, si vous aviez grandi avec l'héroïne pixellisée en short moulant, vous risquez d'être surpris. Lara, plus badass que jamais, est une survivor de l'extrême, maintenant. Après un précédent épisode virtuose et violent sur une île cauchemardesque, on retrouve la dernière des Croft en pleine tempête de neige au fin fond de la Sibérie. À la recherche d'un tombeau perdu, Lara va devoir survivre et se battre contre des ours, des loups et une organisation paramilitaire bien décidée à l'éliminer. Splendide et prenant, le jeu, à l'instar des aventures de Nathan Drake (UNCHARTED), est l'un des meilleurs films d'action de l'année. Et en plus, c'est vous le héros !

PS4 – Square ENIX
Prix conseillé : 59.99€



L'INTÉGRALE ***POLICE ACADEMY***

Référence majeure pour toute une génération de comiques actuels (enfin... ceux qui nous font rire !), la saga burlesque POLICE ACADEMY ressort dans une intégrale Blu-ray forcément indispensable. Cette école de police ouverte à tous, où l'on croise les pires branques, recèle un nombre improbables de gags, de situations absurdes et de moments débiles qui filent le sourire. Bien sûr, tout n'est pas réussi et parfois, les films ont vieilli. Mais il y a une énergie et une joie régressives dans ces comédies 80's innocentes qui rappellent forcément de bons souvenirs. POLICE ACADEMY, c'est la madeleine du film du dimanche soir. Modèle assumé pour toute une génération de séries télé (BROOKLYN NINE NINE, ANGIE TRIBECA), cette saga se revoit ou se découvre en famille ou avec sa bande de potes, histoire de se rejouer les meilleures vannes à plusieurs !
Warner Bros.
7 films
Prix conseillé : 39,99€



"LA FACE CACHÉE DE MICKEY MOUSE"

Si le musée Art Ludique consacre une exposition à Walt Disney, Clément Safra, lui, a décidé de s'intéresser plus précisément à Mickey. Puissant symbole américain, la souris la plus célèbre du monde est une véritable star. C'est en tout cas la thèse que défend cet ouvrage accessible et bien mené qui évoque avec intelligence les différentes étapes qui ont transformé une créature de celluloïd en icône mondiale à l'instar de John Wayne ou Marylin Monroe. De STEAMBOAT WILLY jusqu'à FANTASIA, les aventures de cette souris pas si naïve racontent l'histoire de l'Amérique et du cinéma.
De Clément Safra
Edition Vendémiaire
190 pages
Prix conseillé : 25€

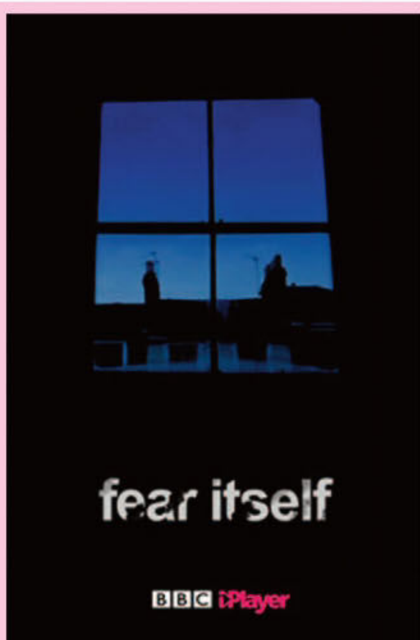
PLAYSTATION VR

Véritable phénomène du moment, la réalité virtuelle est au cœur de tous les projets. Si le cinéma essaie timidement de l'apprivoiser, ce nouveau mode d'immersion est une aubaine pour l'industrie du jeu vidéo. Imaginez plutôt : et si au lieu d'être confortablement installé devant votre écran à décimer docilement des zombies à coups de manette, vous étiez vous-même au cœur de l'action ? C'est le pari de ce casque PLAYSTATION VR qui, relié à votre console de salon, fait de vous un gamer d'un nouveau genre. Armé de deux capteurs, vous allez devoir interagir directement avec le jeu, vous battre et surtout sauver votre peau virtuelle dans des jeux qui secouent, forcément. Encore limitée, l'offre des jeux pensés pour la VR devrait s'étoffer au fil des mois. Pour l'instant, on retiendra le mode VR de RISE OF THE TOMB RAIDER où vous devez aider Lara Croft à décimer des zombies ou le train fantôme horrifique et oppressant d'UNTIL DAWN RUSH OF BLOOD.
CASQUE PLAYSTATION VR
Prix conseillé : 399 euros
(jeux non fournis)



FIFIB

LA 5E ÉDITION DU FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM INDÉPENDANT DE BORDEAUX A, COMME CHAQUE ANNÉE, REMPLI SA MISSION DE TÊTE CHERCHEUSE DU CINÉMA D'AUTEUR MONDIAL. ON VOUS A RAMENÉ TROIS DÉCOUVERTES SINGULIÈRES ET ÉTONNANTES DE LA COMPÉTITION À L'IMAGE DE CE FESTIVAL QUI NE RESSEMBLE QU'À LUI !



FEAR ITSELF

Retour gagnant pour le surdoué Charlie Lyne qui, après son mash-up docu sur le teen movie (BEYOND CLUELESS), s'attaque cette fois-ci à ce qui fout la trouille au cinéma. Étrange et hypnotique, cette histoire subjective de la peur sur grand écran confronte les classiques attendus (Hitchcock, Carpenter & co.) avec des œuvres de série B ou des films d'auteurs. Le jeune réalisateur dissèque et analyse nos pires cauchemars par une sorte de film thérapie, à la fois spectaculaire et introspectif. Récompensé à juste titre par le Prix de la Critique.



BONHEUR ACADEMIE

Une comédie romantique au pays de Raël ? Il n'y avait que le Fifib pour nous dénicher ça ! Mélange d'absurde, d'humour cinglant et de documentaire inquiétant, cette immersion au cœur de la secte du plus illuminé des gourous amuse autant qu'elle interroge. Naviguant constamment entre la fiction et le documentaire, jouant sur l'intrusion de comédiens professionnels (Laure Calamy, Benoit Forgeard, Arnaud Fleurent-Didier) au milieu d'un véritable rassemblement, le film distille une poésie absurde à la fois légère et flippante. Si l'on peut être un peu gêné par le manque de dispositif critique du film, ce long-métrage drôle et finalement dérangeant rappelle parfois les effets contrastés du cinéma d'Ulrich Seidl.

HAIR

Elles sont iraniennes, sportives et malentendantes. Ces héroïnes singulières sont le cœur battant de ce second long-métrage puissant. Elles veulent participer à un championnat de karaté mais tout le monde s'oppose à elles. Tourné en langue des signes non sous-titrée (à l'image du film ukrainien THE TRIBE), cette histoire de révolte donne un sentiment d'urgence que son tournage caméra-épaule accentue. Un film profondément humain, vivant et féminin qui réussit à bouleverser et révolter en même temps. Très fort.

